

LA PREMIÈRE TRADUCTION INTÉGRALE

**JIM THOMPSON**

**L'ÉCHAPPÉE**

# FrenchPDF.com

**Bénéficiez** de nos offres à chaque instant et à tout endroit, le site **FrenchPDF** vous invite à réinventer le plaisir de la lecture et découvrir les nouveautés de vos auteurs préférés.



Souhaitez-vous avoir un  
**accès illimité** aux livres  
gratuits en ligne ?  
Désirez-vous les télécharger  
et les ajouter à **votre**  
**bibliothèque** ?

**FrenchPDF.com**

*À votre service!*



LA PREMIÈRE TRADUCTION INTÉGRALE

**JIM THOMPSON**  
**L'ÉCHAPPÉE**

RIVAGES/NOIR

## Quatrième de couverture

Sitôt sorti de prison, Doc McCoy programme avec son épouse Carol un hold-up dont le butin doit leur permettre d'éponger leurs dettes. Si Doc et Carol nourrissent l'un pour l'autre une grande passion, ils n'en sont pas moins des gangsters sanguinaires, comme en témoignent le complice qu'ils éliminent, les malheureux qui croisent leur route ou le juge que Carol avait corrompu pour faire libérer son mari. Une violence exacerbée par leur longue séparation, et que la paranoïa inhérente à toute cavale ne peut qu'aggraver. Éprouvés par les coups du sort qui les frappent dans leur fuite, une sourde méfiance s'installe entre eux...

Porté à l'écran par Sam Peckinpah, ce classique de Jim Thompson est publié, pour la première fois, dans son intégralité.

### Jim Thompson

Jim Thompson est né le 27 septembre 1906 à Anadarko, Oklahoma et mort le 7 avril 1977 à Los Angeles, Californie. Il a écrit plus de trente romans la plupart entre la fin des années 1940 et la moitié des années 1950, sa période faste. Peu reconnu pendant sa vie, la notoriété de Thompson s'est accrue dans les années 1980 avec la réédition de ses livres et l'adaptation de certains au cinéma.

Sa propre vie est presque aussi colorée que ses œuvres de fiction. Beaucoup de ses romans sont en partie autobiographiques. Le père de Jim Thompson était un sheriff en Oklahoma. La famille émigre ensuite au Texas où Jim se met à écrire et à publier des nouvelles dès son adolescence. Il travaille comme groom dans un hôtel de Fort Worth pendant la prohibition. Il fournissait aux clients de l'hôtel de l'alcool et même de l'héroïne ou de la marijuana. Pendant qu'il travaillait à l'hôtel la nuit il continuait à aller à l'école le jour. Pendant plusieurs années, Thompson écrit pour de nombreux magazines à scandales, racontant les affaires criminelles à la première personne. Il rejoint le Parti Communiste en 1935 (qu'il quitte dès 1938). En 1942 paraît le premier roman de

Thompson (*Ici et Maintenant*) un travail semi autobiographique inspiré par sa courte période passée dans une usine d'aviation dans les premiers mois de la Seconde Guerre mondiale.

En 1955 il est appelé par James Harris et Stanley Kubrick pour écrire le scénario de *The Killing* (*L'Ultime Razzia*), tiré d'un court roman de Lionel White. Kubrick s'attribuera l'écriture du scénario ne laissant à Thompson que les « dialogues additionnels ». Cette polémique autour du « crédit » se réglera à l'amiable avec l'assurance pour Thompson d'être le scénariste pour le prochain film de Kubrick, *Paths of Glory* (*Les sentiers de la gloire*). C'est aussi ce projet qui incitera Thompson à déménager à Hollywood. Thompson va rester le reste de sa vie en Californie. Il meurt à l'âge de 71 ans après une série d'attaques cardiaques, sa santé fragile étant aggravée par son alcoolisme chronique.

JIM THOMPSON

L'ÉCHAPPÉE

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Pierre Bondil

*Collection dirigée par  
François Guérif*

Rivages/noir

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur  
[www.payot-rivages.fr](http://www.payot-rivages.fr)

Ce livre est paru à la Série Noire en 1959  
sous le titre *Le Lien conjugal*  
dans une traduction incomplète.

Titre original: *The Getaway*

© 1958,1986,1994, Alberta H. Thompson  
© 2012, Éditions Payot & Rivages  
pour la présente traduction  
106, boulevard Saint-Germain – 75 006 Paris

ISBN: 978-2-7436-2414-9



Carter « Doc » McCoy avait demandé qu'on le réveille à 6 heures et il tendait la main vers le téléphone quand le réceptionniste de nuit l'appela. Il avait toujours eu le réveil facile et agréable ; c'était un homme qui ne nourrissait pas le moindre regret pour le passé et qui abordait chaque nouvelle journée avec une assurance et une confiance en lui absolues. Douze années de routine carcérale n'avaient fait que conférer la force de l'habitude à ses tendances naturelles.

« Oh, j'ai bien dormi, Charlie, dit-il de sa voix affable et sincère. Je crois pas que je devrais vous poser la même question, hein ? Ah-ah ! Vous avez fait envoyer mon petit déjeuner, alors ? Parfait, c'est très bien. Charlie, vous êtes un gentleman doublé d'un érudit. »

Doc McCoy raccrocha, bâilla et s'étira avec plaisir, puis il se redressa sur son séant dans le grand lit à l'ancienne. En écartant un peu le store de la fenêtre qui donnait sur la rue transversale, il jeta un coup d'œil vers le snack, à un pâté de maisons de là, qui restait ouvert toute la nuit. Un aide-serveur noir en sortait, un plateau couvert d'un tissu blanc en équilibre sur la paume de la main. Il remonta la rue avec le pas lent et maussade de celui qui exécute une tâche injustement imposée à laquelle il ne peut se soustraire.

Doc eut une grimace compatissante. Bien sûr, c'était sa faute, à l'aide-serveur. Il n'aurait jamais dû se vanter auprès de Charlie du généreux pourboire que « M. Kramer » lui avait donné, aurait dû savoir que Charlie le déchargerait désormais de la tâche qui consistait à monter le plateau. Néanmoins (Doc entra dans la salle de bains et entreprit de se laver), ce qui est juste doit rester juste, et un jeune qui faisait ce genre de boulot avait vraisemblablement besoin de toutes les pièces de monnaie qu'il pouvait récupérer.

« Vous savez ce que c'est, Charlie, expliqua-t-il d'une voix aimablement persuasive quand le réceptionniste se présenta avec le plateau. Bon, pour des gens comme vous et moi, quelques dollars de plus ou de moins, ça fait pas de

différence, mais... ça vous ennuie pas de lui remettre ce billet de cinq de ma part ? Dites-lui que je passerai le remercier personnellement quand je reviendrai en ville. »

Charlie était aux anges. Des gens comme lui et M. Kramer ! Des gens comme eux ! Il les lui aurait donnés lui-même, ces cinq dollars, au roi de la plonge, même si M. Kramer n'avait pas fait en sorte qu'il y soit quasiment obligé.

Sa figure s'allongea soudain quand la pleine teneur des paroles de Doc s'imposa à lui. « Q-quand vous reviendrez ? Ça veut dire que vous partez ?

— Seulement pour deux ou trois jours, Charlie. Une petite obligation professionnelle qui peut pas attendre. Vous pouvez en être sûr, que je vais revenir, et la durée de cette interruption, je vais la rajouter à la fin de mon congé.

— Bon... » Il défaillait presque de soulagement. « Nous... je... je pense que vous ignorez pas qu'on est drôlement heureux de vous avoir chez nous, monsieur Kramer. Mais vous pouvez me croire, c'est pas moi qui passerais mes congés dans cette ville si j'étais plein aux... si j'étais vous. J'irais faire la bringue à Las Vegas, ou...

— Non, non, Charlie, j'en crois rien. Vous êtes trop raisonnable pour ça. Vous en auriez rudement vite marre, exactement comme moi. Vous vous trouveriez une ville sympathique où vous pourriez paresser tranquillement, prendre les choses en douceur et rencontrer d'*authentiques* êtres humains, pour changer. » Il hocha la tête avec gravité et glissa un billet dans la main du réceptionniste. « Vous prendrez soin de tout pour moi pendant mon absence, Charlie ? Je crois pas que je vais emporter autre chose qu'une mallette.

— Vous pouvez en être sûr ! Mais bon sang, monsieur Kramer, c'est pas la peine de me donner vingt dollars juste pour...

— Vous en avez besoin pour répondre aux exigences des filles superbes que vous gardez en réserve. » Doc l'entraîna avec affabilité vers la porte. « Vous croyez que j'avais pas saisi votre manège, hein ? Vous vous attendiez pas à ce que je le sache, que vous êtes le grand séducteur de la ville... ah-ah ! Bon, Charlie, en faites pas trop. »

Charlie avait très envie d'apprendre sur quoi se basaient les conclusions

flatteuses de M. Kramer. Mais il s'aperçut que, sans trop savoir comment, il était maintenant dans le couloir et la porte de la chambre s'était refermée sur son nez.

Béat, il regagna rêveusement la réception.

Plusieurs appels clignotaient sur le minuscule standard. Il répondit posément à tous, refusa d'un ton ferme et exempt d'excuses de se justifier devant ceux qui s'enquéraient de son départ en congé ou de son soudain passage de vie à trépas. Depuis le temps, ils le savaient forcément tous, qu'il était le seul employé de nuit du Beacon City Hotel. Il avait tout le boulot à se taper de 9 heures du soir à 9 heures du mat', alors il avait bien autre chose à faire que rester planté à son bureau. Et toutes les fois que quelqu'un rouspétait à cause de ça, il avait qu'à se trouver un autre hôtel... le plus proche étant à trente kilomètres.

Charlie l'avait dit à bon nombre de râleurs, où ils pouvaient aller. M. Farley, le propriétaire, lui avait conseillé de le faire. Sa façon de voir les choses, à Farley (ce vieux con radin !), c'était que pratiquement personne descendait au Beacon City Hotel à moins d'y être obligé, et il aurait pas plus de chambres occupées avec deux employés qu'il en avait avec un seul.

Charlie bâilla de sommeil et consulta l'horloge murale en chêne. Il passa derrière le panneau des clés, s'aspergea le visage au lavabo douteux et s'essuya sur l'un des coins les moins repoussants d'un torchon sale monté sur rouleau. Grand séducteur, se dit-il en scrutant dans la glace son reflet boutonneux. Oh, prenez garde, filles superbes !

Comme ça, là, à Beacon City, il se souvenait d'en avoir vu que deux ou trois qu'étaient susceptibles d'entrer, même de loin, dans la catégorie des filles réellement superbes ; et aucune, comme on dit, était pas trop aveugle pour le remarquer. Mais... bon, c'était peut-être parce qu'il avait pas été assez attentif. Il s'y était pas pris comme il fallait. Parce que ce M. Kramer, il était drôlement futé, comme *hombre*, et quand il jugeait un gusse d'une certaine façon... !

Charlie abandonna la réception pour se poster devant la fenêtre du hall ; les mains derrière le dos, il se balançait sur la pointe des pieds. La vitre était si poussiéreuse et piquetée de chiures de mouches qu'elle pouvait servir de miroir inadéquat, et le reflet qu'elle lui renvoyait était à peine repoussant.

Rose Hip, la jolie fille du blanchisseur chinois, passa d'un pas aérien sur le chemin de l'école de commerce. Charlie lui adressa un clin d'œil et elle lui tira la langue. Il afficha un sourire entendu.

Après, il n'y eut plus beaucoup d'animation. Comme il disait souvent, on aurait pu tirer à la mitraille dans Main Street sans toucher une âme. C'était à cause du récent changement d'heure, pensa-t-il ; les gens s'y étaient pas encore habitués. L'horloge pouvait bien indiquer qu'il commençait à se faire assez tard (7 h 43), pour eux, il était pas encore 7 heures.

Il esquissa le geste de se détourner de la fenêtre ; mais en entendant le grincement familier des roues d'une carriole, il hésita et reprit son poste. La vieille femme s'appelait Cvec « la Cinglée », c'était la pilleuse des poubelles de la ville. Sur sa carriole branlante s'amoncelaient cartons, chiffons et bouteilles. Elle portait une coiffe d'autrefois, une robe dépenaillée, ample et informe, et des chaussures de tennis qui laissaient passer ses orteils. Un mégot de cigare déchiqueté pendait au coin de sa bouche édentée.

Quand Charlie lui fit un clin d'œil, ses gencives s'écartèrent dans un caquètement insensé et le mégot tomba sur le devant de sa robe, ce qui déclencha un nouveau paroxysme de caquètement dément qu'elle conclut en se saisissant de la barre transversale de sa carriole et en décochant de fringantes ruades avec les deux pieds. Charlie eut un ricanement obscène. Il leva un genou et secoua la jambe à la manière d'un homme qui aurait une abeille dans son pantalon. Puis...

« Ben ça alors, déclara une voix railleuse. Ça alors, j'aurais jamais cru. »

C'était Mack Wingate, gardien de la banque et résident de l'hôtel de longue date, avec sa casquette et son uniforme gris-bleu lavé de frais ; son visage replet se contorsionnait en une mimique de stupéfaction caustique.

« Alors comme ça, c'est ta bonne amie. Toi et Cvec la Cinglée. Bah, je dirais que c'est toi qu'es gagnant, dans l'affaire.

— Eh, a-attends un peu ! » Le réceptionniste était écarlate, il tremblait de fureur. « Tu ferais mieux de pas... Va remplir tes encriers ! Nettoyer les crachoirs !

— Tu dois être rudement fier, hein, Charlie ? Moi, je dois reconnaître que j'les préfère plutôt m-mûres aussi, et c'qu'y a de sûr, c'est que la vieille Cinglée,

elle l'est, mûre. Difficile de dire c'qui sent l'plus mûr, elle ou...

— *Berk!* éructa Charlie à bout de ressources. T'es bien placé pour le savoir, hein ? Tu sais tout sur elle, hein, Mack ?

— Allez, t'en fais pas, mon gars. Je sais reconnaître un couple bien assorti quand j'en vois un, et j'vais pas m'immiscer entre vous.

— Va te faire voir, Mack ! Tu... » Charlie tenta désespérément de trouver une menace qui porte. « Tu... C'est la dernière fois que je te préviens, Mack ! Plus de cuisine dans ta chambre. Tu refais ça une seule fois... »

Wingate rota, rejetant une odeur de café et de petits pains datant de la veille.

« Mais tu vas me laisser te faire ton gâteau de mariage, hein, Charlie ? Ou peut-être que tu te disais que la Cinglée, elle allait en trouver un dans les ordures ? »

Charlie émit un bruit étranglé. Ses épaules s'affaissèrent avec impuissance. Y avait rien à faire, il était pas de taille contre le gardien de la banque. Personne l'était, en ville. On pouvait lui dire ce qu'on voulait, il s'en fichait, il revenait à la charge encore plus violemment. Et il vous lâchait pas tant qu'il avait pas trouvé quelqu'un de mieux à harceler... ce qu'allait prendre un sacré bout de temps, cette fois.

Wingate s'empara d'une des mains inertes de Charlie et la secoua avec effusion. « Je veux être le premier à te féliciter, Charlie. Tu fais vraiment une bonne affaire en épousant la Cinglée. Je saurais pas bien dire en quoi, exactement, mais...

— F-fous le camp, murmura Charlie. T-tu dis ça à quelqu'un, je...

— Bien sûr, allons. Bien sûr, t'es un peu paumé, là, fit le gardien de banque avec une abominable compassion. C'est pas tous les jours qu'on se fiance. Alors t'inquiète pas pour ce qu'est d'envoyer les faire-part. Je vais m'arranger pour que tout le monde... »

Charlie tourna brusquement les talons et passa derrière la réception. Mack rit, eut un grognement de mépris étonné et sortit pour traverser la rue.

Arrivé de l'autre côté, il s'immobilisa un instant, la main sur la crosse de son pistolet, et il regarda très attentivement de gauche à droite. À deux rues de là, une voiture tournait lentement au croisement. Il n'y avait personne dans les

parages immédiats, à l'exception d'un marchand qui balayait devant sa boutique et d'un fermier qui conduisait un chariot au siège équipé d'une suspension sur ressorts à lames : il les connaissait très bien tous les deux. Il pivota pour déverrouiller la porte de la banque.

Glissa la main à l'intérieur d'un geste vif afin de débrancher l'alarme automatique. Posa le pied sur le seuil qu'il franchit ; alors, ce fut du moins l'impression que Charlie en retira, Mack trébucha et s'étala à l'intérieur de l'établissement plongé dans l'obscurité.

Le réceptionniste se tint les côtes de joie. Il avait très envie de voir la figure que ferait Mack quand il passerait la tête par la porte pour jeter un rapide coup d'œil avant de la refermer à clé. Après une cabriole aussi stupide que celle-là, pensa Charlie, il pourrait pas s'empêcher de vérifier. Il aurait une trouille bleue que quelqu'un l'ait vu et en parle : un gardien de banque aussi empoté que ça ! Et ce qu'était sûr et certain, c'était que quelqu'un *allait* le faire, si Mack l'ouvrait pour parler d'autre chose.

Malheureusement, Charlie ne put continuer à observer la porte. Car à ce moment précis, la lumière correspondant à M. Kramer clignota sur le standard. S'il y avait une personne que Charlie laisserait jamais attendre, c'était lui.

Et « M. Kramer », ce gentleman fait homme, serait le premier à le dire.

Il était douteux que Rudy Torrento ait jamais connu une nuit de sommeil réparateur dans sa vie. Il avait peur du noir. Dès sa petite enfance, la nuit et le sommeil qui l'accompagnait naturellement étaient devenus indélébilement associés à la terreur, à l'impression d'être écrasé, étouffé sous une montagne de chair ivre. D'être violemment tiré du lit par les cheveux, immobilisé sans possibilité de se défendre par une main énorme pendant que l'autre le frappait jusqu'à ce qu'il perde connaissance.

Il avait peur de dormir et redoutait tout autant de se réveiller ; depuis l'aube de sa mémoire, les jours également s'identifiaient à la terreur. Dans ce dernier cas, cependant, la peur était d'une nature différente. Un rat acculé dans un coin devait ressentir la même chose que Rudy Torrento quand il reprenait totalement conscience des choses. Ou un serpent dont la tête était coincée par un bâton fourchu. C'était une peur d'une intensité monstrueuse, d'une violence folle ; un terrifiant tourbillon d'autodestruction rongant inexorablement l'homme dont l'existence même dépendait d'elle.

Il était paranoïaque ; doté d'un instinct incroyablement aiguïté ; plein de ruse animale. Très vaniteux aussi. D'un côté, par conséquent, il avait la certitude que Doc McCoy avait l'intention de le tuer aussitôt qu'il aurait servi ses intérêts et, de l'autre, il refusait de l'admettre. Doc était trop intelligent pour se frotter à Rudy Torrento : il savait bien que personne ne pouvait jouer double jeu avec lui.

Quand les premières lueurs grises du jour s'insinuèrent dans la vieille ferme à travers les fenêtres barricadées par des planches, Rudy se redressa sur le lit en gémissant, paupières toujours fermées, et il se mit à se marteler frénétiquement les côtes avec ses poings et à les masser. Toutes avaient été brisées à plusieurs reprises avant qu'il soit en âge de courir. Depuis, elles avaient amplement eu le temps de se façonner en une masse torturée composée de cartilages, d'os et de tissus cicatriciels qui le faisait horriblement souffrir quand il avait froid ou qu'il restait trop longtemps dans la même position.

Les ayant frappées et frottées suffisamment pour retrouver un certain confort, il chercha à tâtons dans les couvertures jusqu'à ce qu'il trouve le whisky, les cigarettes et les allumettes. Il avala une grande rasade d'alcool, alluma une cigarette dont il tira une longue bouffée et, tout à coup, avec une soudaineté délibérée, il ouvrit les yeux.

Jackson, cette petite frappe, le dévisageait. Comme il était un peu lent à la détente, du moins comparé à lui, il continua de le dévisager un moment.

Rudy lui adressa un grand sourire de gaieté sinistre. « J'ai la gueule qui ressemble à une part de tarte, hein, gamin ? Un morceau qu'a le gros bout vers le bas.

— Hein ? Quoi ? » Le jeune sortit brutalement de sa torpeur. « Euh... c'est drôle, hein ? Faut croire que j'étais assis comme ça et que je dormais les yeux ouverts. »

Les lèvres de Rudy s'écartèrent en un rictus carnassier dépourvu d'humour. Il répondit que oui, pour être drôle, ça l'était foutrement. Mais pas aussi drôle et de loin, bien sûr, que la gueule qu'il se tirait, lui, Rudy. « C'est le médecin de ma mère qui m'a fait ça, Jackie boy. Çui qui l'a assistée quand j'suis né. J'avais une sacrément grosse caboche, tu vois, alors juste pour lui rendre les choses plus faciles, il l'a un peu taillée en pointe. C'est comme ça que j'ai hérité de mon surnom : « Tête de Tarte » Torrento. L'a fallu longtemps avant que je sache que j'avais un vrai prénom. Peut-être que t'as envie de m'appeler Tête de Tarte, toi aussi, hein, Jackie boy ? »

Nerveusement, le jeune fit non de la tête. Même dans les bas-fonds minables des briseurs de fenêtres et des détrousseurs d'épaves humaines où il allait recruter, Rudy était d'une susceptibilité légendaire pour ce qui touchait à son aspect physique. On ne l'appelait pas plus Tête de Tarte qu'on n'aurait appelé Benny Siegel « Buggsy » [1]. La simple mention du mot tarte en sa présence était de nature à lui inspirer une fureur meurtrière.

« C'est du café qu'y te faut, Rudy, dit le petit jeune en s'exprimant sur un ton d'adulte. Du bon café bien chaud avec deux de ces supersandwiches que j'ai achetés hier soir.

— J't'ai posé une question !

— C'est vrai, c'est vrai, c'est vrai », murmura vaguement le petit jeune en



remplissant une tasse de café fumant à l'aide de la bouteille Thermos. D'un geste méfiant, il la tendit au gangster en même temps qu'un sandwich.

Un moment, Rudy demeura immobile, braquant sur lui des yeux fixes, trop brillants. Puis, tout à coup, il éclata de rire car il venait de se souvenir d'un truc très drôle. Le genre de truc qui parvenait à l'amuser quand rien d'autre ne le pouvait.

« T'en as des tripes, toi, Jackson, dit-il en s'étouffant et en s'étranglant sur les mots. Un vrai macaroni avec des tripes, c'est tout toi, ça.

— Ben, fit modestement le petit jeune, j'dis pas ça pour me vanter, mais la plupart des gens qui me connaissent, y te diront que quand ça devient méchant, ben, euh...

— Hum. Bon, on verra, Jackson. On verra ce que t'as dans le bide. » À nouveau, Rudy fut convulsé de rire. Puis, dans une de ses brusques sautes d'humeur, il se sentit submergé de pitié pour ce gosse.

« Bouffe, Jackie, lui dit-il. Prends-toi de ce café et nourris-toi. »

Ils mangèrent. Quand ils en arrivèrent à leur deuxième tasse de café, Rudy lui tendit une cigarette et du feu. Jackson se sentit encouragé à poser des questions et, pour une fois, le gangster ne répondit pas par des insultes ou en lui ordonnant de la fermer.

« Eh ben, Doc, il l'a pas choisie *par hasard*, cette petite balade à Beacon City. Doc, il fait jamais rien par hasard. Il a un plan, tu vois, et après il part à la recherche de l'endroit qui convient exactement pour s'inscrire dedans. Il a sûrement fait des repérages pendant deux ou trois mois en voyageant dans une demi-douzaine de comtés avant de se décider pour Beacon City. D'abord, il repère une banque qu'est pas membre du Système de la Réserve fédérale. Après... hein ? » L'interruption l'avait rendu hargneux. « Ben pourquoi, à ton avis, bon sang ?

— Oh, oh, je vois, s'empressa de répondre Jackson. Pour que les fédéraux rappliquent pas, c'est ça, Rudy ?

— C'est ça. Y paraît qu'ils ont l'intention de débarquer chaque fois qu'y a un braquage de banque, mais ils en sont pas encore là. De toute façon, il vérifie ça, et après il vérifie les taux d'intérêt. Si une banque paye peu ou rien sur les dépôts, tu vois, ça veut dire qu'elle a beaucoup plus de fonds qu'elle peut en

prêter. Ça le renseigne sur les perspectives potentielles les plus probables, et tout ce qui lui reste à faire, c'est vérifier leurs comptes de résultats... tu les as vus imprimés dans les journaux, non ? Combien d'argent ils ont à disposition, etc. ?

— Je les ai vus, mais j'y ai jamais rien compris. Je veux dire, ben, j'ai toujours eu l'impression qu'ils avaient juste assez pour payer les factures. Qu'ils ont pas plus à la fin de l'année qu'ils avaient pas déjà au début. »

Rudy gloussa. « J'suis d'accord avec toi, Jackie. Mais Doc, lui, il comprend très bien. Ces trucs, il les lit comme si c'était des illustrés.

— Drôlement rusé, hein ? Une vraie tête. » Jackson secoua la sienne en signe d'admiration sans remarquer l'expression de Rudy soudain devenue mauvaise. « Mais comment ça se fait qu'on fasse un aussi grand détour pour se tirer, Rudy ? Pourquoi on traverse tout le pays alors qu'on est qu'à cent cinquante kilomètres de la frontière ?

— Ça te plaît pas ? Pauvre andouille, ils vont s'y attendre, à ce qu'on y fonce tout droit.

— Bien sûr, bien sûr, s'empressa de marmonner Jackson. Et cet endroit où on va se planquer ? Ils peuvent vraiment pas nous extradier de là-bas ? Aucune chance ?

— T'as pas de souci à te faire », lui dit Rudy. Et pour un temps, à nouveau, il le prit en pitié. « Y a que ce vieux type, El Rey... ça veut dire, le Roi, tu sais, en mexicain. Lui et sa famille, ses fils, ses petits-fils, ses neveux et le reste, ils dirigent tout, là-bas. L'État ou la province, j'sais pas comment ils appellent ça, moi. Ils dirigent vraiment, tu vois c'que je veux dire ? C'est eux qui sont flics, juges, procureurs et tout. Aussi longtemps que tu payes et que t'embêtes pas les gens du coin, t'es peinarde. »

Le petit jeune émit un sifflement admiratif. « Mais écoute, qu'est-ce qui les empêche de mettre la main sur le magot d'un mec et de le trucider ? Je veux dire... euh... ben, je suppose que ça serait pas si malin que ça, hein ? Ça se saurait et ils auraient plus de clients.

— Ils en auraient peut-être un comme toi et ça leur suffirait, grommela Rudy. Tu répandrais le microbe de la bêtise et la population entière deviendrait stupide.

— Désolé... j'ai pas réfléchi.

— C'est pas nouveau. T'es qu'un gros nullard, c'est tout toi, ça », dit Rudy.  
Et sa pitié s'arrêta là.

Ils s'étaient rasés la veille au soir et parvinrent à se laver en inclinant chacun le pot à eau au-dessus des mains de l'autre. Ils se peignèrent, époussetèrent minutieusement leurs vêtements à l'aide d'un balai de paille puis, entièrement habillés, se passèrent respectivement en revue.

Ils avaient des costumes foncés, des chemises blanches et des feutres. À l'exception des pistolets, dans leurs étuis d'épaule, et des malles, ils n'emportèrent rien quand ils sortirent par la porte de derrière pour aller à la voiture. Les malles étaient de grande capacité, beaucoup plus qu'elles n'en donnaient l'impression, et portaient en majuscules l'inscription ADMINISTRATION DE L'ÉTAT au-dessus d'une seconde, également en majuscules : INSPECTION DES BANQUES. La voiture au moteur gonflé ressemblait à n'importe quelle conduite intérieure noire d'un prix modique.

Jackson y monta avec les malles, ouvrit de l'intérieur la portière du conducteur et lança le moteur. Rudy jeta un coup d'œil au coin de la maison abandonnée : un camion venait de passer dans la direction de Beacon City. Il n'y avait rien d'autre en vue. Il sauta dans la voiture, emballa le moteur et démarra en trombe sur l'allée frangée d'herbe qui menait à la route.

Il rejoignit la chaussée en chassant de l'arrière. Il se détendit alors, ralentit, emplît longuement ses poumons d'air. Peut-être que ça aurait eu aucune importance si quelqu'un les avait vus sortir de l'allée. Ils auraient pu bifurquer dessus involontairement, ou peut-être pour réparer un pneu. N'empêche, c'était un peut-être, et les peut-être n'étaient jamais bons. C'était un tout petit peut-être, si petit qu'il n'avait pas paru assez important pour être réglé, qui avait expédié Rudy Tête de Tarte à Alcatraz pour dix ans.

Il gardait l'œil sur sa montre en conduisant. Ils entrèrent en ville exactement à l'heure prévue, à la minute près, et Rudy s'adressa à Jackson d'une voix calme et ferme. « Bon, ça va très bien se passer. Doc connaît son boulot et je connais le mien. Toi, t'es un bleu, mais ça fait pas de différence. Tout ce que t'as à faire, c'est exactement ce qu'on te dit, tu fais comme moi et on aura terminé en deux temps trois mouvements.

– Je... j'ai pas peur, Rudy.

– Tu peux avoir peur. Qu'est-ce que ça peut foutre ? Du moment que ça se voit pas. »

À l'intersection située deux rues avant la banque, Rudy tourna presque au ralenti et prit un peu large de façon à bien voir la rue principale. Ils étaient à l'heure, mais pas Mack Wingate, le gardien de la banque. Automatiquement, Rudy coupa le moteur et fit semblant de s'acharner sur le starter. Jackson le regarda, le visage livide.

« R-rudy... qu-qu'est-ce qui...

– Du calme. Du calme, Jackie boy. » Sa voix était posée, mais ses nerfs tendus à se rompre. « Le gardien est un peu en retard, tu vois, mais ça veut rien dire. Si y se pointe pas rapidement, on va refaire le tour et... »

Le gardien sortit de l'hôtel à ce moment-là, il s'engagea sur la chaussée d'un pas vif. Rudy laissa passer quelques secondes supplémentaires puis il redémarra en douceur et acheva son virage. Un petit peu moins d'une minute après que le gardien fut entré dans la banque, Rudy se gara juste devant.

Jackson et lui mirent pied à terre, chacun de son côté, le gamin se laissant distancer d'un pas. Au moment où ils traversaient le trottoir, les mallettes orientées de façon à présenter les sceaux officiels, Rudy adressa un bref hochement de tête poli au marchand et obtint un regard vide en retour. Appuyé sur son balai, le commerçant continua de les observer tandis que Rudy frappait à la porte de la banque...

Le gamin campait sur les talons de Rudy, la respiration haletante. Le gangster appela : « Hé, Wingate ! Dépêche-toi », puis il tourna un regard fixe et neutre vers le commerçant. « Oui ? demanda-t-il. Quelque chose qui ne va pas ?

– J'allais vous poser la même question, répondit l'autre d'un ton insolent. La banque a pas de problèmes, hein ? »

Très lentement, avec une dureté nouvelle dans le regard, Rudy le détailla des pieds à la tête. « La banque n'a aucun problème, dit-il. Vous essayez de lui en causer ?

– Moi ? » Il agita la tête en une protestation inquiète. « C'était juste pour parler, vous savez. Juste pour plaisanter.

– Y a une loi qui interdit ce genre de plaisanterie. Vous feriez peut-être

mieux d'en choisir une autre, hein ? »

Le commerçant eut un faible hochement de tête. Il pivota et regagna son magasin d'un pas mal assuré. Rudy et Jackson entrèrent dans la banque.

Rudy récupéra la clé, tombée sur le sol, et verrouilla la porte. Le petit jeune laissa échapper un cri de stupéfaction en désignant d'un index tremblant le corps du gardien étalé par terre. « Vise un peu ça ! On d-dirait qu'on lui a enfoncé un c-crayon dans le crâne.

– Qu'est-ce que t'es, médecin légiste ? réagit Rudy au quart de tour. Mets sa casquette ! Enlève ta veste et enfile la sienne !

– Le type qu'était dehors, Rudy. T-tu crois qu'il... »

Torrento lui expédia un violent revers de main dans la figure. Puis, alors que Jackson reculait en titubant, il le saisit par les revers de sa veste et l'attira brutalement à moins de trois centimètres de son visage. « Y a que deux personnes que t'as à t'inquiéter, tu comprends c'que j'te dis ? Toi et moi. Et si tu continues à jouer au con, y en aura plus qu'une. » Il lui imprima une violente secousse autoritaire. « T'as pigé ? Tu crois que t'arriveras à t'en souvenir ? »

La révolte disparut du regard de Jackson. Il hocha la tête ; parla d'une voix tout à fait calme. « Ça va, maintenant, Rudy. Tu vas voir. »

Il enfila la veste du gardien et se coiffa de la casquette dont il abaissa la visière sur son front. Puis, comme Rudy craignait que le cadavre déclenche une panique hystérique chez les employés, ils le jetèrent dans le périmètre de la réception entouré d'une barrière et le recouvrirent d'un tapis.

Revenus dans le hall proprement dit, Rudy soumit Jackson à l'ultime répétition. Il ne devait pas regarder dehors à travers la porte, évidemment. Il devait faire comme s'il s'en acquittait en remuant un peu le store, mais sans le faire vraiment. Et quand il ouvrait, il ne devait rien montrer de sa personne hormis la manche de sa veste et éventuellement la visière de la casquette.

« T'as pas besoin de les convaincre, tu comprends ? Ils le savent pas, qu'il se passe quelque chose d'anormal, ou alors on y peut rien. Bon... » Rudy frappa contre le plateau en verre d'un des hauts bureaux, montés sur un pied en marbre, qui étaient destinés aux clients. « Bon, je te rappelle le code. Voilà comment tu le sauras, que c'est un salarié et pas un quelconque client en avance qui veut la monnaie de vingt-cinq cents. Y aura un *toc-toc-toc* comme

ça, tu vois ? Suivi d'un *toc* et encore d'un *toc*. Trois, et après deux.

— J'ai pigé, opina Jackson. Je me souviens, Rudy.

— Sacré code, hein ? Il a bien dû lui falloir deux ou trois minutes, à Doc, pour le piger avec ses jumelles. Mais y a que les trois employés qui vont l'utiliser ; ils vont arriver entre maintenant et 8 h 30. Le grand patron arrive vers moins le quart, et il frappe pas, lui. Il secoue juste la poignée de la porte et il appelle : "Wingate, Wingate !" »

Rudy jeta un coup d'œil à l'horloge et fit un geste. Ils prirent position de part et d'autre de la porte. Rudy sortit son pistolet et ils entendirent un *toc-toc-toc* suivi d'un *toc-toc*.

Jackson hésita, se figea durant une fraction de seconde. Puis, au moment où, avec gravité, Rudy lui adressait un signe de tête pour le soutenir, il reprit courage et ouvrit la porte.

Quatre mois plus tôt, lorsqu'il avait été sûr que Doc allait bénéficier d'une remise de peine pour sa deuxième et dernière condamnation, sa femme, Carol, s'était violemment querellée avec lui au cours d'une visite au parloir. Elle lui avait annoncé qu'elle allait demander le divorce et avait, de fait, entamé la procédure, la laissant ostensiblement en suspens jusqu'à ce qu'elle parvienne à se procurer l'argent pour la mener à bien. Peu après, avec l'intention annoncée de changer de nom et de prendre un nouveau départ dans la vie, elle était montée dans un train à destination de New York (deuxième classe, sans réservation), et l'affaire avait paru réglée.

Mais elle n'était pas partie à New York, n'avait pas l'intention de demander le divorce et ne l'avait jamais eue, et en réalité elle n'avait jamais, l'espace d'un instant, nourri le moindre désir de mener une vie différente de celle qui était la sienne.

Au tout début, elle avait peut-être, mue par sa conscience, entretenu l'idée de réformer Doc. Mais désormais elle n'y repensait plus sans que sa petite bouche s'affaisse à la commissure des lèvres, une crispation causée davantage par un profond étonnement que par l'absurdité de ce point de vue qui appartenait au passé.

Le réformer ? Le changer ? Pourquoi et pour quel résultat ? Ces mots n'avaient aucun sens. Doc lui avait ouvert une porte et elle avait pénétré dans un nouvel univers qu'elle avait adopté et qui l'avait adoptée. Et il lui paraissait difficile aujourd'hui de croire que tout autre univers ait pu exister un jour. La vision amoralisée de Doc était devenue la sienne. En un sens, elle était plus semblable à lui qu'il ne l'était lui-même. Plus persuasive tout en se montrant attachante quand elle choisissait de l'être. Plus dure quand la dureté lui semblait nécessaire.

Doc l'avait taquinée une ou deux fois à ce sujet jusqu'à ce qu'il se rende compte que cela l'agaçait. « Si tu continues comme ça, lui disait-il, tu vas retourner à tes piles de livres. » Ses plaisanteries ne la mettaient pas en colère

(il était presque impossible de se mettre en colère contre lui), pas plus qu'elle ne les appréciait. Elles lui procuraient le vague sentiment d'être indécente, injustement exposée aux regards. Elle avait éprouvé quelque chose de très comparable quand ses parents avaient persisté à exhiber une photo de sa petite enfance ; l'image banale de la nudité enfantine étalée sur un tapis de laine blanche.

D'accord, c'était une photo d'elle, et néanmoins, ce n'était pas vraiment elle. Alors pourquoi ne pas l'oublier ? Et oublier que plus de deux décennies après que ce cliché eut été pris, elle était aussi peu attirante que de l'eau de vaisselle, aussi stupide et dénuée de séduction qu'une jeune femme peut l'être.

À ce moment-là, elle travaillait comme bibliothécaire ; elle habitait chez ses parents ennuyeux, âgés d'une quarantaine d'années, et s'enfonçait chaque jour davantage dans des habitudes de vieille fille. Elle n'avait aucune vie à l'exception de celle, dénuée de vie, que représentaient son travail et sa famille. Elle possédait des traits fins et un corps menu aux formes sensuelles. Mais les gens ne voyaient que les inélégants vêtements « pratiques » et son attitude compassée, et ils la jugeaient quelconque voire plutôt laide.

Et puis, Doc était passé par là (encore en liberté conditionnelle, il préparait déjà un autre coup) et il avait aussitôt vu la femme qu'elle était réellement ; il avait fait sortir cette femme de sa coquille grâce à son sourire naturel, sa force de persuasion sympathique, sa persévérance inoffensive. Oh, cela ne s'était pas produit en quelques minutes, bien sûr. Ni même en quelques jours. Elle s'était montrée très rétive, en réalité. Elle l'avait rabroué, fusillé du regard ; remis à ce qu'elle considérait comme « sa place ». Mais allez savoir pourquoi, on ne pouvait agir de la sorte avec Doc. Allez savoir pourquoi, on en était plus affecté que lui. Elle s'était donc laissé fléchir (juste un peu) et l'instant d'après, à ce qu'il lui avait semblé, elle avait franchi cette porte magique. Et l'avait claquée derrière elle d'un bon coup de pied.

Ses parents s'en étaient lavé les mains. *Ça, des parents !* avait-elle pensé avec mépris. Elle avait perdu ses amis, son statut au sein de la communauté. *Ça, des amis ! Un statut social !* Elle s'était bâti un casier judiciaire.

Carol (Ainslee) McCoy. Sans pseudo. Photo et empreintes relevées sur injonction du tribunal. Trois arrestations ; ni procès, ni condamnation. Soupçonnée de complicité de meurtre, vol à main



armée, braquage de banque, en assoc., avec son mari « Doc » (Carter) McCoy. Peut prendre en sténo ; travail de bureau. Peut sembler séduisante ou pas du tout, très amicale ou très inamicale. 1,57 m. ; 50 kg ; yeux gris-vert ; cheveux bruns, châtain foncé, roux ou blond clair. 30-35 ans. Prudence requise.

Elle adressa un clin d'œil et un sourire à son reflet dans le rétroviseur de la voiture. *Ça, un casier judiciaire !* Il présentait plus de lacunes qu'il n'y en avait dans leurs petites têtes d'imbéciles.

Depuis son départ ostensible pour New York, elle avait travaillé comme caissière de restaurant en soirée, dans une ville située à huit cents kilomètres de distance. Sous un autre nom, évidemment, et sous une apparence très différente de celle qu'elle avait maintenant. Le matin précédent, elle avait quitté son travail (pour se rendre en Géorgie afin d'y rejoindre son sergent de mari), avait dormi toute la journée, pris livraison d'une voiture neuve et était partie pour Beacon City.

À 8 heures du matin, elle en était à moins de cent kilomètres. Après avoir avalé un petit déjeuner composé de petits pains et d'un café qu'elle avait emportés, et s'être rapidement lavée dans une station-service, elle s'était sentie bien reposée et très optimiste en dépit des longues heures passées au volant.

Son pull à col roulé en cachemire soulignait agréablement la minceur de sa taille, les formes sensuelles au-dessus et les rondeurs charnelles en dessous. Une casquette d'aviateur à longue visière était effrontément inclinée sur sa tête, et ses cheveux, à présent d'un châtain tirant sur le roux, ondulaient en une espiègle queue-de-cheval. Ses chevilles en socquettes disparaissaient sous un pantalon qui n'avait vraiment rien de collant quand bien même, en un endroit au moins, il semblait très généreusement rempli.

Elle était jeune et gaie à briser les cœurs. Elle était... (bon, quel mal y avait-il à le dire) sexy ? Avec un petit frisson agréable, elle décida qu'il n'y avait aucun mal à utiliser ce mot.

Elle n'avait pas revu Doc depuis leur querelle factice à la prison. Leur unique contact avait été par l'intermédiaire d'appels téléphoniques interurbains brefs, prudents, et émotionnellement insatisfaisants. Il ne pouvait en aller autrement et Carol, exactement comme Doc (car elle était partie intégrante de Doc), ne contestait pas l'inévitable. Pourtant, cela ne l'empêchait pas de se sentir presque follement heureuse que les longs mois de leur séparation soient

achevés.

Doc serait très content d'elle, elle le savait. De son aspect physique, de tout ce qu'elle avait fait.

La voiture était une décapotable d'un jaune éclatant. Entassés avec ses bagages à l'arrière, sur le siège et le plancher, il y avait des clubs de golf, des cannes à pêche, des raquettes de tennis et autres impedimenta de vacances. Les sacs étaient rehaussés d'autocollants d'hôtels et de motels. L'un d'eux contenait une casquette identique à la sienne, des lunettes de soleil et une veste sport aux couleurs voyantes. C'était tout ce qu'il renfermait puisqu'il devait recevoir le butin en provenance de la banque.

On les remarquerait durant leur voyage, et le fait d'être aussi visibles leur procurerait la sécurité. Plus une chose est évidente et exposée à la vue de tous, lui avait enseigné Doc, moins elle a de chances d'attirer l'attention.

Elle commença à rouler plus lentement, à jeter de plus en plus fréquemment un coup d'œil sur l'horloge du tableau de bord et sur le compteur kilométrique. À 9 heures, elle vit un petit nuage de fumée noire monter à l'horizon ; il se changea en une nuée grasse et tourbillonnante. Elle hocha la tête d'un air approbateur.

Doc était parfaitement dans les temps, comme toujours. La fumée indiquait la réussite du deuxième volet de sa participation personnelle au braquage. Ce qui signifiait, étant donné qu'une partie dépendait de l'autre, qu'il avait également exécuté la première avec succès.

Elle regarda à nouveau l'horloge, ralentit encore l'allure. Au sommet d'une colline, elle s'arrêta et entreprit de relever la capote. Un camion et deux voitures passèrent, l'un des conducteurs ralentissant comme pour lui proposer son aide. Carol l'invita à continuer sa route d'une façon qui ne laissait place à aucune équivoque, puis elle reprit sa place au volant.

Elle alluma une cigarette, la jeta après en avoir tiré une ou deux bouffées, et garda les yeux rivés sur le pare-brise. 9 h 15... non, il était presque 9 h 20. Elle n'avait pas encore reçu le signal, un phare gauche qui s'allumait et s'éteignait. C'était vrai que l'une des lointaines voitures qui arrivaient d'en face avait soudain disparu de la route... une autre venait de l'inviter... mais cela ne voulait rien dire. Beaucoup de bifurcations donnaient sur des allées d'accès bordées

d'arbres ou des chemins qui marquaient la séparation entre deux fermes.

De toute façon, Doc n'opérait jamais de modifications de dernière minute dans ses plans. Si des changements paraissaient indiqués, il abandonnait purement et simplement l'affaire, soit définitivement, soit pour la remettre à plus tard. Puisqu'il avait dit qu'il y aurait un signal...

Carol démarra. Elle sortit un pistolet de la boîte à gants, le glissa sous la ceinture de son pantalon et le recouvrit avec son pull. Puis elle reprit la route... vite!

\*

\*\*

Le petit déjeuner de Doc McCoy avait refroidi avant qu'il ait réussi à se débarrasser de Charlie, le réceptionniste de nuit. Il mangea cependant avec un grand plaisir qui pouvait être aussi réel qu'apparent, comme il pouvait ne pas l'être. C'était difficile à dire avec lui ; difficile de savoir s'il appréciait vraiment quelque chose ou quelqu'un autant qu'il en donnait l'impression. Il n'y avait pas beaucoup de chances non plus qu'il le sache lui-même. L'amabilité était son fonds de commerce. Il s'en était si profondément imbibé que tout ce qu'il touchait paraissait nimbé d'un éclairage favorable.

La radieuse disposition de Doc ainsi que la personnalité attirante qui en découlait lui venaient en grande partie de son père, le shérif veuf d'un petit comté du Sud profond. Pour compenser la perte de son épouse, McCoy père faisait en sorte que sa maison soit toujours pleine de monde. Il aimait son travail et, sachant qu'il n'en aurait jamais d'autre qui puisse rivaliser avec, et de loin, il s'arrangeait pour le conserver. Nul ne l'avait jamais entendu dire non à quiconque, pas même à une foule déchaînée qui réclamait un prisonnier. À tout moment il était disposé à jouer du crinrin à un mariage ou à verser des larmes à une veillée funèbre. Aucune partie de poker, aucun combat de coqs ni aucune fête pour enterrer une vie de garçon n'était considéré comme abouti sans sa présence ; et néanmoins, il était un communiant fervent à l'église et un hôte qui ne manquait jamais d'assister aux manifestations les plus distinguées de sa communauté. Inévitablement, il était devenu le préféré parmi tous les hommes du comté, celui que tout le monde considérait sincèrement comme un ami. Il était également l'incompétent le plus flagrant et l'élément décoratif le plus

coûteux du corps politique local. Mais la seule personne à avoir osé le critiquer, un candidat de l'opposition, n'avait échappé que de justesse au courroux d'un groupe de lyncheurs.

Et donc, Doc était né populaire, dans un monde où il avait immédiatement été aimé et constamment assuré d'être le bienvenu. Tous lui souriaient, tous étaient amicaux avec lui, tous désireux de lui plaire. Sans être gâté (la maisonnée strictement masculine de son père en était garante), il avait acquis une croyance indéfectible en ses propres mérites ; une conviction que non seulement on l'apprécierait, mais que nul ne pourrait manquer de le faire, partout où il irait. Et animé d'une telle conviction, il avait inévitablement acquis les traits sympathiques et la personnalité qui la justifiaient.

Rudy Torrento avait l'intention de le tuer, mais se sentait attiré par lui.

Doc avait l'intention de tuer Rudy, mais en aucun cas il ne le détestait. Il l'appréciait simplement moins qu'il n'appréciait d'autres personnes.

Son petit déjeuner une fois terminé, il empila soigneusement les assiettes sur le plateau qu'il déposa devant la porte. La domestique passait l'aspirateur dans le couloir, et il lui annonça son départ imminent (« pour quelques jours ») en ajoutant qu'elle n'avait pas besoin de faire la chambre avant. Il s'enquit de la santé de son mari qui souffrait de rhumatismes, la complimenta pour ses nouvelles chaussures, lui donna un pourboire de cinq dollars et referma la porte en souriant.

Il prit un bain, se rasa et commença à s'habiller.

Il mesurait un mètre soixante-dix-huit et pesait approximativement soixante-dix-sept kilos. Il avait un visage un peu allongé, une bouche large aux lèvres un peu trop minces, des yeux gris et écartés. Ses cheveux blonds qui tiraient sur le gris se dégarnissaient sur le dessus. L'une de ses épaules tombantes, dont la puissance n'était pas immédiatement perceptible, portait la trace de deux balles. Par ailleurs, il n'y avait rien pour le distinguer d'un grand nombre d'hommes âgés d'une quarantaine d'années.

La crosse et le canon d'une arme étaient suspendus à des boucles à l'intérieur de son manteau. Il les en sortit, remit le manteau sur un cintre dans le placard, et entreprit de les assembler. La crosse provenait d'une carabine de calibre 22 ordinaire. Le canon, de même que la majeure partie de l'arme, avait

été fabriqué ou modifié par lui. Sa caractéristique la plus distinctive en était un cylindre, soudé sur l'arme et muni d'un piston à son extrémité. Il ressemblait à, et était, une petite pompe à air.

Doc inséra un projectile de calibre 22 dans la culasse qu'il ferma et verrouilla. Il commença à pomper, de plus en plus fort à mesure que la résistance augmentait dans la chambre de compression. Quand il fut impossible de comprimer le piston, il lui donna plusieurs petites rotations rapides afin de sceller l'extrémité du cylindre.

Il fuma une cigarette en parcourant le journal du matin que Charlie lui avait monté avec son petit déjeuner, le posant de temps à autre pour agacer négligemment une petite peau qui dépassait au pourtour d'un ongle. Il soupesa une nouvelle fois sa décision de se débarrasser de Rudy et ne vit pas de raison d'en changer. Aucune, en tout cas, qui eût une importance suffisante.

Quand ils arriveraient sur la côte ouest, ils devraient se terrer temporairement ; effectuer des reconnaissances, changer de véhicule et, de manière générale, brouiller les pistes avant de passer au Mexique. En tout cas, il était sage d'agir ainsi même si ce ne serait peut-être pas absolument nécessaire. Et Rudy leur avait fourni un endroit où ils pourraient trouver momentanément refuge. C'était un petit motel tenu par de lointains membres de sa famille. Ils étaient naturalisés, un couple âgé d'une honnêteté presque énervante. Mais ils avaient cette peur irrationnelle de la police qu'ils avaient apportée avec eux en arrivant de leur pays d'origine, et Rudy leur inspirait une terreur plus grande encore. Alors, à contrecœur, ils avaient accédé à ses demandes pressantes, en cette occasion comme en plusieurs autres.

Doc était certain de pouvoir s'en sortir très bien avec eux sans Rudy. Il était certain qu'ils seraient encore plus coopératifs, au lieu de l'être moins, s'ils savaient qu'il s'était débarrassé de ce parent redoutable.

Il consulta sa montre, alluma une autre cigarette et se saisit de l'arme. Il se posta en retrait, dans l'ombre de la chambre où on ne pouvait le distinguer, et visa par la fenêtre, l'œil à demi clos à cause de la fumée montant de la cigarette qui pendait à ses lèvres. Le gardien de la banque allait se présenter d'une minute à l'autre maintenant. Il...

On frappa à la porte. Doc hésita une fraction de seconde avant de traverser

la pièce en deux enjambées et d'ouvrir de quelques centimètres. La domestique lui tendit une poignée de serviettes de toilette.

« Désolée de vous déranger, monsieur Kramer. Je me suis dit que vous pourriez en avoir besoin.

— Voilà qui est très attentionné de votre part. Un petit moment, je vais...

— Oh, tout va bien, monsieur Kramer. Vous m'avez déjà trop donné.

— Mais j'insiste, affirma Doc d'un ton aimable. Bougez pas de là, Rosie. »

Laissant la porte entrebâillée, il fit volte-face, traversa la pièce, épaula et visa sans s'immobiliser. Mack Wingate franchissait juste le seuil de la banque, il avait presque disparu dans l'obscurité. Doc appuya sur la détente et il y eut un bref soupir comme si quelqu'un relâchait soudain sa respiration.

Il n'attendit pas de voir le gardien s'effondrer ; quand il tirait sur une cible, il l'atteignait. Avec une arme plus puissante, sa précision aurait été aussi grande à cinq cents mètres qu'elle venait de l'être à cinquante.

Il donna un billet de cinq dollars à la domestique, la remercia une fois de plus pour sa prévenance. Il referma la porte à clé et appela la réception.

« Charlie, ce train qui va à la grande ville, il part à 9 h 20 ou à 9 h 30 ? Parfait, c'est ce que je pensais. Non, pas de taxi, merci. Ça me fera du bien de marcher un peu. »

Il raccrocha le téléphone, rechargea la carabine, remit de la pression. Détacha la crosse, l'enferma dans sa mallette, suspendit le reste aux boucles à l'intérieur du manteau.

Il sortit le vêtement qu'il drapa sur son bras ; effectua quelques allers et retours en le tenant ainsi puis hocha la tête avec satisfaction et le rangea dans le placard. Rudy ne s'attendrait pas à ce qu'il ait la carabine. Ce serait, pour lui, une surprise totale. Mais dans l'hypothèse où ça ne le serait pas...

Je trouverai quelque chose, se persuada-t-il. Et il reporta son attention sur un problème plus urgent.

Ses bagages contenaient un nombre inhabituel d'articles de toilette : sels de bain, fortifiants pour les cheveux et autres choses du même genre. Plus précisément, ils renfermaient les récipients de ces articles qui étaient remplis non pas de ce que les étiquettes indiquaient, mais de produits curieusement assortis comme du naphta léger, du pétrole brut, un petit bâton de dynamite

enveloppé dans de la gaze et deux mécanismes de montre.

Ils constituaient les ingrédients de deux bombes fumigènes incendiaires. Il entreprit de les assembler en étalant d'abord le journal sur le lit afin de protéger draps et couvertures. Quelques fines gouttes de sueur se formèrent sur son front. Les gestes de ses doigts étaient sûrs, mais extrêmement délicats.

Il considérait la dynamite elle-même, qu'il coupa en deux morceaux, comme sans danger, et l'équivalent d'un quart de bâton comme virtuellement inoffensif (pour quiconque en connaissait les effets), même s'il explosait. Non, la dynamite, ça allait. Elle était facile à vivre, Dinah, elle tolérait tout ce qui n'allait pas jusqu'à la brutalité. Le danger résidait dans cette mignonne petite capsule noire dont elle se coiffait quand elle était prête à entrer en action. Elles (les capsules fulminantes) avaient à peu près la taille d'une friandise à la menthe qu'on avale en fin de repas, mais leur comportement était tout à l'exclusion de sympathique. Et aussi minuscules soient-elles, une seule suffisait largement à vous arracher la main.

Doc fut heureux quand il en eut terminé, heureux de ne plus jamais avoir à exécuter un travail similaire. Les bombes, il aurait pu les acheter prêtes à l'emploi, bien sûr, mais il n'avait aucune confiance dans les fournisseurs de ce genre d'articles. Ils pouvaient parler ; de plus, il leur manquait la motivation suffisante pour vous fournir une marchandise de qualité supérieure, et cela pouvait s'avérer fatal pour l'acquéreur.

Il déposa les bombes dans la corbeille à papier, les recouvrit du journal taché et froissé. Il se récura les mains à la salle de bains, rabattit les manches de sa chemise qu'il avait retroussées sur ses bras. Sans la moindre raison consciente, il soupira.

Il avait participé à des coups plus difficiles que celui-là, mais jamais les conséquences de sa réussite n'avaient revêtu une telle importance. Tout ce qu'il possédait se trouvait dans la balance ; tout ce que Carol et lui possédaient. Il aurait bientôt quarante et un ans. Elle en avait presque quatorze de moins. Et donc, un faux pas de plus, une peine de prison de plus et... c'en serait terminé.

De troubles pensées s'agitaient dans les profondeurs de son esprit. Non identifiées, non reconnues ; ne se manifestant que dans ce soupir inconscient.

Il n'avait plus jeté un coup d'œil en direction de la banque depuis que Rudy

et le gosse y étaient entrés sans encombre. Il avait eu un travail à effectuer et cela ne servait à rien de regarder. Si les choses tournaient mal, il l'entendrait.

Il regarda pourtant, juste à temps pour voir le président de la banque franchir le seuil. La porte se referma brusquement, faillit heurter son talon. Le visage de Doc se crispa et il secoua la tête aussi inconsciemment qu'il avait soupiré.

Il était 8 h 50. Il ajusta sa cravate et enfila sa veste de costume. Il était maintenant 8 h 55. Il prit la corbeille à papier et sortit.

Il marcha sur le tapis d'un rouge passé jusqu'au bout du couloir, tourna à droite dans un court passage perpendiculaire. Une poubelle métallique était placée entre l'escalier situé sur l'arrière et la fenêtre donnant sur la rue latérale. Il fourra le journal dans la poubelle en jetant un regard nonchalant d'un côté et de l'autre de la rue.

La chance lui souriait infiniment plus qu'il n'aurait pu l'espérer.

Un camion de fermier à plateau sans ridelles était garé, l'arrière contre le trottoir. Juste à côté, une voiture dont les vitres étaient entièrement remontées. Mais tout près, et du côté d'où soufflait le vent, il y avait un autre camion... dont le chargement montait presque jusqu'aux fenêtres du premier étage de l'hôtel.

Et ce chargement était constitué de bottes de foin !

Doc inspecta à nouveau rapidement la rue dans les deux sens. Puis il lança les bombes, en fit tomber une entre la cabine du camion et sa remorque, l'autre sur le tas de foin.

Il reprit la corbeille et regagna sa chambre. Il était maintenant 8 h 58, deux minutes avant l'heure où elles devaient exploser, et trois ou quatre personnes étaient groupées devant la banque dans l'attente de l'ouverture.

Il acheva ses préparatifs de départ en égrenant lentement les secondes.



Le système d'horlogerie libérait l'accès à la chambre forte à 8 h 50. En un peu plus de dix minutes, Rudy et Jackson l'eurent vidée de tout l'argent liquide, billets de un dollar et pièces de monnaie exceptés, et de plusieurs épaisses liasses d'obligations au porteur.

Le banquier gisait sur le sol, à moitié tué par le coup que Rudy lui avait asséné avec le pistolet. Quand il trébucha en enjambant le corps inerte, Rudy lui expédia un féroce coup de pied dans la figure et tourna des yeux à demi fous vers le gamin. La peur s'était emparée de lui, la peur incontrôlable et forcenée du rat qui se sent acculé. Avec le temps, elle s'apaiserait pour mijoter doucement et se cristalliser en cette ruse meurtrière, prompte à appuyer sur la détente, qui l'avait accompagné dans bien des situations délicates et lui avait permis de s'en sortir. Ce qui l'avait poussé à survivre longtemps après que son être intérieur atrophié eut appelé de ses vœux la paix de la mort. Pour l'heure, cependant, seule existait la rage engendrée par la peur, et il fallait qu'il cogne sur quelque chose. N'importe quoi.

« T'as entendu quelque chose, dehors ? » Il désigna la rue d'un geste du menton agressif. « Hein, t'as entendu ? »

— Entendu ? Qu'est-ce q-que...

— Les bombes, espèce de connard avec tes oreilles d'âne ! Du barouf.

— N-non. Mais j'crois pas qu'on aurait pu, hein, Rudy ? Je veux dire, dans la chambre forte, on... N-non ! A-arrête ! »

Le cri du gamin s'étrangla dans sa gorge. Il tenta de sortir son pistolet de sous sa ceinture. Puis il s'écroula en avant, les mains crispées sur son abdomen à demi éviscéré ; sur les tripes que Torrento lui avait moqueusement attribuées.

Rudy gloussa. Cela produisit un bruit étrangement proche du sanglot. Puis il essuya le couteau sur un buvard, le rangea dans sa poche et ramassa les deux mallettes.

Il les emporta jusqu'à la porte de la banque, les posa à terre. Il se tourna et observa d'un air pensif les trois employés. Ils étaient allongés en différents

endroits du hall, bâillonnés par du ruban adhésif, pieds et poings liés pareillement. Ils le regardaient avec des yeux horrifiés dont on voyait le blanc, et Rudy gardait les doigts sur son couteau d'un air hésitant.

Ils le dénonceraient pour le braquage, pour le meurtre du gamin. Et si les choses tournaient mal, il ne faisait aucun doute que Doc s'arrangerait pour lui attribuer la mort du gardien. On pouvait lui faire confiance, à Doc, pour se tirer d'affaire, lui et cette petite maligne hypocrite qui lui servait de femme ! Mais de toute façon, ces péquenauds pouvaient l'accuser... identifier sa gueule qu'avait la forme d'une part de tarte au milieu d'un million de photos d'identité judiciaires. Alors comme on pouvait pas le faire griller sur la chaise ou lui briser les cervicales plus d'une fois de toute façon, pourquoi pas...

Il ressortit le couteau. Passa d'un employé à l'autre, trancha l'adhésif qui emprisonnait leurs chevilles, leur expédia des coups de pied en les insultant et en les relevant brutalement.

Il les poussa ensuite devant lui, les menant comme du bétail dans la chambre forte. Il referma la porte sur eux, imprima plusieurs rotations au volant.

Cela n'aurait servi à rien de les tuer. On l'avait vu entrer et c'était sûr et certain qu'on le verrait sortir. Dehors, il y avait un bruit d'enfer qui augmentait de seconde en seconde, et même ici, à l'intérieur, on percevait une odeur de fumée. Ce qui n'empêcherait pas quelqu'un, des tas de quelqu'uns, de le voir partir. Ce qu'il pouvait espérer de mieux, c'était qu'aucun ne fasse un geste pour l'en empêcher.

Pas un seul n'en fit. Doc avait bien calculé. Ils étaient beaucoup trop occupés pour lui accorder la moindre attention. Et après tout, qu'est-ce qu'il y avait de bizarre à ce qu'un type sorte d'une banque pendant les heures ouvrables ?

La rue transversale était bondée de gens qui refluaient de temps en temps vers les trottoirs quand la fumée chassée par le vent menaçait de les envelopper. Le foin enflammé projetait des gerbes d'étincelles vers le ciel. Un réservoir d'essence explosa, crachant dans les airs une fontaine de feu diaprée. La foule poussa une clameur, recula en masse vers l'intersection. Ceux qui s'y trouvaient essayèrent de se frayer un chemin en avant. Plusieurs hommes

coiffés de casques rouges couraient en tous sens, criant et gesticulant en vain. D'autres qui portaient aussi des casques rouges remontaient la rue précipitamment, tirant derrière eux une carriole à deux roues qui transportait une lance à incendie. La cloche nichée sous la coupole du palais de justice sonnait sans discontinuer.

Rudy chargea les malles dans la voiture. Il effectua un demi-tour, klaxonna afin que deux ou trois péquenards libèrent le passage et se dirigea vers la sortie de la ville.

Au carrefour suivant, Doc descendit du trottoir surélevé et grimpa dans la voiture. Ils repartirent. Rudy eut une grimace mauvaise en remarquant la prudence décontractée avec laquelle Doc tenait son manteau. Doc lui demanda combien ils avaient raflé.

« Deux cent mille en obligations au porteur. Peut-être cent quarante en argent liquide.

– Cent quarante ? » Les yeux de Doc se portèrent rapidement sur lui. « Je vois. Il devait y avoir beaucoup de billets de un dollar et de pièces en argent.

– Oh, peut-être qu'y a plus, bordel ! Tu crois que j'ai tout additionné sur une caisse enregistreuse ?

– Allons, Rudy, dit Doc d'un ton apaisant, je pensais pas à mal. Comment ça s'est passé, avec le gosse ?

– Qu'est-ce que tu veux dire, comment ça s'est passé ? Comment tu voulais que ça se passe ?

– T'as raison. Dommage, répondit Doc vaguement. Ça me fait toujours de la peine quand un truc comme ça peut pas être évité. »

Rudy émit un bruit narquois. Il colla une cigarette entre ses lèvres, plongea ostensiblement la main gauche dans la poche de sa veste à la recherche d'une allumette. Elle en ressortit avec un lourd pistolet automatique qu'il braqua en l'appuyant sur ses cuisses.

« Débarrasse-toi de la carabine, Doc. Balance-la dans le fossé.

– C'est pas une mauvaise idée. » Il ne donnait pas l'impression d'avoir remarqué l'automatique. « On dirait qu'on va pas en avoir besoin. »

Il la sortit, le canon le premier, et la jeta par la fenêtre. Rudy émit un nouveau bruit.

« On dirait qu'on va pas en avoir besoin ! répéta-t-il d'un ton ironique. Bon, comme tu vas pas non plus avoir besoin du flingue qu'est dans ta veste, Doc... *le prends pas!* Enlève juste ta veste et balance-la sur le siège arrière.

— Écoute, Rudy...

— Allez ! »

Doc obéit. Rudy l'obligea à se pencher en avant, puis en arrière, pour inspecter rapidement son pantalon. Il hocha la tête, l'autorisa à allumer une cigarette. Doc se détourna légèrement sur son siège, les yeux tristes sous le rebord du chapeau.

« Ça a aucun sens, Rudy. Pas si c'est ce que je pense.

— C'est bien ça. Exactement c'que t'avais prévu pour moi.

— Tu te trompes, Rudy. Je devrais pas être obligé de te le dire. Comment je me débrouillerais sans toi, chez Golie ? C'est ta famille à toi, et si Carol et moi on débarquait seuls...

— Ils vous feraient sûrement cadeau d'une montre en or, compléta Rudy avec amertume. Te fiche pas de moi, Doc. Tu me prends pour un imbécile, ou quoi ?

— En l'occurrence, oui. Peut-être qu'on y arriverait aussi bien sans toi, mais...

— Aussi bien ? Ça se passerait beaucoup mieux et tu le sais !

— J'suis pas d'accord, mais laissons tomber. T'auras besoin de nous, Rudy. De Carol et de moi.

— *Tsss-tsss.* Juste d'une autre bagnole et d'autres fringues. Ouais, et de ta part du gâteau. C'est tout. »

Doc hésita, regarda à travers le pare-brise. Il jeta un coup d'œil sur le compteur.

« Trop vite, Rudy. On risque de se faire arrêter par un flic.

— Tu veux dire qu'on est en avance sur l'horaire prévu, répondit Rudy en grimaçant un sourire, c'est ça que tu veux dire, hein ?

— Fais au moins le signal à Carol. Elle va penser qu'on a des ennuis, si tu le fais pas. Elle pourrait même nous planter là.

— Pas toi, remarqua Rudy avec un rire de colère teinté d'envie. Elle le sait forcément, que t'allais me liquider, et...

— Non, Rudy. Comment...

—... et elle va en conclure que tu t'es retrouvé coincé dans la confusion générale, alors elle va y aller tout droit pour essayer de te sortir de là. »

Doc ne releva pas. En fait, il cessa totalement de discuter, se tourna sur son siège et ne dit plus rien.

La rapidité de cette apparente résignation déstabilisa Rudy. Non parce qu'il craignait que Doc prépare un tour à sa manière. Ce n'était visiblement pas possible. Ce sentiment venait d'autre chose... du besoin agaçant et profondément ancré qu'il avait de se justifier.

« Écoute, Doc, laissa-t-il échapper d'un ton irrité. Ce que tu voulais me faire, ça m'a pas foutu en rogne. T'aurais été un crétin fini, d'agir autrement, et j'en serais un si j'agissais autrement. Alors y a pas de quoi pleurer, hein ?

— Je m'étais pas rendu compte que je pleurais.

— Et t'as aucun droit de le faire, poursuivit obstinément Rudy. Écoute, cent quarante mille en liquide. Peut-être cent vingt-cinq mille pour les obligations. Disons un quart de million au total. C'est pas une somme que tu peux diviser en trois... pas quand c'est la dernière que tu vas te faire et que tu dois te planquer chez le Roi durant le restant de tes jours. Il te fournit jamais rien si y a pas d'argent en échange, et pas qu'un peu.

— Exactement, dit Doc avec un sourire de profond mépris. Par conséquent, ça serait une excellente idée de pas te contenter de vivre sur ton fric, hein ? De t'en servir de telle façon que tu puisses tableur sur des rentrées d'argent conséquentes durant toute ta vie.

— Comment ça ? » Rudy attendit la réponse. « En ouvrant un restau de tamales, c'est ça ? fit-il en se raillant. Ou peut-être un casino ? » Il attendit à nouveau. « Tu vas lui faire concurrence, au Roi ? »

Doc eut un petit rire. Le rire d'un adulte devant le comportement déraisonnable d'un enfant. « Rudy, enfin quoi. Dans ton cas, je suggérerais un cirque. T'aurais pas à recruter de clown. »

Rudy fronça les sourcils et passa une langue incertaine sur ses lèvres. Il ouvrit la bouche pour parler, se retint. Il se racla la gorge et fit une nouvelle tentative.

« Euh, à quoi tu pensais, Doc ? À la drogue, peut-être ? La contrebande ? Je

croyais que ces trucs-là, c'était mort, mais... Ah, va te faire voir, Doc ! C'est moi qu'ai tous les atouts et t'essayes de t'en sortir en débitant des conneries.

— D'accord. Alors pourquoi on en reste pas là ? » dit Doc d'un ton naturel.

Le pied de Rudy relâcha un peu l'accélérateur. Deux émotions s'affrontaient en lui : une défiance tenace et la terreur inhérente qu'il avait de se retrouver dans le besoin. Doc tentait de l'arnaquer... mais était-ce si sûr ? Est-ce qu'un finaud comme lui s'exposerait à des risques s'il avait de meilleures possibilités à portée de la main ? Et... et qu'est-ce qu'on pouvait faire quand on avait plus de fric et qu'on pouvait plus en voler à des tiers ?

« T'as rien à proposer, Doc, grommela-t-il. Si t'avais quelque chose, qu'est-ce que t'aurais à perdre à m'en parler ?

— Pas grand-chose... mais toi, qu'est-ce que t'aurais à y gagner ? Prends l'exemple simple de la politique étrangère mexicaine, ses relations, devrais-je dire, globalement parlant, si on les compare à celles de ses voisins d'Amérique latine. La situation va pas évoluer. Ou si elle évolue, ça sera dans le sens d'une situation encore plus favorable. Elle est liée directement au marché monétaire (le taux de change avec les autres pays, pour utiliser le terme le plus courant), et les tendances inflationnistes étant ce qu'elles sont, avec l'or qui s'échange à trente-cinq dollars l'once, le potentiel pour le type d'opération adapté se situe... »

Doc laissa sa phrase inachevée. « Oublie ça, Rudy, dit-il d'une voix agréable. Moi, ça me paraît assez simple, mais je m'attendais pas vraiment à ce que ça soit clair pour toi. C'est une chose qu'a toujours dépassé un grand nombre de gens très intelligents, des hommes qui réussissaient très bien dans leurs professions respectives.

— Les discours qui veulent rien dire, par exemple ? » fit Rudy d'un ton méprisant. Mais il avait prononcé ces paroles assez faiblement. Il y avait des termes, des expressions, qui éveillaient des souvenirs en lui. Taux de change, tendances inflationnistes, marchés monétaires. Ces mots étaient associés à des articles de journaux qu'il sautait invariablement, mais il supposait qu'ils étaient synonymes de gros magots pour beaucoup de monde.

« Comme les discours qui veulent rien dire, acquiesça Doc. Oui, c'est exactement l'effet que ça te fait, forcément. Et je peux pas dire que c'est de ta

faute. Ça me ferait sûrement le même effet à moi si j'avais pas passé la majeure partie de ces quatre dernières années à lire sur le sujet derrière les barreaux.

— Ben...

— Non, Rudy, ça sert à rien, dit Doc d'un ton ferme. Je voudrais bien. C'est d'un bon rapport, et totalement légal, et t'aurais été le type parfait pour assurer à un bout de la chaîne. Mais comme je peux pas l'explicitier plus clairement que je l'ai déjà fait, y a rien à ajouter. »

Rudy n'était pas particulièrement doué pour la réflexion... si les fonctionnements étranges de son cerveau méritaient le nom de réflexion. Mais quand il prenait une décision, il la prenait rapidement. Il rangea tout à coup le pistolet dans sa poche et dit : « D'accord, Doc. J'achète pas tout de suite, là, mais je prends une option. »

Doc acquiesça de la tête. Il craignait que sa voix le trahisse.

« Je garde ton pistolet, poursuivit Rudy. Je confisque tous les flingues que Carol aura quand elle arrivera. Si on s'arrête la nuit, vous serez attachés tous les deux. Si on s'arrête dans la journée pour bouffer ou n'importe quoi, y en a un qui reste avec moi. Si l'un ou l'autre, vous tentez quelque chose, rideau. Tu vois ce que je veux dire ? Ça te va ?

— Je vois parfaitement ce que tu veux dire, abonda doucement Doc, et évidemment que ça me va. »

Ils traversèrent un pont au-dessus d'une petite rivière. À peine sur l'autre rive, Rudy bifurqua et engagea la voiture sur l'accotement, puis sur la berge du cours d'eau. Les roues tressautaient dans les airs ; le volant vibrait et tournait violemment entre ses mains. Il lui fallut bagarrer pour le tourner sur la gauche et remonter le lit caillouteux de la rivière avec ses filets d'eau peu profonds. Deux cents mètres plus loin environ, il fit halte sous le couvert d'une voûte de feuillages.

Doc tira un mouchoir de sa poche et s'essuya le front. D'un ton calme, il déclara qu'il craignait d'avoir la nuque brisée.

Rudy s'esclaffa. Doc sortit de la voiture, ôta son chapeau et continua de s'essuyer tandis que Rudy mettait pied à terre.

« Tu me fais plier en deux, tu l'sais, ça, Doc ? » Rudy continuait à s'étouffer de rire. « Y a des fois, tu me ferais crever. Je...

– Qu'est-ce qu'y a de mal à ça ? » demanda Doc. Et au moment où Rudy repartait dans un éclat de rire, il sortit un pistolet de son chapeau et tira.

\*  
\*\*

« Je l'ai eu en plein cœur, dit-il à Carol. Un des très rares cas où y a un homme qu'est vraiment mort de rire.

– Du moment qu'il est mort, dit-elle avec une grimace. C'est un type avec qui je n'ai jamais réussi à me sentir à l'aise. J'avais toujours l'impression qu'il s'apprêtait à me sauter dessus en surgissant du côté que je ne surveillais pas.

– Hélas, pauvre Rudy, murmura Doc. Mais comment ça s'est passé pour toi, ma chérie... pour abandonner le ridicule et accéder au sublime ?

– Ben euh, fit-elle en lui glissant un regard maussade en coin. Je pense que ça ira beaucoup mieux demain. Tu sais. Après une bonne nuit de sommeil.

– *Tut-tut*, fit-il, je vois que tu es toujours une jeune femme très malicieuse. »

Ils avaient traversé Beacon City en échangeant des commentaires étonnés sur la fumée et en regardant avec curiosité la multitude qui grouillait. Maintenant, ils étaient bien loin sur la grand-route, de l'autre côté de la ville. Doc conduisait puisque Carol l'avait fait toute la nuit. Elle était assise de travers sur le siège, face à lui, les jambes ramenées sous elle.

Leurs yeux ne cessaient de se rencontrer. Ils ne cessaient de se sourire. De la main, Doc flatta la courbe svelte de sa taille et elle la retint un moment entre les siennes, s'y agrippa presque farouchement.

« C'est quoi, ce qui t'inquiète, Doc ?

– Ce qui m'inquiète ?

– Je le sens toujours. C'est à cause de chez Golie ? Tu crois que si Rudy n'est pas avec nous... »

Il secoua la tête.

« Pas de difficultés pour ça. Je dirais pas qu'y a quelque chose de précis qui m'inquiète. C'est juste notre ami Beynon qui me surprend et ça me fait un effet bizarre.

– Oh, fit-elle. Oh, ouais. »

Beynon était un homme de loi, le président de la commission qui accordait



les réductions de peine et les libérations conditionnelles. C'était auprès de lui que la remise en liberté de Doc avait été négociée, et il leur restait quinze mille dollars à lui verser sur la somme totale. Il était propriétaire d'un minuscule ranch situé à l'extrémité opposée de l'État. Célibataire, il y vivait quand il ne se consacrait pas à ses tâches judiciaires ou à ses devoirs officiels. C'était chez lui qu'ils se rendaient.

« Doc... » Elle avait le regard fixé sur le pare-brise. « Si on changeait tout. Si on partait directement au Mexique, là.

– On y arriverait pas, chérie. C'est trop évident. On est trop près.

– Mais personne n'a établi le lien entre toi et le braquage. Même s'ils ont de la chance, il leur faudra des jours pour y arriver.

– Ça nous aide pas beaucoup. Pas quand il s'agit d'un coup aussi important, et aussi proche de la frontière. Ils vont dresser des barrages routiers jusqu'à près de cent kilomètres au nord d'El Paso. Tout le monde va être fouillé des pieds à la tête. Quiconque essaiera de passer de l'autre côté a intérêt à être totalement innocent et capable de le prouver, sans quoi il sera dans la mélasse.

– Bon... mais l'autre solution, Doc. Beynon est à des kilomètres de notre route et si tu penses qu'il manigance peut-être quelque chose, pourquoi... pourquoi...

– Pourquoi passer chez lui ? » Il lui adressa un regard interrogateur. « C'est ça que tu allais suggérer, Carol ?

– Pourquoi pas ? Qu'est-ce que tu veux qu'il fasse ? »

Doc eut un sourire désabusé, presque irrité. Beynon dirait adieu à ses quinze mille dollars ? Quelqu'un qui avait autant de contacts et qui en savait aussi long sur eux ? C'était trop grotesque pour l'envisager. Il les attendait à son ranch aussi rapidement qu'ils pourraient s'y rendre en partant de Beacon City, et ils avaient sacrément intérêt à pas traîner en route.

« Qu'est-ce que tu veux qu'il fasse ? répéta Carol avec obstination. Pourquoi tu lui paieras ce que tu lui dois s'il va nous causer des ennuis de toute façon ?

– J'en suis pas certain, de ça. Mais si c'est ce qu'il a l'intention de faire, et si je réussis pas à le convaincre du contraire... » Il n'acheva pas sa phrase ; ses yeux rusés étaient préoccupés derrière les verres opaques de ses lunettes de soleil.

Beynon ne s'était pas comporté comme la logique l'aurait voulu. Ce qu'il avait fait ne lui ressemblait absolument pas et, ayant agi de la sorte, il devait avoir un mobile qui ne transparaissait pas en surface.

Doc se frotta la mâchoire et secoua la tête d'un air distrait.

« Comment tu l'as trouvé, toi ? demanda-t-il. Je veux dire, à part le fait que c'est un ambitieux qui claque beaucoup de fric. Il a fait ou dit quelque chose qui puisse t'indiquer pourquoi il a accepté de tremper dans un truc comme ça ? »

Elle ne répondit pas. Il s'apprêtait à répéter sa question quand il s'aperçut qu'elle dormait.

L'année où il avait obtenu son diplôme d'études secondaires, Doc était parti pour New York au printemps, quelques semaines après le décès de son père. Il était trop jeune pour prétendre à un poste de responsabilité locale et il n'y avait pas de travail digne de ce nom en ville. En revanche, il était convaincu, comme l'étaient ses innombrables amis, qu'il pourrait virtuellement choisir parmi les multiples perspectives qui lui seraient offertes dans une grande métropole.

Il n'en était pas allé de la sorte. Il n'avait rencontré aucune difficulté pour trouver du travail, même en cette période de dépression économique. Mais il n'en avait conservé aucun plus de quelques semaines. Il avait une influence néfaste, perturbait le fonctionnement des entreprises dans lesquelles il entrait. Les autres employés avaient tendance à se rassembler autour de lui en laissant leurs tâches inachevées. Les surveillants le ménageaient et le favorisaient au détriment de toute morale. À un poste de décision élevé, sa présence aurait été inestimable pour n'importe quelle compagnie. Mais ni en raison de son âge, ni en raison de son expérience, il ne possédait de qualifications autres que pour les tâches les plus modestes. Et dans ces fonctions-là, il était tout simplement une calamité.

Comme il travaillait rarement et seulement de courtes périodes, il vivait de petits prêts ou à crédit. Ces obligations contractées l'inquiétaient (il ne faut pas décevoir ses amis, lui avait enseigné son père), et il acquiesça volontiers quand un de ses créanciers, propriétaire de bar, lui proposa d'effacer son ardoise et même de lui octroyer une petite prime en échange d'un « menu service ».

Le service fut rendu ; le propriétaire du bar toucha l'assurance cambriolage. Quelques jours plus tard, il présenta Doc à l'organisateur d'une partie de dés itinérante : un homme qui avait un besoin urgent d'une somme importante et ne pouvait s'en remettre au jeu de hasard pour se la procurer. Doc fut heureux de collaborer avec lui. Il braqua la partie, non sans une aide habile de la part du propriétaire, et ils partagèrent les profits.

Plus tard, ce joueur lui ayant fait connaître des types « sûrs », Doc avait à

nouveau braqué une de ses parties, sans accord préalable et sans partage. Du reste, cela ne violait en aucune manière le code de l'amitié cher à son père. Au contraire, McCoy senior pensait que le meilleur ami qu'on a est soi-même, qu'un non-ami est quelqu'un qui cesse de vous être utile, et que c'est plus ou moins une obligation morale que de profiter financièrement de quiconque se situe dans cette catégorie, chaque fois qu'on le peut en toute sécurité et sans courir le risque d'un retour de manivelle.

Doc était fait pour le crime, pour les entreprises de grande envergure auxquelles il en arriva rapidement. Personne n'avait la faculté de s'adapter aux particularités d'un coup aussi facilement que lui, personne n'était capable de planifier avec autant de perspicacité, personne n'était aussi impavide et imperturbable.

Il aimait son métier. Abordant à l'âge de vingt-cinq ans une lourde peine de prison, il n'en était pas moins demeuré fidèle à son engagement. Son butin, au cours des cinq dernières années, s'élevait à plus de cent mille dollars par an. Pour une somme pareille, on pouvait se permettre de prendre patience un certain temps. Il pourrait mettre à profit son inactivité forcée pour se détendre, nouer de nouveaux contacts, améliorer sa connaissance du monde criminel et planifier de nouveaux coups.

Les huit années qu'il avait alors purgées derrière les barreaux avaient été agréables et souvent très plaisantes. Après tout, une prison ne peut fonctionner sans la coopération de ses détenus : les choses ne peuvent se passer de manière satisfaisante, en tout cas, ni pendant très longtemps. En conséquence, un homme capable d'influencer ses codétenus, de garantir leur coopération ou de la suspendre, obtiendra presque tout ce qu'il demandera. Et la seule privation, ou presque, dont il avait à souffrir était la perte de ses revenus.

Si les circonstances avaient été identiques, il aurait pu aborder sa deuxième et dernière peine de prison avec autant de détachement que la première. Mais elles différaient de manière cruciale. Il était marié, et marié à une femme qui avait presque quatorze ans de moins que lui. Et lui en avait trente-six.

Ça ne le tourmentait pas. Jamais il n'avait sauté un repas, passé une nuit sans dormir ni perdu son temps en regrets futiles. Il n'avait qu'un seul et unique problème : sortir de prison avant que cela ne serve plus à rien d'en

sortir. Bon, très bien, si c'était ce qu'il fallait faire, il le ferait.

Il avait laissé soixante mille dollars à l'extérieur, en possession de Carol. Avec cette somme, et un avocat pénal de premier ordre, il était parvenu à faire réduire sa peine de vingt ans à dix ans. C'était un grand pas sur le chemin de la liberté ; sauf événements contraires, il pourrait bénéficier d'une libération sous conditions dans sept ans environ. Mais ce n'était pas suffisant pour lui. À ses yeux, ces sept années équivalaient aussi bien à soixante-dix. Et il ne voulait plus de libération sous conditions. C'était parce qu'il avait tenté de reprendre ses activités durant sa conditionnelle qu'il se retrouvait où il en était.

La commission d'attribution des remises de peine et des libérations sous conditions se composait de quatre membres en plus de son président, Beynon. Mettant à profit ses privilèges peu communs, Doc avait parlé à chacun séparément. La femme d'une quarantaine d'années qui faisait partie du nombre était tombée sous le charme ; il était parvenu à la gagner à sa cause par la conversation. Les trois hommes s'étaient montrés ouverts à une proposition chiffrée.

Malheureusement, Doc n'avait plus que peu, très peu d'argent. Il était loin de disposer des fonds nécessaires pour acheter les trois à sa cause. Et son avocat, qui n'était pas lui-même, d'ordinaire, opposé à une « bonne » proposition, refusait de jouer les banquiers. « Ce n'est pas que je n'aie pas confiance en vous, Doc, lui avait-il expliqué. Je sais bien que je serais le premier à palper dès votre premier coup. Le problème, c'est qu'il n'y aura pas de premier coup parce qu'il n'y aura pas de remise de peine. Vous m'en auriez parlé d'abord, je vous aurais dit que vous perdiez votre temps.

— Mais j'aurais les quatre membres. La majorité au sein de la commission.

— Majorité, absurdité ! Trois sur quatre sont des escrocs, et la femme est une imbécile bien-pensante. Beynon opposerait son veto. S'ils essayaient de lui forcer la main, ça vous reviendrait en pleine figure. Il pousserait de tels cris de putois que vous seriez probablement obligé de purger tout le reste de votre peine au trou.

— Y a qu'à retourner la proposition, alors. S'ils peuvent pas mettre la pression sur lui, est-ce que lui, il peut la mettre sur eux ?

— Il *pourrait*. Si l'idée lui en prenait, il pourrait les obliger à danser le

quadrille sur les marches du Capitole. Mais laissez tomber, Doc. Ce n'est pas en se laissant corrompre qu'il est devenu ce qu'il est.

— Tant mieux pour lui. Plus sa réputation est bonne, moins le risque est élevé.

— Vous croyez ? avait répondu l'avocat avec un sourire amer. Vous voulez faire la connaissance d'un gars qui a failli être rayé du barreau pour lui avoir offert un cigare ? Tenez, serrez-moi la main. »

Doc n'était pas convaincu. Des hommes d'une intégrité incontestable, il en avait connu, et ils ne s'étaient jamais révélés aussi honnêtes qu'ils auraient dû l'être. Il avait donc pris ses dispositions pour voir Beynon en privé, et il en était pratiquement resté là. Il l'avait juste vu. Et s'était excusé aussi vite qu'il avait pu. Il était trop fin, trop capable d'interpréter l'expression d'un de ses congénères, le ton de sa voix, son attitude globale, pour pousser plus avant. Il était évident que Beynon attendait la tentative de corruption. Et il était tout aussi évident qu'il envisageait des conséquences extrêmement désagréables pour Doc aussitôt qu'elle aurait eu lieu.

« Il va donc falloir que je trouve autre chose, avait-il confié à Carol lors de sa visite suivante. Je sais pas ce que ça sera, mais Beynon est définitivement rayé du programme.

— Peut-être que non. On ne peut pas en être sûr avant d'avoir essayé.

— J'en suis sûr. Beynon acceptera pas d'argent.

— Tu veux dire qu'il ne l'a jamais fait, insista Carol. Il n'en acceptera pas de toi ni de l'avocat. Normalement, il n'en accepterait pas de moi. Mais imagine que je me sois séparée de toi, Doc... que ça donne cette impression. À ce moment-là, il aurait une double porte de sortie au cas où quelqu'un lui ferait des ennuis. Si je n'étais plus avec toi, il est évident que ce ne serait pas de la corruption de ma part. Et quand une femme quitte son mari, tout le monde considère que c'est une rude épreuve à traverser. Tu comprends, Doc ? Je n'aurais aucune raison de le corrompre, et lui, il en *aurait* une de te donner ta chance. »

Pour Doc, l'argument semblait extrêmement mince. Mais elle voulait essayer ; et cela faisait presque quatre ans qu'il était au pénitencier. Alors il lui avait dit de faire à son idée.

Deux mois s'étaient écoulés avant qu'il la revoie. Personne n'aurait pu être plus surpris que lui quand elle lui avait annoncé sa réussite. Beynon était prêt à lui vendre sa remise de peine. Le prix, cinq mille dollars en liquide, quinze mille dans les quatre-vingt-dix jours qui suivraient.

\*  
\*\*

La nouvelle du braquage était diffusée à la radio depuis 10 h 30 du matin. Pendant qu'ils déjeunaient dans leur voiture à un petit restaurant en bord de route, Carol et Doc prêtèrent l'oreille au poste réglé en sourdine.

Rudy avait été identifié d'après des clichés anthropométriques. À l'exception de Jackson, qu'il avait tué, il n'était fait aucune mention d'un complice. C'était Rudy qui avait dévalisé la banque. Qui avait audacieusement quitté la ville au volant d'une voiture en emportant « un butin de plus de trois cent mille dollars ». Les autorités étaient « perplexes » quant à la façon dont il avait pu s'introduire dans la banque et tuer le gardien. Mais personne n'avait soulevé la question de savoir si c'était bien lui qui avait abattu Wingate.

Cela se produirait peut-être d'ici deux jours, médita Doc en reprenant la route. La trajectoire du projectile, et le projectile lui-même, entraîneraient des investigations concernant « un homme d'affaires non identifié qui prenait ses congés à Beacon City ». Et deux ou trois jours plus tard, l'homme d'affaires serait identifié, ainsi que ses « affaires ». Mais à ce moment-là, cela n'aurait plus d'importance.

Le bulletin d'information s'acheva, céda la place à un animateur d'émission musicale. Carol recommença à sommeiller et Doc se pencha sur le côté pour éteindre le poste. Puis, brusquement, il monta le volume. Tendus, Carol et lui écoutèrent en silence un bulletin d'information de dernière minute.

Il prit fin presque aussitôt. Carol coupa la radio, se tourna lentement vers Doc, les yeux écarquillés.

« Doc... ? »

Il hésita avant de secouer la tête vigoureusement. « Non-non. Après tout, c'est arrivé à près de cent kilomètres de Beacon City. Il ne peut pas y avoir de rapport avec...

— Pourquoi pas ? Qui d'autre ferait une chose pareille ?

— N’importe qui pourrait. Un ivrogne qui perd la tête. Un adolescent qui tire sans réfléchir.

— Tu ne le crois pas vraiment, Doc. Je le sais bien. Tu ne l’as pas tué. Rudy est toujours vivant. »

\*  
\*\*

Tirée en plein cœur, la balle de Doc foudroya Rudy Torrento sur place. Il cessa de respirer, cessa de faire le moindre geste conscient. Son regard devint vitreux, son visage en forme de part de tarte se mua en un masque figé, ridicule, et il s’écroula lentement en arrière, telle une marionnette stupide jetée au rebut par son maître.

L’arrière de son crâne cogna contre un rocher dans le lit de la rivière. Le choc souligna et renforça cet aspect de cadavre. Et donc, loin de lui octroyer une seconde balle, Doc lui accorda à peine un second regard.

Et moins de trente minutes après son départ, Rudy revint à la vie.

Sa tête lui faisait atrocement mal et son premier geste fut de rouler sur le ventre pour marteler avec ses poings le rocher qui en était responsable. Il retrouva la mémoire et la terreur déferla sur lui. Il se releva précipitamment, toutes griffes dehors. Arracha sa veste et son étui d’épaule. Déchira sa chemise et son tricot de corps. Écarta frénétiquement les lambeaux ensanglantés, vit et sentit, vit et sentit dans le même instant l’horrible état de ses chairs écarlates.

Il gronda, gémit, geignit. Tout cela silencieusement, cordes vocales contractées. Rejetant la tête en arrière, il lâcha un long hurlement inaudible : le cri navrant, frissonnant, d’un animal qui agonise. C’en fut alors fini de cette ultime cérémonie que l’instinct exigeait. Maintenant, il pouvait aborder le véritable processus de sa mort. Il respira de plus en plus rapidement. Un air fiévreux, nocif, s’engouffra dans ses poumons, la cadence de son cœur s’accéléra, se fit irrégulière, son corps commença à tressaillir et à se raidir.

Je le savais, pensa-t-il faiblement, presque parvenu à ses ultimes pensées. Là-bas, y a des années, quand j’étais gamin, aussi loin que remontent mes souvenirs, je savais que ça serait comme ça. Tout qui deviendrait de plus en plus froid, les ténèbres qui deviendraient de plus en plus denses et... je savais. JE SAVAIS!



Savais. Le mot résonnait dans sa tête, envoyait un message à travers les années révolues, à travers des milliers de kilomètres, à travers les lugubres murs gris et l'acier glacial des cages d'une prison de haute sécurité. Et à travers les années et la distance lui parvint une voix qui disait à Rudy Tête de Tarte, un des dix plus grands ennemis publics de la nation, qu'il était un petit garçon idiot qui ne savait strictement rien.

Rudy cligna des yeux et un peu de couleur remonta à son visage aussi gris que des écailles de poisson.

« Max... ? » murmura-t-il d'un ton plein d'espoir. « T'es... t'es là, Max ? »

— *Bien sûr, que che suis là. Où tu foudrais que che sois quand mon petit karson Rudy a des ennuis ? Bon, fais ce que che te dis, tout de suite ! »*

Rudy le fit. Il va sans dire qu'il était totalement seul ; seul avec le murmure du cours d'eau à demi asséché, avec les ombres denses de la voûte des arbres et le goût salé et suave de son propre sang. Mais dans sa tête, il ne l'était pas. À ses côtés, il y avait la seule personne qu'il avait toujours aimée, ou qui l'avait toujours aimé. Petit Max. *Herr Doktor* Max. Max Vonderscheid, docteur en médecine, docteur en philosophie, docteur en psychologie, avorteur, praticien au service des criminels : un homme qui, confronté à une nécessité urgente, n'avait jamais été capable de dire non, au mépris des lois et de l'éthique professionnelle.

Rudy et lui avaient été compagnons de cellule pendant trois ans. Ces années-là, dans ce qu'on appelle une taule pourrie, avaient valu à Tête de Tarte les seuls vrais instants de bonheur qu'il ait connus. On n'oublie pas ce genre de chose, ni ce genre d'homme. Chacun de ses actes, de ses mots, devient quelque chose que l'on chérit.

Rudy s'allongea de tout son long sur le sol, ferma les yeux, se détendit autant qu'il lui était possible et retint un moment sa respiration. Puis il commença à compter lentement, « Un... deux... trois... », vidant ses poumons et les remplissant au rythme des chiffres. Quand il eut compté jusqu'à dix à trois reprises, son souffle était redevenu proche de la normale et son cœur avait cessé ses palpitations désordonnées.

Il garda les yeux fermés, attendit, et la voix lui parla à nouveau.

Il avait bien travaillé... oh, très bien travaillé ! Il s'était souvenu que c'était le

choc qui tuait le plus sûrement ; le choc d'abord, l'infection ensuite. Si on s'abandonne à l'effet de choc, une blessure même superficielle peut s'avérer fatale.

« Mais, Max... » Rudy connaissait un retour de panique momentané. « C'est pas une blessure superficielle ! Il était à moins de trois mètres et il m'a tiré en plein... »

Il se redressa. Un rire rauque enfla dans sa gorge. Tiré dans le palpitant ? Enfin quoi, bon sang, si c'était arrivé, il serait pas vivant ! Il examina à nouveau son torse, se demandant ce qui avait bien pu se produire et comment.

Le mystère n'en demeura un que dans une certaine mesure ; il se para d'un soupçon de miracle. L'extrémité de son étui d'épaule était renforcée par du métal qui avait visiblement détourné la balle aussi peu que ce soit, et elle l'avait été davantage encore par le conglomérat, dur comme le fer, d'os brisés et de cartilages dont sa cage thoracique était constituée. Ce qui ne l'empêchait pas d'avoir énormément de chance d'être en vie. Et sa blessure n'avait rien de dérisoire.

Partant d'un point situé juste au-dessus du cœur, les chairs avaient été creusées d'un sillon, profond jusqu'à l'os, qui lui traversait à moitié la poitrine pour ressortir du côté gauche de son corps. Sûrement grâce à la façon dont il était tombé, poitrine incurvée sur ses vêtements et sur l'étui, il avait saigné relativement peu, beaucoup moins en tout cas qu'il n'aurait dû.

Mais à cause de ses mouvements, la blessure était béante et il perdait son sang à une vitesse alarmante.

Il se confectionna un bandage à l'aide de son tricot de corps, qu'il noua serré avec sa ceinture et la lanière de l'étui. C'était mieux, mais pas tellement. Ce ne fut guère mieux lorsqu'il ajouta ses chaussettes et son mouchoir au pansement. Il lui restait une chose, deux en réalité, disponibles dans l'instant pour compléter le bandage. Les deux épaisses liasses de billets qu'il avait prélevées sur le butin de la banque. Mais s'il les utilisait, s'il les imbibait de sang... et de toute façon elles ne contribueraient sûrement pas à améliorer grandement...

N-non. Ce fric, il fallait qu'il le garde. Tant qu'il avait du fric, un flingue et une bagnole (mais le fric avant tout), eh bien, il avait une chance. De vivre. De

rattraper Doc et Carol. Au-delà de ce but, les rattraper et les tuer, il n'était pas en état de réfléchir pour l'instant. Pour lui, c'était à la fois une fin et un moyen. Dans leur mort, en quelque sorte, il trouverait la vie.

Faiblement, il grimpa dans la voiture, emballa le moteur et le véhicule s'arracha au lit de la rivière et regagna la route au prix d'une succession de dérapages, de chocs et de cahots. Il était bien obligé. Il n'avait pas la force de scruter le parcours, ni la force ni le temps. Tout ce qu'il pouvait faire c'était sortir vite de là, et espérer que ça se passerait bien.

La chance continua : personne ne passait sur la route. Elle l'accompagna jusqu'au moment où il frôla les dernières rues de Beacon City et reprit la grand-route de l'autre côté de la ville. Puis, très vite, au rythme de son sang, elle commença à l'abandonner.

Il fouilla dans la boîte à gants, en sortit une bouteille d'un demi-litre de whisky à moitié pleine. Il avala une gorgée prudente puis, comme l'alcool le réchauffait et lui redonnait des forces, il en but une plus prolongée. Il reboucha la bouteille d'une main, chercha les cigarettes dans sa poche. Il en trouva une qui était encore utilisable, l'alluma et aspira la fumée au fond de ses poumons. Tout à coup, sans, nulle raison sinon qu'il était ivre, il s'esclaffa.

Sans cesser de rire, il but une nouvelle gorgée, tira une nouvelle et longue bouffée. Soudain, la bouteille lui échappa de la main et la voiture vira brutalement vers le bas-côté.

Ce fut la cigarette qui le sauva. Alors qu'il s'efforçait d'éviter le fossé, le mégot allumé se trouva coincé entre sa paume et le volant. La douleur arracha brutalement son cerveau à l'assoupissement et lui procura la vigilance absolue dont il avait besoin. Mais l'effet s'effaça presque aussi vite qu'il était venu. Il était conscient ; puis, aussi vite, aussi sûrement, il reperdit conscience.

*« Bête, ça, Rudy. Si peu de sang il a, et il mélange l'alcool dedans ! »*

Il immobilisa la voiture dans une embardée. Avec des gestes gauches, pantelant de faiblesse, il se souleva pour se tourner sur le siège, tendit la main vers le sol à l'arrière. Ses doigts rencontrèrent ce qu'ils cherchaient. Ils se refermèrent dessus avec une crispation accompagnée de tremblements, puis il se laissa retomber sur le siège.

Les deux sandwiches étaient durs et rassis. Le café, dans la Thermos, était

froid et avait un goût aigre. Mais Rudy l'avalait entièrement et engloutit toute la nourriture.

Fallait manger quand on perdait du sang. Fallait se goinfrer de bouffe pour échapper à l'ivresse. Fallait... fallait...

Fallait trouver un docteur.

Il avait repris la route. Il ne se souvenait pas qu'il avait démarré, mais le vent lui fouettait le visage et la chaussée effectuait des bonds déments sous la voiture.

« D-docteur », marmonnait-il d'une voix somnolente. « Faut que j'me dépêche de voir un... voir un doc et... »

Un regain de conscience l'envahit. Il lâcha un juron sauvage, agressif, son visage sombre se crispa en un rictus de perplexité.

Comment pouvait-il aller voir un docteur ? Il y aurait d'autres gens présents, des patients, une assistante, peut-être la femme du gars. Et même s'il parvenait à régler ce problème et à se faire soigner, qu'advierait-il après ? Bon, d'accord, il truciderait le charcutier dès qu'il aurait achevé le boulot, mais ça l'aiderait pas beaucoup. Les médecins étaient très demandés. Il y avait tout le temps des gens qui les appelaient, qui venaient les déranger à l'improviste et...

*« Pas forcément, mon karson. Pas certains dokteurs. Oh, peut-être il aurait des appels. Mais ils seraient peu, et les korrespondants seraient pas dans l'urgence absolue comme ça serait chez... »*

Rudy essuya la sueur qui coulait dans ses yeux. Il commença à réduire la vitesse, à étudier, en bordure de la route, les rares boîtes aux lettres destinées à recevoir le courrier dans les zones reculées.

Médecin de campagne ? C'était la solution ? N-non. Les médecins de campagne habitaient pas à la campagne. En ville, comme tous les autres médecins. Et si y en avait un qu'était tué ou signalé manquant, les flics débarqueraient en quatrième vitesse. Plus vite que ça, même, aussi peu de temps après le braquage de la banque. Pas besoin d'être un John Edgar Hoover pour deviner que... que...

La route commença à se brouiller ; tout commença à se brouiller, à disparaître dans une sorte de flou grisâtre. Il se courba au-dessus du volant, passant continuellement la main sur ses yeux. Juste avant de perdre

complètement connaissance, il s'engagea sur une route secondaire.

Il ne se souvenait de rien après, et pourtant il avait accompli beaucoup. Autant qu'il aurait pu en faire s'il avait été totalement conscient de ses réactions. Le présent terrifiant n'existait plus ; c'était une seconde naissance, délivrée de toutes les peurs et de la cruauté hideuse qui en supprimerait. Car Petit Max était à ses côtés. Max Vonderscheid à la tête léonine et au dos bossu. Et Rudy riait d'une façon dont il n'avait jamais ri auparavant, ni depuis.

« Ha, ha, ha ! Tu recommences à te moquer de moi, petit enfoiré, espèce de vieux Hollandais de mes deux !

— *Mais qu'est-ce que ça a de si drôle, mon pauvre ami paranoïake ? Tu defrais lire Jonathan Swift. Ça te donnerait une meilleure fision des choses.*

» *Pourquoi pas ? Der formation a beaucoup en kommun. On pourrait même dire qu'il doit connaître bien dafantache en médecine et en anatomie que le docteur en médecine débordant de fierté. L'essentielle différence ? Seulement que der patients sont soufent plus méritants et infariablement moins essichants.* »

Rudy reprit connaissance aussi vite qu'il avait sombré.

Il était bien éveillé, et considérablement rafraîchi, au moment où l'autre véhicule tourna sur la voie secondaire.

Il s'était accroupi sur le sol de la voiture avant de s'évanouir, le haut du corps allongé sur le siège. Dans cette position, il ne pouvait être vu, à moins que quelqu'un vienne plonger son regard à l'intérieur. Et il resta caché, sans faire aucun geste hormis celui de renforcer sa prise sur le pistolet qu'il avait gardé dans la main.

Aucun geste n'était nécessaire. Il avait déjà fait tout ce qui pouvait l'être en prévision de pareille urgence. Les deux vitres du côté gauche étaient baissées. Les roues droites garées à l'extrême bord du fossé. Le rétroviseur orienté de telle sorte qu'il pouvait voir sans avoir besoin de lever la tête.

C'était une voiture de police noir et blanc. Il y avait deux hommes à l'intérieur, un jeune, l'autre d'une quarantaine d'années ; une jeune recrue et un policier de carrière, apparemment. Ils sortirent, chacun de son côté, et entreprirent de se rapprocher. La main sur la crosse du pistolet, ils se tenaient très à l'écart l'un de l'autre. Convergeaient sur la cible suspecte de deux directions différentes.

Cela, bien sûr, figurait et figure dans la procédure standard dont il ne faut pas dévier quelles que soient les circonstances. En raison de la façon dont la voiture était garée, néanmoins, il aurait été peu pratique de l'appliquer jusqu'au bout. Et puisque le véhicule était visiblement vide, cela ne semblait pas nécessaire.

Après un temps d'arrêt, donc, l'un d'eux haussa les épaules, l'autre rit, et ils s'avancèrent de concert. Presque épaule contre épaule. Cette unique fois-là, ils transgressèrent le règlement.

Et une fraction de seconde après que Rudy eut surgi au-dessus du siège, tous deux étaient morts.

Il s'empara de leurs armes et de leurs munitions. Effectua un demi-tour express au volant de sa voiture en écrasant en partie le corps du plus âgé et reprit la grand-route.

Il savait ce qu'il devait faire maintenant, et de le savoir lui procurait de la force. Ça l'amusait, aussi, et il riait comme auparavant quand Max Vonderscheid lui avait soumis l'astuce qu'il s'apprêtait à mettre en pratique.

Parce qu'enfin, c'était pas rien, hein ? Qui aurait jamais imaginé pareille combine ?

Se faire remettre d'aplomb par un véto, le type qui soigne les chevaux !

Le plus grand vice et la principale vertu de Doc McCoy étaient son assurance. Il avait eu raison si souvent et depuis si longtemps qu'il ne pouvait envisager la possibilité qu'il en aille autrement. Il arrivait qu'il s'accuse avec affabilité d'avoir commis une erreur, avec bonhomie qu'il accepte d'être accusé d'une erreur commise par un autre. Mais c'était tout Doc : une de ses manières de se faire passer pour ce qu'il n'était pas. Dans son cœur, il n'avait jamais tort... jamais, en tout cas, pour ce qui importait réellement. Et qu'on puisse émettre un doute sur le fait qu'il avait bien tué Rudy, un geste aussi simple que vital, cela le rendait aussi proche de la colère qu'il était capable de l'être.

« Je vais te dire, Carol », répondit-il avec, dans la voix, une note de tension qui rappelait celle d'une corde de violon. « Je sais pas qui les a flingués, ces deux flics. Je m'en moque. Tout ce que je sais, c'est que c'était pas Rudy Torrento.

— Bon... si tu le dis, Doc. Mais...

— Considère les choses comme ça. J'étais pas beaucoup plus loin de Rudy que je le suis de toi. Suppose que je décide de te descendre là, maintenant. Tu crois que je te tuerais ou pas ? »

Carol eut un rire gêné. Il lui souriait : il plaisantait, bien sûr. Personne d'autre qu'elle ne savait à quel point elle lui était chère, ni jusqu'où il était capable d'aller pour elle. Mais si elle ne l'avait *pas* su, si elle n'avait *pas* été sûre que Doc veuille d'elle et ait autant besoin d'elle après le braquage de la banque qu'avant...

Cette pensée la contraria. Elle parla sur un ton et d'une manière qui étaient le pendant absolu des siens. « Suppose que je décide de te descendre là, maintenant, lui dit-elle en souriant sans le quitter du regard. Tu crois que je te tuerais ou pas ?

— Je suis désolé, s'excusa-t-il affectueusement. Pour répondre à ta question, je t'en voudrais pas si tu le faisais.

— Je n'aime pas qu'on veuille me faire taire, Doc. Je n'ai pas l'intention de

me laisser faire.

– Et tu as tout à fait raison, ma chérie.

– Alors ne me parle plus comme ça. Plus jamais, tu comprends ? Je sais que tes paroles ne reflétaient pas tes pensées, mais... »

Doc engagea la voiture sur une route de campagne. Il s'arrêta juste après avoir franchi le sommet d'une petite colline, se tourna sans un mot et prit sa femme dans ses bras. Il l'embrassa, la serra de plus en plus fort contre lui. Il l'embrassa à nouveau, pressant et caressant de ses mains sûres son corps délicat, tendre et dur à la fois.

Après, quand ils reprirent la route, ils faisaient de nouveau un ensemble ; chacun était le prolongement de l'autre.

Leur bref emportement était oublié. Il ne fut plus question de Rudy. Carol était heureuse d'être convaincue, d'être sûre que Rudy était mort.

Pour l'essentiel, ils gardèrent le silence, comblés et ravis ne serait-ce que d'être tous les deux. Mais quand le soleil baissa dans le ciel, il fut à nouveau question de Beynon. Car l'homme, ses mobiles plutôt, tracassait encore Doc. Il était difficile de croire que le chef de la commission qui octroyait les remises de peine avait l'intention de faire main basse sur tout le butin de la banque, et non sur la part relativement minime qu'il avait accepté de recevoir. Imaginer qu'un tel homme puisse être prêt à commettre un meurtre pour quelque somme que ce soit, comme il y serait alors contraint, était rien moins que ridicule. Cependant, était-ce plus ridicule que de trahir ostensiblement ses engagements pour un maigre gain, au risque de briser sa carrière et sa réputation ?

Carol n'était pas d'une grande aide pour cette énigme. La réponse semblait lui inspirer de l'indifférence, un certain ennui, une vague réserve. Puis, à quelques kilomètres de chez Beynon, elle s'anima, se tourna vers son mari presque avec gaieté. « Doc, j'ai une idée. Laisse-moi aller lui donner ses quinze mille dollars, à Beynon.

– Toi ? » Il lui jeta un rapide coup d'œil. « Sans moi, tu veux dire ?

– Oui. Toi, tu prends le sac qui contient l'argent et...

– Et où tu veux que je l'emmène ? Que je t'attende ? Au bord de la route ou dans un de ces petits villages de l'intérieur... une de ces localités où y a de l'espace, où le moindre étranger attire tous les regards et a peut-être droit à une



interview de la part du pitre local ?

– On peut trouver une solution. Doc, s'il te plaît. Qu'est-ce que tu en dis ?

– Que j'arrive pas à croire que tu parles sérieusement, répondit-il d'un ton égal. J'apprécie que tu te fasses du souci pour moi, bien sûr, mais... » Il secoua la tête. « Ça peut pas marcher, ma biche. Comme je l'ai déjà dit, si Beynon manigance quelque chose, il faut qu'on soit au courant tout de suite. Il faut qu'on règle le problème tout de suite.

– Je pourrais le régler.

– Mais il irait pas jusqu'à l'épreuve de force si t'étais seule. Et de toute façon, ce genre de solution, s'il faut en arriver là, c'est quelque chose que je voudrais décider moi-même. »

Carol ouvrit la bouche pour ajouter quelque chose, mais elle haussa les épaules et retomba dans le silence. Doc alluma une cigarette. Il lui tendit le paquet, mais elle fit non de la tête sans prononcer une parole.

Ils passèrent tout près d'un petit village dont les clochers dépassaient au-dessus des arbres. Doc ralentit pour se livrer à un rapide examen de la carte routière, puis il reprit sa vitesse antérieure. Quelques kilomètres plus loin, il tourna sur une étroite route de terre qui s'étirait tel un ruban au travers des collines.

Il restait moins d'une heure avant le coucher du soleil, et un petit vent glacial venu du sud-ouest se levait. Au milieu de ce paysage, Doc apercevait de loin en loin un corps de ferme ou une dépendance. Il n'aimait pas ça. Dans cette zone isolée, on pouvait apercevoir leur voiture de très loin et, voyante comme elle était, elle ne manquerait pas de marquer les mémoires.

La piste en croisa une autre. À l'intersection creusée d'ornières, deux boîtes aux lettres se dressaient de part et d'autre. Sur une, le nom de Beynon était grossièrement tracé à la peinture noire. Doc arrêta la voiture et scruta prudemment le relief vallonné et désert alentour..

Apparemment, l'intersection n'était visible d'aucune des deux maisons qui devaient se trouver à proximité. Il soupesa cette donnée, chuchota distraitement que celle de Beynon devait être juste de l'autre côté de la colline située sur leur droite.

Carol répondit par un murmure d'acquiescement. Doc se gratta

pensivement la joue, puis tendit le bras vers l'arrière de la voiture et souleva le gros sac d'argent pour le poser sur la banquette avant.

Il l'ouvrit, en sortit quinze mille dollars qu'il rangea dans la poche intérieure de son manteau. Ensuite, puisque c'était de toute façon une chose qui devait être faite, il donna plusieurs centaines de dollars en petites coupures à Carol, garnit son propre portefeuille de plusieurs autres centaines et constitua une troisième liasse qui s'élevait à presque mille dollars. C'était pour faire face aux imprévus : du fric qui devait rester à portée de main. Il attacha les billets ensemble à l'aide de deux des bandes de papier qui entouraient les liasses de la banque, les déposa sur le dessus du sac qu'il referma à clé.

Il sortit alors, déverrouilla le coffre et le rangea à l'intérieur. Il ne rabattit pas tout de suite le capot ; à la place, il croisa le regard de Carol dans le rétroviseur et lui adressa une petite grimace accompagnée d'un clin d'œil.

« Ton idée à toi, dit-il avec un sourire. Si une légère variante et un espace un peu étriqué te gênent pas. »

Le visage de la jeune femme s'illumina. Elle sortit d'un bond et se dirigea vers l'arrière de la voiture. Tira le pistolet de sous sa ceinture et vérifia la chambre en deux cliquetis secs avant de ranger l'arme au même endroit. Ce geste fit passer une lueur réprobatrice dans les yeux de Doc. Il posa la main sur son bras alors qu'elle s'apprêtait à grimper dans le coffre.

Elle devait prendre les choses très calmement, la mit-il en garde. Ne rien faire sans qu'il lui en ait donné le signal. Beynon n'était pas un tueur. C'était un personnage éminent. Et eux, ils avaient un long trajet à parcourir.

Carol hocha la tête pour signifier qu'elle comprenait. Elle monta dans le coffre dont il abaissa le capot sans enclencher la fermeture.

Comme il l'avait supposé, la maison de Beynon n'était qu'à quelques centaines de mètres, juste sur l'autre versant de la colline. C'était un de ces vieux bâtiments d'habitation de style ranch, sur deux niveaux, peint en blanc et pourvu d'une longue avancée ou « véranda » sur toute la façade.

En bas de la pente, sur l'arrière de la maison, se dressait une vaste grange rouge désormais divisée par une cloison sur un de ses côtés pour servir de garage à sa voiture. Contigu, un corral ceint de planches s'ouvrait à son extrémité opposée sur l'herbe luxuriante d'une pâture. Deux chevaux de selle y

paissaient ainsi que plusieurs bovins au front blanc. Beynon n'avait pas d'employés ; le ranch, si on pouvait lui attribuer ce nom, n'était pour lui qu'un lieu de détente. Quand ses affaires le retenaient, un voisin s'occupait de ses rares animaux.

Doc se gara sous un tremble de Fremont noueux, devant l'habitation. Il mit pied à terre, épousseta ses vêtements d'un geste naturel et regarda autour de lui. Tout était très calme. La grande et vieille demeure, avec ses encadrements de fenêtres envahis d'ombres noires, semblait n'avoir jamais été habitée. La voiture de Beynon, un modèle vieux de trois ans, était dans le garage, mais il n'y avait pas trace de son propriétaire.

Doc s'avança d'un pas désinvolte en sifflant doucement des notes sans mélodie. Il monta sur la terrasse. La porte était ouverte. À travers l'écran moustiquaire, il cria « Beynon » et resta là à attendre, l'oreille tendue. Aucune réponse, pas un bruit. Mais cette absence de bruit en elle-même, ce silence complet, était une réponse.

Il ouvrit la moustiquaire. La referma en la faisant claquer, de l'extérieur. Puis il redescendit de la terrasse, fit à grands pas silencieux le tour de la maison jusqu'à la porte de derrière. Elle n'était pas fermée non plus et la moustiquaire était entrouverte. Il inspecta l'intérieur, les yeux plissés à cause des ombres. Avec un léger soupir, il entra.

Beynon était assis à la longue table de la cuisine, la tête posée sur les bras. Devant lui, sur la toile cirée à carreaux, il y avait un verre renversé et une bouteille de whisky à moitié vide.

Ivre, pensa Doc avec une tolérance moindre que celle dont il faisait preuve habituellement. Le grand homme avait des ennuis, alors il se soûlait.

Il prit un verre dans l'évier, contourna la table et s'assit face au président de la commission des remises de peine. Il se versa une dose d'alcool, porta le verre à ses lèvres, alluma une cigarette. Délibérément, il souffla la fumée en direction du dormeur assis de l'autre côté de la table : de toutes les manières de le réveiller, c'était vraisemblablement la moins brutale. La tête de Beynon, avec sa masse de cheveux noirs en bataille, eut un sursaut irrité ; puis, tout à coup, il se redressa.

À l'exception d'une difficulté d'élocution très discrète, il donnait

l'impression d'être tout à fait sobre. Soit il avait renversé beaucoup plus de whisky qu'il n'en avait bu, soit le sommeil en avait chassé les effets. Ses yeux noirs et ardents étaient vifs. Ils exprimaient le même mépris, le même jugement à l'égard de Doc que dans l'enceinte de la prison.

Doc sourit, leva légèrement son verre. « J'espère que ça ne vous ennuie pas ? J'ai eu une journée assez éprouvante.

— Où est votre femme ?

— Nous voyageons dans deux voitures différentes. Elle sera là dans environ une heure.

— C'est extrêmement aimable de sa part, dit Beynon de sa voix chaude et musicale. C'est extrêmement, infiniment aimable de sa part de venir me voir. » Il se versa un verre, le vida d'un trait. « Ou peut-être ne viendra-t-elle pas. Peut-être ses allées et venues se sont-elles interrompues à jamais. »

Doc haussa négligemment les épaules. « Si vous sous-entendez que je l'ai tuée...

— Où est Rudy, McCoy ? Où est votre ami Torrento ? Dans une autre voiture, lui aussi ?

— Oui. Et comme sa voiture, il bouge pas beaucoup, si ça vous intéresse. Je pensais que ça vous intéresserait surtout de savoir que j'ai l'argent de la banque dans la mienne. »

C'était un appât. Beynon ne mordit pas à l'hameçon. Doc le lui agita à nouveau sous le nez.

« Vous avez touché cinq mille dollars de ma main, de celle de ma femme plutôt. Je me suis engagé à vous en verser quinze mille de plus. Franchement... » Doc adopta son expression la plus sincère. « Franchement, monsieur Beynon, je pense pas que ça soit assez. On en a pas retiré autant qu'on l'espérait, de ce coup, mais c'est pas votre faute. Et...

— Trois hommes ont été tués jusqu'à présent, McCoy. À qui en attribueriez-vous la faute ?

— Oh, allons... » Doc écarta les mains. « Vous devez pas vous sentir...

— Car... votre femme m'a assuré que personne ne serait tué. Elle me l'a juré.

— Je suis désolé. J'imagine qu'elle essayait seulement de pas vous faire de peine. Mais pour en revenir au sujet...

— Ça n'en reste pas moins des meurtres, McCoy. Combien y en aura-t-il encore avant que tout cela finisse ? À condition que ça finisse un jour. Combien d'autres vies aurai-je sur la conscience ? »

Doc hésita, ouvrit la bouche pour prononcer des paroles apaisantes. Puis il avança un peu le torse et s'exprima avec une brutalité soudaine. Beynon, déclara-t-il, avait mieux à faire qu'à s'inquiéter pour autrui. Il avait, ou aurait, amplement de quoi s'inquiéter pour lui-même. « C'est qu'une question de temps avant qu'on m'attribue le braquage de Beacon City. À ce moment-là, l'homme qu'est responsable de ma remise en liberté, vous, en d'autres termes, devra répondre à un certain nombre de questions très désagréables.

— Et il n'y a qu'une seule réponse à apporter. C'est que je suis un voleur et un meurtrier. » Beynon posa sur Doc un regard étrange ; un regard d'étonnement hébété. « Ainsi, vous l'aviez bien anticipé. Vous saviez exactement ce que ça allait me coûter. Ma carrière, le déshonneur, la radiation. Peut-être une longue peine de prison pour moi. Vous saviez tout cela et pourtant... pourtant...

— Allons, vous noircissez le tableau, l'interrompit Doc d'un ton doux. Vous allez connaître une période difficile, mais ça sera loin d'être aussi épouvantable que ça. Vous avez beaucoup d'amis, une réputation sans tache. C'est un fait établi que dans toute votre vie vous avez jamais accepté une pièce que vous avez pas honnêtement gagnée. Au vu...

— Jamais une pièce, McCoy ? » Beynon eut un rire pâteux. « Ne diriez-vous pas que j'en ai reçu une trentaine ?

— Ce que je disais, c'est qu'au vu des circonstances, vous devriez bien vous en sortir. Le pire qu'on peut vous reprocher c'est d'avoir été très mauvais juge. »

Il se tut un instant, fronça légèrement les sourcils quand Beynon rit à nouveau. Dans le lointain, presque inaudible à cause de la brise nocturne, il entendit un grincement métallique. Le coffre de la voiture qui s'ouvrait... ou qui se refermait.

« Très mauvais juge, répéta-t-il en gardant les yeux fixés sur ceux du responsable de la commission. Bon, c'est pas si terrible que ça, si ? Ça devrait pas être si épouvantable à affronter en tenant compte du fait qu'au lieu de

recevoir quinze mille dollars de plus, vous allez en avoir, voyons, vingt-sept et demi ?

— Vingt-sept et demi, hein ? fit Beynon en hochant la tête avec gravité. Vingt-sept mille cinq cents, juste pour affronter ça. Et combien pensez-vous que je devrais toucher, McCoy, pour m'affronter moi ?

— Rien, répondit Doc. Pas un cent, bon sang. »

Il était fatigué, las de ménager Beynon. Il ne voyait pas de raison de le faire. Ce type ne risquait pas d'avoir une réaction inconsidérée ; il n'allait avoir aucune réaction, point final. Il avait juste envie de geindre, de brandir bien haut une conscience qui s'était commodément trouvée en sommeil au moment où il avait trahi ses responsabilités pour de l'argent.

« Vous êtes un escroc, poursuivit Doc. Un escroc d'une espèce particulièrement répugnante. Allez, arrêtez de vous voiler la face. Vous avez qu'à l'accepter et en tirer le maximum. Croyez-moi, vous trouverez pas ça si moche.

— Je vois. » Un rictus de tête de mort déformait le visage hagard de Beynon. « Vous nous considérez tous les deux comme étant de la même engeance, c'est ça ?

— Non, répondit Doc d'un ton égal, vous êtes bien pire que moi. Vous le saviez, quel genre d'individu j'étais, et j'ai jamais prétendu être autrement. Vous le saviez, si vous êtes pas un demeuré total, que j'ai recours à la violence quand je pense que c'est nécessaire. Y a rien qui vous obligeait à m'accorder une remise de peine ; personne vous a tordu le bras. Vous l'avez fait pour l'argent, et pour une somme sacrément ridicule, en plus. Le genre de fric qui... oui ? »

Le rictus de Beynon s'était élargi. « Ah, dit-il d'une voix douce, êtes-vous sûr de ne pas vous fourvoyer, pour ça, McCoy ? N'y avait-il pas un autre facteur en jeu, et avais-je vraiment le choix ?

— Je vois pas de quoi il pourrait s'agir.

— Non, dit Beynon en hochant lentement la tête. Non, vous ne voyez vraiment pas, n'est-ce pas ? J'étais persuadé que si, que c'était un coup monté. J'en étais convaincu en dépit de l'intense désir de prendre mes rêves pour des réalités. Mais maintenant... un petit verre, monsieur McCoy ? Ou plutôt, non, je

pense que les circonstances en appellent un grand. »

Avec une politesse solennelle, il versa une bonne dose de whisky dans le verre de Doc. Il remplit ensuite le sien en pinçant les lèvres de manière compatissante quand Doc repoussa le verre. « Ce n'est pas moi qui vous en voudrais, monsieur McCoy. Oh, vous pouvez me croire, je comprends vos sentiments. Vous pourriez dire qu'ils sont semblables aux miens, à un certain moment.

– Je suis pressé, dit Doc d'un ton mordant. De quoi vous parlez ?

– Vous ne voyez toujours pas ? Eh bien, peut-être cela vous aidera-t-il si je mentionne le mot chantage.

– Chantage ? Qu'est-ce...

– Un chantage d'un genre extrêmement original, monsieur McCoy. D'un genre presque attrayant. Pour entrer dans les détails, on se voit obligé de se plier aux désirs du maître chanteur, qu'on le veuille ou non. Mais la main dans le gant de fer (ou devrais-je parler de main dans un gant de fange ?) renferme aussi sa récompense ; une récompense en tous points délectable. On est même généreusement invité à y goûter, un moyen d'acquérir la certitude que cela justifie la coopération que l'on est contraint d'accorder... »

Il laissa sa phrase inachevée, attendit à dessein, prolongeant cette torture raffinée, amplifiant l'écoeürant et oppressant suspense. Puis, même s'il n'était plus nécessaire de rien ajouter, il reprit la parole. Il explicita tout, s'exprimant avec une feinte compassion pire que toute haine. Parlant avec des yeux brillants de concupiscence, une grande bouche bavant de lubricité.

Il est ivre, pensa Doc. Il ment. Il est vexé alors il veut rendre coup pour coup, il s'acharne là où ça fait mal.

Parmi les bruissements du crépuscule, il y eut une imperceptible tentative d'investigation à la porte moustiquaire. L'attention rivée sur Beynon, Doc ne l'entendit pas.

« Il faut envisager les choses étape par étape, poursuivait Beynon. Les considérer sous toutes les faces. Un... » Il leva le pouce, qu'il agita comme dans une salle d'audience. « Un, nous avons une femme extrêmement attirante, une femme qui a pleinement démontré son pouvoir de séduction. Deux... » Il leva l'index. «... nous avons le mari de cette femme, vraisemblablement le plus

habile braqueur de banques du pays qui purge une longue peine de prison. Trois... » Encore un doigt. «... nous avons un politicien puissant, un homme bien placé pour faire libérer le mari braqueur. Pourquoi serait-il libéré ? Eh bien, naturellement, pour braquer une banque, ce qui permettrait à la femme et au politicien de se trouver confortablement à l'abri du besoin pendant le restant de leurs jours, nonobstant les aléas si fréquents dans la vie politique. Deuxièmement... Seriez-vous disposé à imaginer un second, quoique en aucun cas secondaire, mobile, monsieur McCoy ? Non ? Très bien, dans ce cas... »

Sa voix continua sur son rythme régulier, plantant plus profondément le couteau et lui imprimant un mouvement de torsion ; déstabilisant Doc McCoy, tranchant dans la seule chose où il avait placé sa confiance et en laquelle il croyait.

« Représentez-vous la situation, monsieur McCoy. Notre voleur a pour réputation d'être ingénieux et implacable. Il est en même temps profondément attaché à son épouse. Si un autre homme la lui prenait, il y aurait de très grandes chances qu'il les tue tous les deux à la première occasion... au terme de sa durée de détention, bien entendu. Une perspective qui ne leur plaisait en rien, ni à l'un ni à l'autre, évidemment. Toutefois, à moins de renoncer l'un à l'autre et de se résigner à une existence largement ou totalement dépourvue de consolation, il n'y avait qu'une seule solution. Faire libérer le voleur de banques, lui donner la possibilité de les rendre riches et, ensuite, après l'avoir attiré dans un lieu isolé tel que celui-ci... »

Beynon se pencha en avant. Sa voix devint un murmure rauque de conspirateur. « Ensuite, monsieur McCoy, lorsqu'il n'est plus sur ses gardes, lorsqu'il n'est plus certain de son statut, de savoir s'il retient captif ou s'il est lui-même captif, lorsque, s'il acquiert cette certitude, il n'ose toutefois pas faire un geste, monsieur McCoy... *le tuer!* »

\*

\*\*

Doc entendit enfin le bruit de la porte-moustiquaire. Il entendit qu'on la fermait... avec force, sans aucun désir de préserver le silence.

Du coin de l'œil, il vit Carol surgir des ombres. Et il vit le pistolet qu'elle tenait d'une main très ferme.



Était-il braqué sur lui ? S'il bougeait, est-ce que l'arme serait braquée sur lui, est-ce qu'il serait projeté dans l'oubli avant d'avoir pu achever son geste ?

Ce serait le cas, il en avait la certitude. Carol était quelqu'un de pragmatique. Elle savait se montrer aussi impitoyable que lui. Elle avait indubitablement entendu la majeure partie, sinon la totalité, de ce que Beynon avait dit. Si elle pensait que lui, Doc, croyait cet homme (et était-il si difficile de le croire ? Ne devait-il pas y avoir une grande part de vérité dans ce qu'il avait dit ?), si elle pensait qu'il croyait Beynon et qu'il s'apprêtait à agir en conséquence...

Il ne savait que faire. Avec une intelligence extrême, ou une sincérité due à l'ivresse et aux remords, Beynon avait instauré une situation telle que toute réaction comme toute absence de réaction pouvait être fatale.

« C'est... c'est stupide », dit Doc d'une voix amusée mais profondément sincère qui faisait de ces mots une affirmation et une supplique à la fois. « Vous vous imaginiez vraiment que j'allais me laisser berner comme un idiot par un baratin pareil ?

— Une question piège, se hâta de souligner Beynon. Vous ignorez s'il s'agit ou non d'un baratin. Pour être honnête, moi aussi. Il est clair qu'à un moment, j'ai cru la petite Carol, *notre* Carol, oserai-je dire ? Mais après la mort de trois hommes en dépit de sa promesse qu'il n'y en aurait aucun... voyons, cette seule promesse était-elle mensongère ou en allait-il de même pour toutes ? Une autre chose...

— Ça suffit, l'interrompit Doc. C'était bien essayé, Beynon, mais...

— Une autre chose... répéta Beynon en haussant la voix. Il se peut qu'elle ait été totalement sincère et honnête envers moi. Il se peut qu'elle n'ait simplement pas su qu'il y aurait trois meurtres... en plus, bien sûr, du vôtre. Mais constatant ma consternation face à ces trois meurtres, et craignant que je ne sois qu'un frêle roseau auquel lier... »

C'était pervers, cruel. Mais il n'en avait pas encore fini. Avec une délectation feinte, il acheva de planter le dernier clou du doute dans la croix qui suppliciait Doc.

« Carol, ma chérie... » Il repoussa sa chaise et se leva, tendant le bras dans un geste pour l'étreindre. « J'espère que vous ne la jugerez pas mal, monsieur

McCoy. Après tout, vous étiez sous les verrous pour une très longue durée... la première séparation depuis votre mariage, n'est-ce pas ? Et Carol est une jeune femme vigoureuse, respirant la santé, qui ressent peut-être plus que d'autres... »

Carol émit une plainte étouffée. Elle se rua vers lui et enfonça le pistolet dans son ventre. Et la pièce résonna des détonations répétées.

Beynon poussa un hurlement strident incontrôlé ; cela ressemblait étrangement à un rire. Il se plia en deux dans l'attitude d'un homme qui se tape sur les cuisses. Puis il s'effondra, mort, criblé de balles, avant que son corps n'achève sa culbute.

Le pistolet échappa aux doigts de Carol. Elle se tenait très droite, paupières fermées, et pleurait sans pouvoir s'en empêcher.

« Il... il mentait, Doc. Cette espèce de sale, de détestable, de répugnant... ! Je voudrais pouvoir le tuer à nouveau... !

— Allons, allons. Il ne faut pas te laisser atteindre par ça. » Doc l'avait prise dans ses bras, il la caressait avec des mains encore mouillées de sueur. « Je vais te donner une dose de l'alcool qui est là, et...

— Il *mentait* Doc. T-tu me crois, hein ? Il ne s'est rien passé du tout qui... qui ressemble à ce qu'il a dit.

— Bien sûr qu'il s'est rien passé, répondit-il affectueusement. J'ai pas pensé une seule seconde que ça pouvait être vrai.

— Je... j'ai juste été amicale. Je... j'ai fait semblant de l'être. Je ne pouvais pas faire autrement. Il fallait que je sois gentille pour qu'il ait envie de me connaître, sans ça il n'aurait pas... »

Il fallut un moment à Doc pour se rendre compte qu'elle ne parlait que de cette seule et unique facette du récit de Beynon : son infidélité supposée ou réelle. C'était tout ce qui la tourmentait, tout ce qu'elle niait. Ce qui devait signifier qu'il n'y avait rien d'autre à nier.

C'était une pensée rassurante, et il la serra fort dans ses bras avec une sorte d'ardeur honteuse. Puis il prit conscience que si la partie du récit qu'elle ne remettait pas en cause était mensongère, l'autre devait être vraie. Et il dut se maîtriser pour ne pas la repousser violemment.

« C'est... c'est pour ça que je ne voulais pas venir ici, Doc. Je... j'avais peur

qu'il dise des choses... qu'il inv... qu'il invente un tas de mensonges, juste pour se venger de moi, et... »

Doc s'assit sur une chaise et l'attira sur ses genoux. Avec un sourire adulateur, il la persuada de boire une gorgée, sécha délicatement ses larmes à l'aide de son mouchoir.

« Bon, considérons les choses de la manière suivante. Tu voulais me faire sortir de prison. La seule façon d'y parvenir consistait à le compromettre, donc... attends une seconde ! Il fallait qu'il y ait quelque chose entre vous. Après tout, si t'avais pas suspendu une épée au-dessus de sa tête, comment... »

Il se tut. Ce qu'il voyait dans ses yeux l'empêchait de continuer. Il se força à rire d'une façon qui paraissait assez naturelle avant de se mettre debout en la soulevant dans ses bras.

« Un homme très intelligent, sourit-il. Difficile de pas l'admirer. Mais je pense qu'on l'a laissé nous ennuyer assez longtemps avec sa comédie. Bon, si on l'oubliait, hein ? »

Elle se dérida un peu. « Alors tu me crois vraiment, Doc ?

— Si je te crois ? dit-il avec effusion. Pourquoi je te croirais pas, chérie ? »

Il la porta à l'étage et l'allongea sur le lit. Elle se raccrocha à sa main quand il commença à se redresser, le fit asseoir à côté d'elle pendant qu'elle lui racontait comment elle avait compromis Beynon. Son récit semblait crédible. Doc avait l'air convaincu. Il l'exhorta à essayer de se reposer, redescendit au rez-de-chaussée et traîna le corps à la cave.

Ce fut l'affaire de quelques minutes de l'ensevelir sous la réserve de charbon. Quand il eut fini, il s'approcha du lavabo d'angle, se récura les mains et les bras avec un savon râpeux de travailleur manuel, les essuya sur une poignée de vieux chiffons. Puis, perdu dans ses pensées, il demeura là, ombre songeuse dans la quasi-obscurité du sous-sol.

Carol. Pourquoi ne parvenait-il pas à croire son explication ? Il arrivait à Beynon de boire beaucoup. Carol avait dû se rendre à son appartement pour lui parler. Et jouant de cette faiblesse, elle l'avait tellement fait boire qu'il avait perdu connaissance. Il était toujours ivre mort le lendemain matin, tôt, quand elle s'était éclipmée de chez lui. C'était tout ce qu'elle avait eu à faire, à part, bien sûr, s'assurer que le garçon d'ascenseur et l'employé de la réception la

voient arriver et repartir. C'était tout... plus que suffisant. Pour un homme qui possédait l'envergure de Beynon, un président de la commission des remises de peine et des libérations sous conditions, recevoir l'épouse d'un criminel notoire dans son appartement durant une nuit entière...

Rien de plus n'étant nécessaire, il ne faisait aucun doute que rien de plus ne s'était produit. Quant à l'argent de la corruption... bah, du moment que Beynon était pris au piège, il n'avait pas de raison de refuser un peu de baume guérisseur.

Tout se tenait, se disait Doc. Pourtant, un élément après l'autre, un pan après l'autre, il pouvait faire écrouler entièrement l'édifice. Ses pensées tournaient en rond sur elles-mêmes, lui refusaient toute créance au moment où il était sur le point de croire.

Il était prêt à reconnaître que sa foi chancelante était un problème personnel. En tant que criminel de profession, il avait appris à n'accorder une confiance totale à personne. Et en tant que criminel, il en était venu à associer l'infidélité à la fourberie. Elle révélait soit un défaut de caractère, soit un renversement de loyautés tout aussi dangereux. Quoi qu'il en soit, la femme représentait un risque sérieux dans un métier où aucun risque ne devait être toléré.

Par conséquent...

Brusquement, il brisa le cercle torturant de ses pensées. Il prit du recul par rapport à lui-même, compara cette créature inquiète et vacillante qu'il était devenu avec le Doc McCoy affable, capable et inébranlable ; et ce parallèle généra chez lui un réflexe de recul.

Bon, ça suffit comme ça, se sermonna-t-il ; il eut un léger sourire. Ça suffit, aussi bien maintenant que plus tard.

\*

\*\*

Carol avait nettoyé le sol de la cuisine. Elle était devant le fourneau à pétrole, mettait plusieurs mesures de café dans un pot en émail. Doc la rejoignit et la prit dans ses bras. Elle se retourna d'un air hésitant, un peu craintif, leva les yeux vers lui.

Il l'embrassa avec passion. D'un ton faussement sérieux, il lui dit :

« Madame, saviez-vous que votre mari est un drôle d'imbécile ?

— Oh, Doc ! Doc, mon amour ! » Elle s'accrocha à lui, ensevelissant son visage contre son torse. « C'est de ma faute. Je voulais te dire la vérité dès le début, mais...

— Mais tu avais peur que je réagisse exactement comme je l'ai fait. Il sent bon, ce café. Qu'est-ce que tu dirais de sandwiches, pour l'accompagner ?

— D'accord. Mais Doc, est-ce qu'on ne devrait pas fiche le camp ?

— Eh bien, répondit-il avec une mine désabusée, évidemment, je recommanderais pas un séjour indéfini. Mais y a pas d'urgence particulière à ma connaissance. » Il s'approcha tranquillement du réfrigérateur, inspecta l'intérieur, en sortit un gros morceau de jambon cuit. « Beynon pouvait pas savoir exactement quand on allait arriver. Par conséquent, il a dû prendre ses précautions pour que personne débarque chez lui sans prévenir, ce soir.

— Je suppose que je n'aurais pas dû le tuer, hein, Doc ? Ça va nous rendre les choses plus difficiles. »

Il mit les assiettes et les couverts sur la table. Y posa du pain et du beurre. Lui dit que la mort de Beynon était regrettable mais inévitable ; quand quelqu'un qui a un rôle de complice dans une affaire criminelle s'effondre totalement comme ça, il n'y a rien d'autre à faire que le tuer. « Je sais pas exactement dans quelle mesure ça va nous rendre les choses plus difficiles. Peut-être pas du tout. Mais ce qu'y a de sûr, c'est que ça nous force à modifier nos plans. »

Elle hocha la tête et retira le café du fourneau. « Tu veux bien me mettre de la crème, chéri ? » demanda-t-elle. Puis elle ajouta : « En quoi exactement ça va les modifier ?

— Eh bien, voilà la manière dont je me représente ça. » Il s'assit à la table et coupa du jambon qu'il mit dans leurs assiettes. « Notre voiture a dû être repérée sur le trajet. En tout cas, on doit considérer qu'elle l'a été. Toujours pour privilégier la sécurité, on peut pas rejeter la possibilité que quelqu'un nous ait vus. Peut-être un gamin qui chassait les lapins près de la route, ou une femme au foyer curieuse qu'avait du temps à perdre et une paire de jumelles...

— Ça se pourrait, reconnut Carol. Nous allons changer de fringues, alors. Laisser notre voiture ici et prendre la sienne.

— Exactement. On va essayer de donner l'impression qu'on est partis quelque part, tous les trois ensemble, et qu'on va revenir. Mais... » Il but une gorgée de café. « C'est là que ça coince. On ignore quelles étaient ses intentions, quels rendez-vous il avait. Va savoir, il était peut-être prévu qu'il voie ou qu'il appelle quelqu'un demain matin, ou que quelqu'un vienne le voir ou l'appelle ici. Et il y a les bêtes... ça, c'est l'élément crucial. Quand on va s'apercevoir que Beynon a disparu et qu'il a pas averti le gars qu'il emploie à l'occasion... » Il secoua la tête. « Il va falloir qu'on évite la route. On peut pas courir ce risque une seconde de plus qu'on y est forcés.

— Non, c'est impossible, hein ? » Carol fronça les sourcils. « On se planque chez quelqu'un, alors ?

— D'où tu sors cette idée ? Chez qui on pourrait se planquer ?

— Eh bien, je me disais que si... Tu ne m'avais pas dit que tu avais un ami proche par ici ? Quelque part du côté du Mexique, je veux dire. Tu sais, cette vieille femme... Ma Santis. »

À regret, Doc répondit que non. Ma Santis était à l'autre bout du Mexique, celui qui était au sud de la Californie. Tout du moins, la rumeur disait qu'elle y était, même si nul ne savait où. « Je suis même pas certain qu'elle soit vivante, mais je pencherais pour dire qu'elle l'est probablement plus. Quand on est aussi connue que Ma Santis et ses fils, les gens vous ressuscitent aux quatre coins du pays des années après votre mort.

— Bon, s'il n'y a pas d'endroit où on puisse se planquer...

— Je crois qu'il est temps qu'on parte. » Doc repoussa son assiette et se leva. « On peut en parler en se préparant. »

Ils débarrassèrent la table et rangèrent tout. Enfilèrent des vêtements discrets. De discussion, d'échange concernant leurs plans, il n'y en eut que très peu. La décision avait été prise à leur place. Ils en avaient autant conscience l'un que l'autre. Il fallait qu'ils roulent beaucoup plus vite qu'ils ne l'avaient envisagé, et il était dangereux de prendre les grands axes. Il ne leur restait par conséquent qu'une seule solution.

À part remettre la cuisine en ordre et défroisser le lit à l'étage, ils ne firent rien pour effacer les traces de leur bref séjour dans la maison. Doc suggéra bien qu'ils essuient tout pour éliminer leurs empreintes, mais c'était pour plaisanter

et Carol fit ce qu'il attendait d'elle en affichant un sourire. Les criminels ne sont pas aussi attentifs aux empreintes digitales qu'on l'imagine généralement. En tout cas, pas les professionnels qui considèrent le crime comme un métier hautement qualifié. Ils savent pertinemment qu'un expert des relevés d'empreintes pourrait travailler toute la journée dans sa propre maison sans découvrir un seul jeu des siennes qui soit identifiable. Ils savent également que les empreintes ne sont normalement considérées que comme des éléments de preuve concordants ; qu'ils se verraient sûrement attribuer un crime précis et que l'alarme serait donnée les concernant bien avant que la présence de leurs empreintes les ait associés à ce méfait... à condition que cela se produise un jour.

Doc fit le plein à l'aide d'un baril d'essence qui se trouvait dans le garage et il remplit également deux bidons de vingt litres qu'il rangea à l'arrière. Il sortit la voiture de la grange pour la garer devant la maison, après quoi Carol rentra la décapotable à sa place. Et les voilà partis.

Deux heures de conduite leur firent quitter les routes de campagne pour reprendre la grand-route. À cet endroit, ils marquèrent une courte halte pour consulter les cartes routières et choisir le trajet le mieux adapté pour se rendre à Kansas City. La ville se situait loin au nord, plus loin de leur destination finale qu'elle n'en était proche. Mais c'était bien sûr ce qui en faisait l'intérêt. C'était le dernier endroit où l'on s'attendrait qu'ils aillent. Comme base de départ, Kansas City n'offrait aucun indice quant à leur éventuelle destination.

Leur plan consistait à y abandonner la voiture et à monter dans un train à destination de l'Ouest. Ce n'était pas, ils ne l'ignoraient nullement, le choix idéal. On n'est pas libre de ses mouvements dans un train. On fait partie d'un échantillon de personnes restreint et il est donc plus facile de vous isoler du lot. Pourtant, il n'y avait qu'une seule autre possibilité, prendre l'avion, et le train représentait de loin le meilleur choix.

La nuit était fraîche et, en fonçant vers le nord, elle se refroidit encore. Dans la voiture qui ne possédait pas le chauffage, Carol frissonnait et se pelotonnait contre son mari. Il lui appliquait des petites tapes protectrices, remarqua qu'il était vraiment dommage d'avoir dû se séparer de la décapotable. « C'était une bonne voiture. Je suppose que t'avais dû beaucoup réfléchir avant de la choisir,

hein ?

— Oh, tu sais... » Carol haussa une épaule frêle au contact de la sienne et ajouta : « C'est gentil de ta part de dire ça, Doc. Et même de penser dans un moment pareil que je puisse être déçue ou que ce soit inconfortable pour moi. »

Doc répondit que ce n'était rien du tout ; c'était absolument naturel pour quelqu'un qui était de manière générale aussi merveilleux que lui. Elle lui infligea un léger pincement de reproche.

Ils roulèrent épaule contre épaule, confortablement serrés l'un contre l'autre et, en dépit de la température qui baissait, la voiture donna l'impression de se réchauffer. Carol se montrait agréablement espiègle. Doc était égal à lui-même ; tendre, amusant, reposant : il secrétait la bonne humeur contagieuse de quelqu'un qui a totalement confiance en lui-même.

Il en était allé de la sorte au cours de leurs nuits d'autrefois. Les bonnes nuits (le bon donne toujours l'impression d'appartenir au passé) qui avaient précédé la période d'incarcération de Doc. Ce qui brisa cet instant magique, Carol n'aurait su le dire. Mais petit à petit elle sentit qu'elle s'écartait ; elle s'éloignait vers le bord opposé de la banquette. Petit à petit elle se mit à étudier les mots que Doc avait utilisés, l'intonation de sa voix, les jeux d'expression de son visage, beau et commun à la fois.

Peut-être avait-il remarqué ce changement, et peut-être pas... peut-être et peut-être pas, sans savoir si c'était l'un ou l'autre. Ce qui était tout à fait dans son caractère, et ce jusqu'à un certain point, il ne s'autorisait pas toujours lui-même à se demander ce qu'il pensait ou ce qu'il éprouvait. Il avait pris une décision, avait arrêté une certaine ligne de conduite. Si un obstacle ne pouvait être vaincu, il l'ignorait. Aussi longtemps que c'était possible. Ou jusqu'à ce qu'une meilleure solution s'impose.

Environ deux heures avant l'aube, il remit de l'essence dans le réservoir à l'aide des deux bidons. Quand il reprit la route, il finit par demander à Carol si quelque chose n'allait pas. « Si j'ai fait ou dit...

— Non, lui répondit-elle. Ça doit être parce que... oh, aucune importance. Ne t'occupe pas de moi, Doc.

— Mais bien sûr que si, que je m'occupe de toi, dit-il d'un ton charmant. Maintenant et tout le temps à l'avenir. Alors réglons le problème tout de suite,



quel qu'il soit.

— Tu sais, ça n'a vraiment aucune importance, mais... » Elle hésita, partit d'un rire nerveux pour s'excuser. « Je suppose que ça m'est venu à l'esprit... que si tu pensais certaines choses, je ne le saurais probablement pas.

— Oui ? fit-il avec une intonation montante. Je suis pas sûr de comprendre.

— Je parle de Beynon !

— Beynon ? » Il lui jeta un regard étonné. « Mais qu'est-ce qu'il y a à dire sur lui ? Tu m'as tout expliqué. Je t'ai crue. Affaire réglée. »

Le silence retomba sur la voiture. Ils fonçaient dans la nuit où les phares creusaient un tunnel de lumière dont les murs noirs se refermaient brusquement derrière eux. Le temps et l'espace n'existaient que dans l'instant présent. Derrière et au-delà, il n'y avait que ténèbres.

Doc s'agita et sortit des cigarettes de sa poche. Il en alluma deux, en tendit une à Carol. Et au bout d'un certain temps, quand elle l'eut finie, elle revint se coller contre lui.

Il l'attira un peu plus près encore, dégagea le pan de son manteau sur lequel il était assis pour lui en couvrir les genoux.

« Ça va mieux ? lui demanda-t-il doucement.

— Oui », répondit-elle en hochant la tête. Parce que c'était vrai. Elle avait plus chaud. Ami ou ennemi, il y avait au moins quelqu'un avec elle, et tout était préférable à la solitude complète.

« J'ai compris ce que tu m'as dit, poursuivit-il d'une voix tranquille. C'est juste que je sais pas quelle réponse te donner. Ni ce que je dois faire.

— Je sais, Doc.

— Ce qui me laisse pas de position de repli. Si je consens, c'est mensonger. Sinon, ça entraîne aussi des raisons de s'inquiéter. Tu comprends, mon amour ? On peut pas avoir ce genre de pensées... C'est déraisonnable, c'est dangereux et... tu le comprends, ça, dis ?

— Je le comprends », acquiesça-t-elle. Puis, éperdue, dans ce qui était presque un cri : « Ça va, alors, Doc ? Franchement ? Tu n'es pas fâché, tu ne me soupçonnes pas à cause de... quelque chose ? Tout est toujours exactement comme avant ?

— Je te l'ai dit. J'ai fait tout ce que je pouvais pour te le montrer.

— Mais c'est ce que tu ferais de toute façon ! Tu me témoignerais la même gentillesse et tout du long tu prévoirais d-de... de...

— Carol, dit-il d'un ton apaisant. Ma pauvre petite fille chérie. »

Elle fut secouée de violents sanglots, soupira et s'endormit contre son épaule.

C'était le début de l'après-midi quand Doc déposa Carol à la gare de l'Union Railroad à Kansas City. Étant de loin la moins « sensible » des deux (celle qui risquait beaucoup moins d'être identifiée), elle prit le gros sac qui contenait l'argent. Pendant qu'il redémarrait pour aller se débarrasser de la voiture, elle pénétra dans la gare et se dirigea vers les guichets des billets de deuxième classe. À l'un d'eux, elle en prit un pour Los Angeles. À un autre, bien éloigné du précédent, elle en prit un second. Puis, hésitante, elle jeta un regard sur l'horloge de la salle des pas perdus, reprit sa petite trousse de voyage et le sac qui contenait l'argent.

Il restait presque une heure avant le départ du train ; Doc s'était préalablement renseigné sur les horaires par téléphone. Il ne se montrerait pas avant la toute dernière minute et elle avait donc près d'une heure à tuer... et à rester l'unique dépositaire d'environ deux cent cinquante mille dollars extrêmement brûlants et couverts de sang.

Jamais à ce jour elle n'avait dû faire face à une responsabilité aussi éprouvante pour les nerfs. Elle était la seule à pouvoir s'en charger et néanmoins, dans un coin de son cerveau, elle était très mécontente que cela retombe sur elle.

Elle parcourut du regard la salle au plafond voûté avant de se diriger vers les toilettes femmes en vacillant légèrement à cause du poids du sac. Après une douzaine de pas, elle le posa à terre pour le changer de main. Et dans un mouvement flou (à cause de sa peur et de son angoisse elle ressentit cette impression de flou), elle vit le sac brusquement soulevé du sol.

C'était un porteur coiffé de la casquette rouge, un de ceux qui lui avaient déjà proposé leurs services. Mais dans l'instant, il n'avait pas d'identité pour elle, il n'était qu'une main, un bras, un dos à demi tourné... une entité qui s'apprêtait à filer avec le sac.

Quand il remarqua la tête qu'elle faisait, il lui dit : « J'espère que j'vous ai pas fait peur, m'dame. J'ai pensé que j'allais...

— *Donnez-le-moi!*» D'un geste farouche, elle le lui arracha. « Vous m'entendez? Donnez...

— On dirait bien que vous l'avez déjà, m'dame, remarqua-t-il en lui adressant en sourire aimable. Pas vrai? Bon, vous voulez pas que je vous le dépose au vestiaire?

— Non! » Elle recula. « Je veux dire, je ne veux pas le déposer au vestiaire. Je v-veux...

— Que je vous le monte dans le train? Il est drôlement lourd, ce sac, pour être porté par une petite dame comme vous.

— Non! Et vous feriez mieux de me laisser tranquille, sinon je vais... je vais...

— Oh, c'est bon, dit-il d'un ton glacial. À vos ordres, m'dame! »

Elle retrouva le contrôle de ses nerfs, marmonna un mot d'excuse qu'elle accompagna d'une grimace. Ayant tout à fait conscience qu'il la suivait des yeux, elle s'éloigna hâtivement sous la voûte de la salle. Son bras lui faisait mal. Elle haletait, transpirait sous l'effort, avait l'impression que tous les gens présents la fixaient du regard et se posaient des questions.

Enfin (au bout de plusieurs heures, de plusieurs kilomètres, lui sembla-t-il), elle sortit de la salle des pas perdus proprement dite et pénétra dans une des ailes du bâtiment. Elle fut heureuse d'y marquer une halte, de poser le sac le long du mur en gardant le bout d'une chaussure appuyé dessus.

Elle retrouva sa respiration, épongea la sueur qui coulait sur son visage, reprit ses esprits, se calma. Non sans éprouver du ressentiment, elle eut honte d'elle-même. Elle n'avait eu aucune raison de paniquer. Le sac ressemblait à n'importe quel autre sac. Si la police était alertée, il n'y avait pas une chance sur dix mille qu'elle puisse la repérer. Tout ce qu'elle avait à faire consistait à suivre les instructions de Doc : rester au milieu de la foule, garder le sac avec elle à chaque instant, le porter elle-même dans le train. C'était assez simple. Sans que Doc ait besoin de le lui dire, elle savait que c'était ce qu'elle devait faire. Mais...

Pas de mais. C'était ce qu'elle devait faire. Les employés des vestiaires et de l'enregistrement des bagages égarent tout le temps des choses. Ils les rendent à la mauvaise personne, manipulent les sacs sans précautions jusqu'à ce qu'ils

finissent par s'ouvrir en grand. Les mêmes risques existent si on fait appel aux casquettes rouges, les porteurs. Naturellement, rien n'arrive jamais à la valise qui vaut trois fois rien et contient pour quelques dollars de vêtements. Mais si le sac renferme une marchandise délicate, argent, bijoux, drogue, ou un cadavre coupé en morceaux, ça ne fait pas un pli, une erreur se produit.

Ça arrive tout le temps. Il n'y a qu'à lire les journaux pour le savoir.

Doc avait redouté que le sac soit trop lourd pour elle. Elle l'avait soulevé, avait affirmé qu'elle y arriverait. Elle avait également affirmé, d'un ton assez vif d'ailleurs, que ses nerfs aussi étaient à la hauteur de la tâche. Mais elle l'avait dit avant, et depuis, bizarrement, tout avait changé. L'assurance qu'elle avait ressentie auprès de lui s'était dissipée. Et tout à coup, dans un accès de panique, elle sut pourquoi.

Non seulement elle n'avait jamais affronté pareille responsabilité, mais elle n'en avait jamais affronté aucune qui puisse s'y comparer, même de loin. Rien qui relève d'une question de vie ou de mort, rien sans que Doc soit là pour la guider et travailler avec elle. Elle avait été persuadée du contraire. Avec délicatesse, Doc l'avait laissée le penser. Mais ils avaient invariablement fonctionné en équipe. La seule chose qu'elle ait menée à bien par elle-même, c'était le marché avec Beynon. De toute évidence, et sans même en considérer les conséquences, il eût mieux valu s'en abstenir.

En fait, elle n'avait pas beaucoup d'expérience. Elle n'avait pratiquement jamais voyagé. Avant de rencontrer Doc, elle n'avait jamais mis les pieds en dehors de sa ville natale. Depuis, il y avait eu quantité de voyages en voiture, mais elle n'avait pris le train qu'une seule fois dans sa vie.

Elle n'avait pas l'habitude de se trouver dans une gare. Même sans le sac renfermant l'argent, elle aurait éprouvé un certain degré d'insécurité.

Que je ferais sacrément mieux de surmonter, pensa-t-elle avec fermeté. Si Doc me surprenait à me comporter comme ça, à me tenir à l'écart dans mon coin...!

Il n'apprécierait pas du tout. Il s'était déjà passé beaucoup trop de choses qu'il n'appréciait pas.

Avec détermination, elle souleva le sac et reprit le chemin de la salle d'attente. Cette résolution tint pendant quelques pas, puis elle commença à

ralentir et à hésiter. Si seulement elle pouvait se débarrasser de ce truc quelques minutes. Suffisamment longtemps pour s'assurer qu'elle n'avait pas été repérée ; pour boire un coup, se laver un peu. C'était du verre, surtout, qu'elle éprouvait le besoin. Une bonne dose bien tassée pour se remettre et...

Elle entendit le choc sourd d'un objet métallique contre un autre objet métallique : elle sursauta légèrement et ses yeux se portèrent dans cette direction. Mais c'était seulement quelqu'un qui claquait la porte d'une consigne à bagages. Elle esquissa le geste de repartir vers la grande salle mais à ce moment-là son cœur effectua un petit bond de soulagement et elle pivota d'un pas presque enjoué vers la rangée de casiers située de l'autre côté de l'aile du bâtiment.

Ce ne serait pas un risque qu'elle prendrait, de laisser le sac dans un casier de consigne privé. Doc n'y trouverait rien à redire... en fait, il n'y avait même pas de raison qu'il l'apprenne. Elle pourrait récupérer le sac avant qu'il n'entre dans la gare.

Elle traversa le hall pavé de marbre, posa le sac et la trousse de voyage. Sortit une pièce de vingt-cinq cents de son porte-monnaie et s'accroupit devant un casier vide. Fronçant les sourcils, elle chercha en vain la fente où insérer la pièce. Elle s'était redressée et avait commencé à lire la plaque de métal indiquant la marche à suivre quand un homme jeune passa d'un pas nonchalant. Un homme jeune qui n'était plus si jeune que ça, dont les cheveux grisonnaient prématurément et qui avait une petite moustache châtain foncé.

Il était habillé avec soin, et d'un abord plaisant. Il aurait été beau si ses traits n'avaient été un peu trop anguleux.

« Ça ressemble à un casse-tête chinois, pas vrai ? dit-il. Tenez, voilà comment ça marche. »

Avant qu'elle ait eu le temps de protester contre cette intrusion, il lui avait pris le quarter des doigts, l'avait inséré dans l'introuvable fente et avait ouvert la porte. « J'imagine que vous voulez garder votre trousse de toilette avec vous, je me trompe. ? » Il sourit. « Et hop, c'est le gros paquet qui va dedans. Bon... » Il claqua la porte et la secoua vigoureusement. « On va juste s'assurer qu'elle est bien fermée à clé ; il vaudrait peut-être mieux que vous vérifiez aussi. »

Carol le fit. Il lui remit une clé de consigne à tête jaune, écarta ses

remerciements avec courtoisie et repartit de son pas nonchalant vers la grande salle.

Dans les toilettes pour femmes du bar-grill de la gare, Carol retoucha son maquillage et laissa l'employée épousseter son tailleur. Elle gagna ensuite le comptoir, commanda et but deux gin vermouth doubles. Elle avait envie d'un troisième, non pas tant du verre en soi que de l'excuse qu'il lui donnait pour rester plus longtemps. Demeurer encore un peu ici où régnaient ombre, fraîcheur et tranquillité, sentir la force et l'assurance gagner du terrain, gagner tout son corps. Se sentir *en sécurité*.

Mais la progression des aiguilles de l'horloge l'interdisait. Il restait à peine dix minutes avant le départ du train.

Elle avala les dernières gouttes, se hâta de quitter le bar. Retrouva l'emplacement de sa consigne, inséra la clé et tourna. Ou essaya. La clé ne voulait pas tourner. Elle ne correspondait pas à la serrure.

Son ventre se noua convulsivement et les deux consommations lui remontèrent à la gorge. Elle ravala sa nausée, retira la clé de la serrure et l'examina ; elle en lut le numéro avec une stupéfaction incrédule.

Ce n'était pas possible ! Elle le *savait*, que le sac était allé dans ce casier, celui-ci, au bout de la rangée. Mais si elle en croyait la clé...

Elle repéra l'autre casier, celui dont le numéro correspondait à la clé. Les mains agitées d'un tremblement, elle l'ouvrit et, bien sûr, il était vide.

Une voix tonna et résonna dans les haut-parleurs : « Dernier appel pour le California eum-teum... Le California machin-chose, départ voie trois dans ezeu-teumm cin'mineumteum. Les passagers sont insteum-meum priés de prendre place dans le California... »

*Cinq minutes !*

Avec fébrilité, elle revint au premier casier, s'escrima à nouveau dessus. Et à nouveau, comme précédemment, sa tentative demeura vaine. L'alcool tenta une fois de plus de lui monter à la gorge. La chaleur, après l'air conditionné du bar, battait et cognait à l'intérieur de son crâne.

Elle chancela un peu. Bêtement, parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire, elle repartit vers le deuxième casier, celui que la clé ouvrait. Et elle s'immobilisa sur place. Là-bas, près de l'entrée, le chapeau rabattu sur les yeux, Doc la

regardait. Il la regardait et après, il venait vers elle.

Parvenu à quelques pas il se tourna vers les rangées de consignes et fouilla dans sa poche comme s'il cherchait une pièce de monnaie. Le murmure concis qu'il lui adressa du coin des lèvres fut cinglant. « Calme-toi et parle vite. Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Je... je sais pas, Doc ! J'ai mis le sac dans le casier qui est là-bas, mais j'ai la clé d'un...

– D'un autre casier qui est vide, lui, c'est ça ? Décris-moi le type.

– Qui ça ? Qu'est-ce que...

– Tu veux bien te dépêcher, nom de nom ! Quelqu'un t'a aidée. Il a mis le sac dedans à ta place, et après il a échangé les clés. C'est une des plus vieilles arnaques du pays.

– Mais... comment tu voulais que je sache, hein ? attaqua-t-elle. Tu me laisses tout faire...

– Du calme, ma chérie, du calme. Je n'ai pas dit que c'était de ta faute. » Il adopta un ton doux et calme, le calme intense sous lequel couve une furieuse tempête. « Y a combien de temps que t'as laissé le sac ? Que t'es venue ici pour la première fois, une heure peut-être ?

– Non. Pas plus d'une demi-heure. Mais...

– Parfait. Il devait s'attendre à ce que tu le laisses dedans plus longtemps. S'il suit le schéma habituel, il essaiera avec plusieurs personnes avant de déguerpir. » Il recula d'un pas, lui indiqua le chemin d'un brusque mouvement de tête. « En route. Tu passes devant. Si tu le repères, tu me fais signe.

– Mais, Doc. Tu ne devrais pas...

– Y a beaucoup de choses qui devraient pas se passer ! » Il avait retrouvé son ton cinglant. « Allez, *en route* ! »

Elle partit d'un pas rapide, qu'elle allongea encore parce que les grandes enjambées de Doc le mettaient presque sur ses talons. À une vitesse proche du trot, elle arriva dans la grande salle voûtée, la balaya d'un regard angoissé. Aiguillonnée par Doc qui toussait pour l'inciter à aller plus vite, elle se livra à une inspection hâtive des espaces adjacents.

Puis, et désormais elle trotta pour de bon, elle prit la direction des quais d'embarquement. Les chocs transmis par ses hauts talons faisaient monter des



langues de feu à ses chevilles. Un des boutons de son corsage s'ouvrit, et elle poursuivit sa course en plaquant la main sur le vêtement pour l'empêcher de rester béant. Elle s'élança frénétiquement dans le couloir, elle, une criminelle notoire à la poursuite d'un quart de million de dollars volés, une première puis une deuxième fois, et quelque part au fond d'elle la petite fille qu'elle avait été et qu'elle était redevenue en cet instant d'égarement et de terreur fondit en larmes avec un apitoiement teinté de rancune. Ce... c'était pas juste ! Elle était fatiguée, elle se sentait malade, elle ne voulait plus jouer. Depuis le début, déjà, elle ne voulait pas jouer !

Et tout cela était tellement inutile. Cet homme avait dû filer depuis longtemps, quoi que Doc puisse dire. Il avait l'argent et il allait le garder. Et eux, ils n'auraient rien du tout. Le pays tout entier était à leur recherche et ils n'avaient aucun moyen de s'échapper. Pas d'argent à l'exception de la somme relativement faible qu'ils avaient sur eux.

Elle trébucha, faillit tomber, se rattrapa et se tourna à moitié vers Doc, mue par la douleur et la colère. Et c'est à ce moment-là qu'elle le vit : le voleur.

Il se tenait à côté d'une rangée de consignes proche des quais d'embarquement ; à peine à six mètres de l'employé des chemins de fer en uniforme posté à l'entrée du quai, de *leur* quai, où il consultait sa montre. Avec un sourire engageant, le voleur ouvrait une consigne pour une femme âgée bien habillée et rangeait à l'intérieur deux bagages dispendieux en cuir de vache.

Il claquait la porte du casier, vérifiait qu'elle était bien fermée, tendait la clé à la femme et ramassait le sac qui contenait leur argent. À ce moment, il porta la main à son chapeau et se détourna. Et tout à coup, il vit Carol.

À aucun moment l'expression de son visage ne changea. Il fit un pas dans sa direction, le sourire aux lèvres, apparemment sur le point de lui dire bonjour. Et tout à coup, dans un mouvement à la fois brusque et naturel, il disparut derrière les casiers.

« Doc... » dit Carol en esquissant un geste.

Mais il avait déjà repéré le sac, identifié le voleur pour ce qu'il était. Il dépassa Carol en marchant à grandes enjambées et, après un court instant d'indécision, elle le suivit.

Le temps qu'elle arrive derrière les consignes, ni Doc ni le voleur n'étaient plus visibles. Ils avaient disparu aussi rapidement et aussi totalement que si le sol s'était ouvert et les avait engloutis. Elle se retourna, faillit rebrousser chemin et, si elle l'avait fait, elle aurait vu le voleur pénétrer précipitamment sur le quai avec Doc lancé d'un bon pas à ses trousses. Mais au lieu de le faire, elle continua de longer les casiers, tourna dans le passage formé par une autre rangée et alla jusqu'au bout de celle-là avant de déboucher à nouveau à découvert. Mais, bien sûr, le voleur et Doc avaient depuis longtemps disparu.

Elle resta dans l'étroit passage à regarder de droite et de gauche en ayant l'impression de rapetisser, de devenir de plus en plus frêle sous l'immense hauteur de plafond. Elle ne s'était jamais sentie aussi égarée, aussi perdue, aussi seule. Doc... où était-il parti ? Comment pouvait-elle le retrouver ? Qu'arriverait-il si elle n'y parvenait pas ?

Sa raison lui disait qu'il avait dû suivre le voleur et monter dans le train. Mais (et là, la raison s'opposait à son propre jugement), est-ce qu'un voleur intelligent ferait d'un train un moyen de s'échapper ? Et est-ce que Doc l'aurait suivi sans lui adresser, à elle, un mot ou un signe ?

Certes, il avait forcément été très pressé. Avait sans nul doute pensé qu'elle était sur ses talons, alors même qu'il était sur ceux du voleur. Mais... si elle se trompait ? Si cette poursuite les avait ramenés dans la gare ?

Elle ne saurait s'il était ou non dans le train avant d'avoir regardé, et d'ici là...

Elle frissonna à cette pensée. Elle dans le train, Doc ici : tous deux seuls dans un monde aux aguets et hostile. Il n'oserait pas se renseigner auprès des gens, essayer de la retrouver ; même pas attendre son retour dans la gare. D'autant qu'il ne pouvait être sûr qu'elle ne l'ait pas laissé en plan. Après pareille nuit, les paroles haineuses et avinées de Beynon...

Peut-être était-ce Doc qui l'avait plaquée ! Peut-être avait-il récupéré l'argent et l'avait-il abandonnée ! Il lui en voulait, songea-t-elle ; plus précisément, il la soupçonnait. Elle avait besoin de lui, mais il n'avait pas besoin d'elle. Et quand Doc n'avait plus besoin de quelqu'un...

Le chef de quai la regarda avec sévérité. Puis, après un ultime coup d'œil à sa montre, il la rangea dans sa poche et franchit la grille qui menait au quai.

« Monsieur ! » s'écria-t-elle en se hâtant vers lui. « Est-ce que deux hommes viennent de passer ? Un plutôt grand, d'un certain âge, et un qui avait...

— Deux hommes ? » Il avait l'air aussi agacé qu'amusé. « Madame, il a bien dû y en avoir une centaine. Je ne peux pas...

— Mais c'était dans la minute qui vient de s'écouler ! Celui qui marchait le premier avait les cheveux gris et une petite moustache !

— Est-ce qu'ils prenaient le train pour la Californie ?

— Je... je ne sais pas. Enfin, je crois que oui, mais...

— Eh bien, s'ils le prenaient, ils sont passés par ici. Sinon, ils ne sont pas passés. » Sa main se referma impatiemment sur la grille. « Et vous ? Vous le prenez, ce train ?

— Je ne sais pas ! » C'était presque une lamentation. « Je veux dire, je ne suis pas sûre que je doive le prendre ou pas. Vous ne pouvez pas vous souvenir...

— Non, je ne peux pas, lui coupa-t-il brusquement la parole. J'ai plutôt l'impression que oui mais je ne peux pas l'affirmer avec certitude.

— Mais c'est très important ! Si vous pouviez...

— Madame... » Il haussa la voix. « Je vous ai dit que je ne suis pas certain de les avoir vus ou pas, c'est tout ce que je peux vous dire, et si vous prenez ce train, vous allez devoir y monter tout de suite. Il a déjà deux minutes de retard sur l'horaire.

— Mais...

— Décidez-vous, madame. C'est oui ou c'est non ? »

Elle le regarda sans savoir que faire. « Je suppose... Je suppose que je devrais... que je ne devrais pas...

— Oui ? aboya-t-il. Alors ? »

Sourcils froncés, il attendit encore une ou deux secondes. Puis, tandis qu'elle demeurait indécise, il repoussa brutalement la grille et s'éloigna sur la rampe d'accès au quai.

L'écurie était fraîche et propre, elle sentait bon l'arôme de la paille récemment coupée et du foin nouvellement rentré. Dans l'une des stalles du fond, un cheval au dos creusé hennissait de contentement. D'un chenil séparé par une cloison, dans le fond aussi, provenaient les jappements heureux d'une portée de chiots.

Il y avait deux boxes sur le devant, de petites enceintes pourvues d'un plancher et donnant sur le bout de l'allée centrale. Rudy Torrento se trouvait dans l'une d'elles, appuyé sur un lit de camp pendant que le vétérinaire le soignait. En face de lui, dans l'autre pièce, se tenait la femme du docteur. Comme il s'appelait Harold Clinton, elle était, bien sûr, M<sup>me</sup> Clinton. Fran, l'appelait son mari lorsqu'il n'utilisait pas les petits noms de chérie, ma puce ou mon lapin. Mais Rudy n'utilisait pas pareils titres de noblesse pour elle.

Cette poule, il l'avait déjà vue... ou plutôt, il en avait vu de nombreuses copies conformes. Il connaissait sa parenté, proche ou éloignée. Ses mères, sœurs, tantes, cousines, et tout ce qui s'ensuit. Et il savait que leur nom, c'était Traînée avec un T majuscule. Il n'était pas du tout surpris de la trouver dans un environnement tel que celui-ci. Pas après l'avoir rencontrée sous les traits d'une belle-sœur de directeur de prison, sous ceux d'une vice-trésorière dans une banque de province et d'une responsable des prisonniers libérés sous conditions. On la voyait partout. C'était la même qui occupait tous les postes pour lesquels elle n'était pas faite. Mais elle ne changeait jamais en rien. Dans ses veines coulait son sang de Traînée, et l'homme qui savait s'y prendre pouvait le faire remonter à la surface.

Assise sur un haut tabouret, les jambes nues croisées, blanches comme le lait, le menton posé avec une retenue affectée sur la paume de sa main, elle observait, lèvres humides, tandis que son mari achevait son travail. Elle était vêtue d'un pull blanc moulant qui semblait en cachemire et d'une jupe à carreaux qui avait dû coûter cher mais donnait l'impression d'avoir grand besoin d'un lavage et d'un repassage. Ses chaussures étaient éraflées, leurs

talons aiguilles usés d'un côté. Mais ses cheveux couleur de blé étaient impeccablement coiffés et un vernis rouge vif brillait sur ses ongles.

Elle ferait l'affaire, conclut Rudy ; oui, pas de doute, Miss Traînée ferait très bien l'affaire. Mais ce vernis rouge devait disparaître, même si ses jolis petits doigts devaient partir aussi.

Il capta son regard et lui adressa un clin d'œil. Elle afficha une mine guindée avant d'abaisser les cils et de tendre encore davantage le pull sur sa poitrine. Rudy éclata de rire.

« Ça va mieux, hein ? » Le docteur se redressa, posa sur lui le regard ravi du professionnel. « C'est le glucose. Rien de tel qu'une bonne solution de glucose en intraveineuse pour redonner à un homme toute sa vigueur.

— Ça, c'est sûr, répondit Rudy avec un sourire entendu. Je parie que vous le saviez pas, hein, madame Clinton ? »

Elle murmura quelque chose d'inaudible puis gloussa en disant qu'elle ne saurait même pas épeler le mot glucose. Rudy lui dit que son mari était un homme rudement intelligent. « Rudement, répéta-t-il. J'ai été rafistolé par des médecins de haute volée qu'en savaient pas la moitié, en médecine, de ce que votre homme y connaît.

— Euh, ben, merci. » Le visage émacié de Clinton rougit de plaisir. « J'aimerais seulement que les gens du coin, euh, partagent votre opinion flatteuse.

— Ah ouais ? Parce que c'est pas le cas ?

— Eh bien...

— Non, ça l'est pas, l'interrompit sa femme sans ménagement. Pour eux c'est rien qu'un tocard. »

Clinton la regarda en clignant des paupières derrière ses verres de lunettes. Soit ces paroles ne l'offensaient pas, soit il s'était résigné à pareilles vexations : la seconde solution, indubitablement, pensa Rudy. « Euh, eh bien, Fran, dit Clinton d'un ton mesuré, je ne crois pas que j'exprimerais les choses tout à fait ainsi. C'est juste qu'ils sont un peu ancrés dans leurs habitudes et, euh, un homme jeune comme moi, quelqu'un qui s'intéresse probablement davantage à la théorie des maladies qu'à la pratique en tant que telle, eh bien...

— Et alors, c'est pas le seul endroit au monde, hein ? intervint Rudy. Si les

gens sont pas assez intelligents pour t'apprécier, pourquoi tu pars pas dans un endroit où ils le seront ?

— Où... où ils le seront ? reprit le chirurgien en hésitant. J'ai peur de ne pas savoir, euh, où... comment... »

Rudy demeura un moment sans rien dire. Il demanda ensuite au docteur comment il jugeait son état et Clinton répondit qu'il le trouvait excellent. « Vous possédez une robuste constitution, monsieur Torrento. On pourrait même dire, ah, ah, une santé de cheval.

— Ah, ah, fit Fran Clinton. Elle est bien bonne, Harold.

— Qu'est-ce qu'on rigole, dit Rudy. Mais pour les bandages, Clint... la blessure ? Tous les combien faut que je la fasse voir ?

— Oh, deux fois par jour, peut-être. Complications imprévues exceptées.

— Comment ça, imprévues ?

— Ben, euh, de la fièvre. Un signe de gangrène ou de putréfaction. Mais je suis sûr qu'il n'y en aura pas. Faites-la simplement nettoyer et refaites le bandage deux fois par jour pendant les deux jours qui viennent et... et... » Sa voix se tut abruptement. Puis il reprit, en évitant de rencontrer les yeux de Rudy. « En y réfléchissant à deux fois, il serait peut-être plus intelligent de ne pas y toucher du tout. Ça pourrait entraîner une irritation de la blessure, vous comprenez. L'empêcher de guérir.

— Ça pourrait, dit Rudy en hochant la tête. Je saurais pas dire. Tu serais pas en train de te fiche de moi, dis donc, mon vieux Clint ?

— Me f-fiche de v-vous ? Pourquoi je...

— Parce que tu veux te débarrasser de moi *pronto* et tu te dis que si j'ai besoin de soins, tu tiens la corde pour le rôle. »

Rudy sortit le lourd calibre 38 de sous sa ceinture, le fit tournoyer en le tenant par le pontet et laissa la crosse claquer contre sa paume. Avec un rictus sauvage, il visa le ventre du chirurgien.

« Bon, peut-être que tu ferais mieux de bien y réfléchir à trois fois. Réfléchis vraiment à fond et sors-moi la vérité. Est-ce que j'veais avoir besoin de soins supplémentaires, oui ou non ?

— V-vous... v-v-v... » fut tout ce que Clinton parvint à prononcer.

« Je vais en avoir besoin, hein ? » Rudy fit à nouveau tournoyer le pistolet et

le remit sous sa ceinture. « Bon, c'est tout c'que je voulais savoir. T'as qu'à jouer franc-jeu avec moi et t'auras pas plus à t'en faire qu'une puce dans une fourrière pleine de clebs. Bon, ajouta-t-il d'un ton désinvolte, je suppose que tu veux que je débarrasse le plancher. »

Clinton hocha la tête d'un petit air d'excuse en se laissant tomber sur un tabouret pliant en toile. « Oh, écoutez, vous me l'avez promis, monsieur Torrento. Vous aviez dit que...

— Et je vais tenir ma promesse, mentit Rudy, si c'est ce que tu veux. Je vais partir, après vous appellerez les flics et...

— Non, non, nous ne ferons jamais ça, monsieur Torrento ! Je...

—... et alors, peut-être ce soir, peut-être dans cinq ans, vous auriez de la visite. Ça serait probablement moi parce que j'ai une sacrée réputation pour me sortir des situations difficiles. Mais si j'y arrivais pas, ça serait un de mes amis. De toute façon, vous recevriez de la visite, comme le gars qu'a dénoncé Willie Sutton [2] en a reçu une, et tu sais ce qu'il vous ferait, Clint, à toi et à la petite dame, avant de vous rendre l'immense service de vous tuer ? »

Il le leur dit, les menaça de ce qui se passerait, retroussant sur ses dents des babines de loup, les tenant sous un regard reptilien qui ne cillait pas. Quand il acheva son exposé, le brusque silence résonna comme un cri.

Une goutte de transpiration luisante coulait le long du nez du vétérinaire. Sa femme déglutit, plaqua une main sur sa bouche et parla à travers le treillis de ses doigts.

« On... on appellera pas les flics, dit-elle d'une voix blanche. S'il donne seulement l'impression de vouloir le faire, je l'assassinerai moi-même !

— Bon, mais il pourrait avoir l'impression que c'est son devoir, reprit Rudy. Je suis aussi brûlant qu'un flingue qu'a coûté que trois dollars. J'ai besoin de soins médicaux. Disons que j'ai une chance sur trois de m'en tirer et c'est le grand maximum. C'est pas comme ça que tu vois les choses, Clint ? »

Le vétérinaire se racla la gorge. Il ouvrit la bouche pour parler, mais il la referma. Rudy lui souriait avec une amitié mensongère.

« C'est un peu comme ces situations où à-tous-les-coups-l'on-perd, hein, Clint ? Si tu rameutes les flics, toi et Frannie vous vous ferez moucher la chandelle. Si vous le faites pas, vous êtes quand même dans la merde. Ils ont

assez de preuves contre moi pour me faire griller six fois sur la chaise. Ce qui vous vaudrait, à toi et à Fran, des condamnations pour complicité qu'iraient entre quarante et cinquante ans.

— C-complicité ? bredouilla le vétérinaire. Mais comment ils pourraient savoir...

— Je leur dirais, déclara Rudy d'un ton enjoué. Je vous dénoncerais comme complices.

— M-mais... mais pourquoi ? Alors qu'on vous a aidé...

— Parce que j'aurais pigé que vous êtes des andouilles, et avec les andouilles, j'atteins très vite ma température d'ébullition. »

Clinton secoua la tête d'un air déconcerté. Éperdu, mais plein d'espoir, il se tourna vers sa femme. Il y avait un changement indéfinissable dans l'expression de Fran, quelque chose qui suggérait un état de choc, mais qui paraissait néanmoins totalement naturel. Il eut l'impression qu'il ne l'avait jamais vue auparavant ; qu'elle était tout à la fois une inconnue pour lui et une vieille connaissance de Torrento.

« C'est quoi, la proposition, Rudy ? demanda-t-elle.

— Qu'est-ce que tu crois ? Toi et Clinty boy, vous m'accompagnez.

— Et ?

— J'allonge le fric pour une nouvelle voiture. Je règle tous les frais, et moi, je râlerai pas pour une petite dépense genre veste en vison. T'auras tout ce que tu voudras dès qu'on sera dans un endroit où ça risquera rien de l'acheter. Tu traverses le pays en première classe et quand on arrivera en Californie, t'auras un bonus de dix mille dollars. »

Une lueur dansa dans les yeux de Fran. « C'est bien, murmura-t-elle. C'est très bien, Rudy.

— Bien, mes fesses. C'est parfait. Plein de fric pour toi, une voiture neuve et un chouette voyage. Et pas le moindre risque d'être arrêtés. Clint me couvre tellement de bandages que personne peut voir à quoi je ressemble... j'ai eu un grave accident, tu vois ? Et après...

— Je refuse, dit Clinton qui avait enfin retrouvé la voix. Nous ne partons pas avec vous, monsieur Torrento.

— Toi, la ferme ! déclara sa femme en le fusillant du regard. Je crois que j'ai



mon mot à dire sur ce qu'on va faire !

— Hé, du calme, dit Rudy. Qu'est-ce qu'elle a qui va pas, ma proposition, Clint ? Je croyais qu'elle était pleine d'avantages pour toi, mais peut-être que je peux l'améliorer un peu.

— Qu'est-ce qu'elle a qui ne va pas ? » Le vétérinaire agitait ses mains avec véhémence. « Mais, mais il n'y a rien qui va ! Je suis un citoyen respecté, j'exerce une profession honnête. Je ne peux pas balancer tout ce que je suis comme ça par-dessus bord et partir me balader à travers le pays avec un... euh... je ne le ferais à aucun prix !

— Pourquoi ? demanda Rudy d'un air intéressé.

— Ben... euh... parce que ! Je viens de vous le dire !

— Le truc du citoyen respecté ? Mais tu le seras jamais, tu te souviens ? Et tu le serais pas longtemps, de toute façon, à moins que t'aies l'intention d'être un citoyen mort avec plein d'os brisés dans le corps et le visage qu'on dirait cinq cents grammes de steak haché cru.

— Il l'est déjà, mort », déclara sa femme d'un ton sec et méprisant. Puis, changeant d'attitude, elle se leva du siège pliant, traversa l'allée qui la séparait de Clinton et s'agenouilla près de lui. « Harold chéri, écoute, dit-elle d'une voix enjôleuse, pourquoi faut que tu te comportes comme ça ? Tu m'aimes plus, c'est ça ? Tu veux pas que je sois heureuse ? On pourrait avoir une vie tellement merveilleuse ensemble, chéri. On aurait pas à s'inquiéter et à s'en faire tout le temps à cause de l'argent, les gens te respecteraient et t'admiraient au lieu de rire et de se moquer comme...

— Mais, Fran ! protesta-t-il, mal à l'aise. Je... tu sais que je t'aime et que je veux que tu sois heureuse, mais...

— Ça a toujours été ton problème, chéri. L'argent. T'avais tout simplement pas l'argent pour démarrer du bon pied. Oh, je le sais bien, combien il est merveilleux et intelligent, mon petit agneau, même si je l'ai pas montré dans mes actes, et je pourrais fondre complètement en larmes, des fois, quand je pense comme les choses pourraient être différentes pour lui. Réfléchis-y, mon agneau ! Recommencer dans un nouvel endroit, avec tout ce qu'il nous faut pour faire bonne impression. Des beaux vêtements, une superbe voiture et une maison digne de ce nom où habiter. Un joli bureau spacieux et un beau

laboratoire spacieux où tu pourrais poursuivre tes expériences... »

Elle le serra dans ses bras en adressant un clin d'œil à Rudy derrière l'épaule de Clinton. Le vétérinaire se raidit et bafouilla, essayant à la fois de lui rendre son étreinte et de s'en libérer. Ses protestations se firent plus faibles et moins rapprochées. Finalement, en dernier recours, il confessa le désir de s'associer à cette entreprise, il *voulait* s'y associer. Mais le danger potentiel rendait la chose impensable.

« Nous pourrions avoir un accident et on découvrirait qui est M. Torrento. Ou la police pourrait nous arrêter en nous soupçonnant... tu sais, dans le cadre d'une enquête de routine. Beaucoup de criminels se font prendre de cette manière... »

— Beaucoup de gens meurent à cause de coups de bec donnés par des canards sauvages, poursuivit Rudy en bâillant. Mais je vais te le dire, ce qu'on va faire, Clint. Si on a la poisse comme tu l'as mentionné, toi et Fran, vous pourrez être mes otages. Je confirmerai, pour ça. Vous m'aidez parce que je vous aurais tués si vous aviez refusé. »

Clinton soupira et se résigna. Toute sa vie, il s'était résigné. Il ne savait pourquoi il en allait ainsi ; pourquoi un homme qui ne demandait rien de plus que vivre une vie honnête, laborieuse et utile, qui, parfois, revendiquait uniquement le privilège de donner et d'assister, avait été contraint d'accepter des compromis et de se résigner en toute occasion. Mais il en était toujours allé ainsi, et c'était apparemment ainsi qu'il en irait toujours.

« Vous ne devez pas avoir l'impression que je renonce à grand-chose, monsieur Torrento, dit-il d'un ton morne. Mais pour moi... » Il s'interrompit, ses yeux s'égarèrent vers la jument au dos concave, et sa voix retrouva de la vigueur. « Ils sont terriblement intelligents, monsieur Torrento. Vous seriez surpris à quel point ils peuvent l'être et, euh, gentils. Tenez, prenez un cochon ou même une couleuvre rayée, occupez-vous-en, donnez-leur à manger et soignez ce qu'ils ont qui ne va pas, traitez-les simplement comme vous voudriez être traité si vous étiez dans leur peau... »

— Oh, fourre ça dans un livre, le coupa sa femme en se levant d'un bond. On a des trucs à faire. »

La voiture de Rudy fut conduite dans une prairie rocheuse envahie

d'herbes, ensevelie sous un amoncellement de foin qui pourrissait. (Elle y est toujours si quelqu'un éprouve l'envie d'aller vérifier.) Les affaires en cours du vétérinaire et sa pratique professionnelle furent réglées en deux coups de téléphone expéditifs, mettant un terme à son bail et transférant sa clientèle à l'un de ses confrères. Ni le propriétaire ni l'autre vétérinaire ne furent surpris de ce geste ni de son apparente soudaineté. Clinton parvenait à peine à subvenir à ses besoins. Les hectares laissés à l'abandon et la maison délabrée, louée meublée, avaient découragé des locataires beaucoup plus tenaces et ingénieux que lui.

Après avoir repris la température de Rudy et l'avoir exhorté à se reposer, Clinton partit au volant de son vieux tacot. Il y avait plus de trois mille dollars appartenant à Rudy dans son portefeuille. Sa destination était une ville proche où l'achat d'une voiture en argent liquide n'éveillerait aucun soupçon.

Sur le seuil, Fran Clinton lui fit de grands gestes d'au revoir affectueux avant de rentrer tranquillement dans la grange en roulant des hanches et de reprendre place sur le tabouret, dans la stalle qui faisait face à celle de Rudy.

« Alors, dit-elle d'un air satisfait, vous avez apprécié la façon que j'ai manipulé l'abruti ?

— Le véto, tu veux dire ? » Rudy replia un doigt pour lui faire signe d'approcher. « Viens là.

— Pour quoi faire ? »

Il la regarda fixement sans répondre. Le sourire complice qu'elle affichait vacilla un peu, mais elle se leva et traversa l'allée. Elle entra dans la stalle où il était allongé. Sans que le moindre changement se voie dans l'expression de son visage, il lui expédia un coup de pied dans le ventre, l'observa sans ciller tandis qu'en gémissant, elle s'effondrait lamentablement sur la paille de l'allée centrale.

Elle se releva en titubant, le souffle coupé, les yeux noyés par des larmes de douleur et de colère. D'une voix furieuse, elle lui demanda s'il était pas un peu dérangé dans sa tête, à la fin ? Pour qui il se prenait, bon sang, à la fin ? Puis, faiblement, pendant qu'il continuait à la scruter en silence, elle se mit à pleurer.

« J-j'ai rien fait. J-j'ai essayé d'être gentille, de faire ce que vous vouliez que je fasse, et v-vous... »

Elle était terrassée par un sentiment de profonde injustice. En aveugle, comme attirée par un aimant, elle s'approcha à nouveau de Rudy. Il lui fit un croche-pied : elle trébucha à l'intérieur de la stalle où il la força à s'agenouiller en refermant sa main comme un étau et en la tirant brutalement vers lui. Il la lâcha alors pour lui plaquer la main sur la nuque. La bouche de Fran s'écrasa douloureusement contre celle du blessé. Elle tenta de respirer et de se débattre un moment puis, avec un gémissement avide, elle s'abandonna, se contorsionna, pressa contre lui la douceur de sa chair.

Soudain, il la repoussa. « T'as compris ? Quand je te dis de faire quelque chose, tu le fais. Vite ! Tu crois que t'arriveras à t'en souvenir ?

— Oh, oui. » Une lueur brillait dans ses yeux. « Tout ce que tu voudras, Rudy. T'as qu'à me le dire et... tout ce que tu voudras... je le... »

Il lui dit ce qu'elle devait faire. Et tandis qu'elle le regardait, le visage décomposé, il souligna son exigence en lui tordant le bras. « Allez, magne-toi. Fais-moi disparaître cette peinture rouge de tes griffes. Ça me donne envie de dégueuler. »

À la suite du voleur, Doc franchit la grille d'accès, descendit la rampe qui serpentait pour atteindre le quai d'embarquement. Quand il émergea du tunnel, son homme n'était visible nulle part. Mais il ne s'était pas attendu qu'il le soit. Il prit position derrière un pilier proche et observa attentivement. Au bout d'une minute ou deux, le voleur sortit de derrière un autre pilier et repartit en sens inverse vers l'entrée du quai.

Doc se dressa soudain devant lui. « Ça suffit, mon gars. Je vais juste... » Il tendit la main vers le sac, ses doigts en frôlèrent la poignée. Mais le voleur le fit pivoter, le tira brusquement à lui et rebroussa chemin à petites foulées sur le quai. Doc l'imita en marchant à grandes enjambées.

Il avait fait une erreur, il le savait. Quand ils étaient encore dans la gare, il aurait dû le héler, crier que *c'était* un voleur. Le type aurait alors vraisemblablement lâché le sac et se serait enfui. Mais il avait eu peur de rameuter les gens, il avait même pensé que ce ne serait pas nécessaire. Pris sur le fait, le voleur allait filer sans demander son reste... du moins il aurait dû.

Malheureusement, le voleur était aussi récalcitrant que perspicace. Il avait volé le sac de ce grand gentleman, ou celui de sa femme. La femme avait été d'une nervosité extrême et maintenant ce type, son mari, ne poussait pas du tout de hauts cris. Sûrement parce qu'il n'était pas en position de le faire.

Et donc, il s'était esquivé en emportant le sac. En espérant très fort que Doc n'allait pas prendre le risque de le pourchasser. Et en ressentant autant d'exultation que de consternation quand il avait constaté qu'il était sur ses talons. Ça devait être sur un gros coup qu'il avait mis la main. Et puisque l'autre ne pouvait pas appeler à l'aide, il avait une bonne chance de s'en tirer en gardant tout. Ou au moins une partie. Il pouvait exiger le partage de ce que ce sac pouvait bien renfermer.

Le voleur ne doutait en rien de ses capacités, conviendrait-il de dire. Dans son champ d'activités illicites bien précis, il ne pouvait en aller autrement. Par ailleurs (et il n'est guère nécessaire de souligner ce point), il n'avait jamais

rencontré un criminel de la trempe de Doc McCoy.

Seules deux des portes du train étaient ouvertes, une dans la section Pullman, l'autre pour laisser monter les passagers qui voyageaient en deuxième classe. Le voleur s'approcha de cette dernière en s'insinuant dans la queue derrière un couple âgé que le contrôleur arrêta au moment où ils s'apprêtaient à monter à bord.

« Billets, vos billets s'il vous plaît, entonna-t-il avec agacement. Veuillez présentez vos billets, messieurs-dames. »

En fait, ils se trouvaient dans le sac à main de la femme. Pendant qu'elle fouillait à l'intérieur avec des gestes angoissés, le voleur la contourna et posa le pied sur les marches.

« Billet ? Votre billet monsieur ? » l'apostropha le contrôleur.

Mais il était déjà dans le wagon.

Les yeux du contrôleur lancèrent des éclairs. La vieille dame lui tendit un des deux billets exigés puis, en plongeant à la recherche de l'autre, elle fit tomber une poignée de pièces de monnaie sur le quai. Aussitôt, son mari et elle se baissèrent pour les ramasser. Le contrôleur implora ces « messieurs-dames » de bien vouloir s'écarter du chemin. « Billets, vos billets. Ayez l'obligeance de présenter vos billets. » Mais lui-même fut refoulé par les autres voyageurs qui poussaient et commencèrent à se hisser à bord, deux ou trois à la fois. Et une chose en entraînant une autre, il fut non seulement dans l'impossibilité de contrôler leurs billets, mais cessa complètement de s'en soucier.

Levant les bras au ciel, il s'éloigna pour discuter avec un serre-frein qui affichait une expression compatissante.

Entre-temps, Doc était monté dans le train, avec moins d'un wagon de retard sur le voleur.

Le fugitif avait tourné à droite vers la tête du convoi. Il avançait avec relativement peu de hâte lorsqu'il était à portée de vue de Doc. Mais quand il lui échappait momentanément en passant d'une voiture à la suivante, il se mettait à courir. Son intention, ou plutôt, son espoir, était de descendre en laissant Doc à bord. Mais pour cela il fallait qu'il dispose de temps, comme le lui démontra la tentative précipitée qu'il fit pour ouvrir une porte de communication. Il aurait besoin d'au moins deux minutes d'avance pour sauter

sur le quai et disparaître, et c'était pour ça qu'il courait.

Les passagers se faisaient de plus en plus rares à l'approche de l'avant du train. Il traversa à la course un wagon dans lequel il n'y en avait pas un seul. Lorsqu'il arriva à la porte située à l'autre extrémité, il s'immobilisa. Le wagon suivant était un compartiment fumeur d'aspect douteux aux sièges cannés. Il était totalement désert, comme celui dont il venait, et il jouxtait le premier wagon de bagages. En d'autres termes, il ne pouvait aller plus loin. Et il n'avait toujours pas assez de temps, ou redoutait de ne pas en avoir assez, pour échapper à son poursuivant.

Son cerveau de voleur évalua la situation, prit presque instantanément sa décision. Il s'engouffra derrière les rideaux des toilettes hommes, abaissa d'un geste vif le store devant la fenêtre, jeta le sac sur le canapé en cuir et fit jouer les fermoirs métalliques. Il allait en sortir *quelque chose*, de ce machin. Après tout, le monde était rempli de dingues et il se pouvait qu'il n'y ait rien d'autre, dans ce sac à malice, que des vieilles boîtes d'allumettes ou...

Il resta bouche bée quand il vit ce qu'il contenait. Instinctivement, il se saisit d'une épaisse liasse de billets qu'il fourra dans la poche intérieure de sa veste. Puis, en entendant un bruit de pas révélateur, il referma précipitamment le sac, le glissa sous le canapé et se colla contre la cloison, juste à côté du seuil.

Le train s'ébranla et commença à rouler. Les pas rapides de Doc se rapprochaient. Les rideaux s'écartèrent avec un bruissement et, dans le miroir situé au-dessus du lavabo, le voleur vit son poursuivant jeter un coup d'œil à l'intérieur.

Il l'entendit grommeler un juron de déception. Les rideaux retombèrent, la porte du wagon s'ouvrit et se referma dans un chuintement. Le voleur resta où il était, immobile, respirant à peine. Une trentaine de secondes s'écoulèrent. Le train prenait lentement de la vitesse. Il ne roulait pas encore trop vite pour qu'un homme saute en marche, mais...

Il entendit un bruit métallique assourdi. Le frottement et le grincement du métal sur le métal. Puis le silence, à l'exception du claquement des roues. Avec exultation, il relâcha sa respiration.

Il sortit le sac de sous la banquette et regagna le couloir. Au-dessus des marches, la plate-forme métallique oscillait et la moitié inférieure de la porte

qui donnait sur les voies était partiellement ouverte. Le voleur rit tout haut. Quelle veine ! Il filait vers la Californie avec un sac rempli de fric et le type était là-bas, dans la gare, à le chercher. Et il ne pouvait pas porter plainte pour vol !

Avec un large sourire, il referma et verrouilla la porte. Il entra dans la voiture suivante, le wagon fumeur, rapprocha deux sièges l'un de l'autre et hissa le sac dans le filet à bagages. Il s'assit et posa les pieds confortablement sur le siège d'en face.

À ce moment-là, Doc se détacha de la cloison arrière du wagon et s'assit à côté de lui. Le voleur en resta interloqué : ses lèvres figées formulèrent une question silencieuse. D'un geste de la tête, Doc désigna l'arrière du wagon. « Juste là, dit-il. À peu près comme toi, tout à l'heure, quand tu t'es planqué dans les toilettes. » Il ajouta : « Je vais te dire un truc. Chaque fois que tu peux voir quelqu'un dans une glace, il peut te voir aussi.

— M-mais... commença le voleur en secouant la tête dans un geste d'impuissance. Mais...

— Je voulais te faire sortir des toilettes et ça aurait pas fait bonne impression de te porter... au cas où quelqu'un aurait regardé. Et bien sûr, t'allais venir de ce côté au lieu de repartir par où t'étais arrivé. » Il eut un sourire déplaisant, enfonça son pistolet dans les côtes du voleur. « C'est la marque de fabrique du minable, tu sais. Il adore être sûr de son fait. J'étais censé avoir sauté du train et il roulait vite. Mais t'avais quand même pas assez de tripes pour retourner dans les vrais wagons, t'avais peur que je te repère depuis le quai et que je saute dans le train en marche. »

Il était extrêmement en colère contre le voleur. Ce type lui avait fait passer un très sale moment, et dans la foulée il avait des chances d'en passer un plus mauvais encore avec Carol. Il l'avait aperçue juste avant de venir s'asseoir, lui avait fait signe alors qu'elle pénétrait en hésitant dans le wagon juste derrière le leur. Et même s'il ne pouvait pas lire grand-chose sur son visage à cette distance, il avait vu qu'elle était furieuse. Il avait su qu'elle devait l'être avant même de la voir, dès le moment où, son voleur une fois pris au piège, il avait eu le temps de penser à autre chose.

« Range ton flingue, mon gars. » Le voleur souriait, il retrouvait ses esprits. « Tu vas pas t'en servir.



— Encore la marque de fabrique du minable. Il ignore quand il devrait avoir peur.

— Tu peux pas t'en servir. Tu peux pas faire de boucan. Si tu pouvais, ça serait déjà fait. » Il lui adressa un clin d'œil en bon compagnon de voyage. « On est pareils, tous les deux, mon gars. Tu...

— Là, dit Doc, tu dépasses les limites. » Et il releva le pistolet d'un geste violent.

Le canon percuta le voleur à la pointe du menton. Ses yeux devinrent vitreux, son corps s'affaissa comme un sac de toile vide. Méthodiquement, Doc lui entourait la tête d'un bras, bloqua son dos avec l'autre et tira d'un coup sec.

Cela ne dura qu'une fraction de seconde. Si un homme peut mourir instantanément, ce fut le cas du voleur.

Doc inclina le siège un peu en arrière, installa le corps dans une position légèrement allongée, les pieds posés sur le siège d'en face, le chapeau abaissé sur les yeux.

Il étudia le cadavre d'un œil critique, apporta quelques menues retouches (abaissa les paupières sur les yeux fixes, glissa une main inerte dans une des poches de la veste) et s'estima satisfait. Selon toute apparence, il était endormi. Même Carol pensa qu'il l'était... ou elle l'aurait cru si elle n'avait pas su qu'il en allait autrement.

Elle s'assit en face de Doc, sa colère quelque peu tempérée par le soulagement d'être tous deux réunis. Ça n'avait pas dû être une partie de plaisir pour lui non plus, supposa-t-elle. Et l'épouvantable chaos de la gare était assurément plus imputable à elle qu'à lui. N'empêche...

Elle ne parvenait pas bien à identifier la cause de sa colère ; à s'expliquer en termes concrets pourquoi elle considérait Doc, et pratiquement tout ce qu'il avait fait depuis le moment où ils s'étaient retrouvés après le braquage de la banque, avec défiance et avec dégoût. Ce n'était pas tellement à cause de ce qu'il avait fait, se disait-elle, qu'à cause de ce qu'il n'avait pas fait. Pas tellement à cause de ce qu'il était qu'à cause de ce qu'il n'était pas. Et dans sa tête, elle pleurait comme une jeune épousée sur ce qu'elle avait perdu... ou croyait avoir perdu. Sur quelque chose qui n'avait jamais existé ailleurs que dans sa tête.

Il ne me traite plus comme il le faisait avant, se disait-elle. Ce n'est plus le même homme qu'avant.

« Carol... lui dit-il pour la deuxième fois. J'ai dit que j'étais désolé, ma chérie. »

Elle posa sur lui un regard froid, haussa les épaules. « D'accord. C'est quoi, la suite des instructions ? »

— Ça dépend. Est-ce que le contrôleur a pris ton billet... non ? Ah, c'est une bonne chose. Mais il t'a vue, quand tu es montée dans le train ? »

Elle fit non de la tête. « Il roulait déjà. Si le porteur n'avait pas sauté sur les marches pour m'aider... enfin, pas d'importance. Moins on en parlera, mieux ça vaudra.

— Peut-être. Pour le moment, en tout cas. » Doc regarda par la porte, derrière lui, et vit le contrôleur remonter l'allée dans la voiture suivante. « Bon, donne-moi un des billets, pour mon ami, là, et dis la même chose que moi. »

L'employé des chemins de fer grommelait et râlait déjà presque avant d'arriver jusqu'à eux. Quel sens ça avait, de venir jusqu'ici ? Ça manquait de confort pour eux et ça lui compliquait la tâche. Doc murmura des excuses. Leur ami avait voulu se rendre à la voiture-restaurant ; comme ils étaient venus jusque-là dans la mauvaise direction, il avait décidé de rester.

« Ma femme et moi descendons au prochain arrêt, ajouta-t-il en lui tendant un billet de banque en même temps que le ticket. Nous n'avions pas l'intention...

— Vous descendez ? explosa le contrôleur. Ce train n'est pas un omnibus de banlieue, mon petit monsieur. Vous n'auriez pas dû monter sans billet ; vous n'auriez pas dû rester dans le wagon, de toute façon.

— Et nous n'avions pas l'intention de le faire. Mais ce gentleman ne se sentait pas bien et...

— Dans ce cas, il n'aurait pas dû monter non plus ! Ou il aurait dû payer pour voyager dans un wagon Pullman. » D'un geste agacé, il inséra le coupon de contrôle à son emplacement près de la fenêtre, déchira de son carnet un récépissé qu'il jeta sur le siège. « Vous n'avez pas assez, là, mon petit monsieur, dit-il d'un ton déplaisant. Le premier arrêt, pour ce train, c'est à 22 heures. »

Les lèvres de Carol se crispèrent nerveusement. Vingt-deux heures... dans

plus de neuf heures ! Ils ne pourraient jamais faire durer le mensonge de l'homme « endormi » aussi longtemps. Le contrôleur le soumettait déjà à un examen minutieux et tourna vers Doc un regard soupçonneux.

« De toute façon, qu'est-ce qu'il a ? C'est l'attitude de quelqu'un qui a bu, qui est drogué ou quelque chose comme ça. Hé, vous... » Sa main se referma sur l'épaule du cadavre. « Qu'est-ce... »

Doc lui saisit la main et se leva, l'air menaçant. « Je vais vous le dire, ce qu'il a. Il a été violemment bousculé au moment où il montait dans le train. Ça a réveillé une vieille blessure à la nuque. Vous n'avez pas remarqué parce que vous étiez occupé à discuter avec un ami au lieu de faire votre boulot. Mais j'ai plusieurs témoins qui confirmeront ce qui s'est passé, et si c'est des ennuis que vous cherchez, je me ferai un plaisir de vous rendre ce service. »

La bouche du contrôleur s'ouvrit spasmodiquement. Il déglutit avec difficulté. Doc adopta un ton plus mesuré et lui redonna le moral en lui adressant un regard de compréhension virile.

« Bon, je sais que personne ne peut être partout en même temps, dit-il. Je n'applique pas toujours les règlements à la lettre et je ne m'attends pas à ce que les autres le fassent. Et du moment que mon ami n'est pas grièvement blessé, nous sommes tous les deux disposés à oublier ça. En revanche... »

Il laissa ces mots en suspens. Le contrôleur consulta sa montre, sortit un carnet à souche. « Si nous opérions un arrêt pour vous dans environ une heure ? Je pourrais arranger ça plus tôt, je suppose, mais il est possible qu'on nous fasse signe de nous arrêter là-bas de toute façon et... »

— Une heure ? Ça sera très bien.

— Et, euh, ça va bien se passer pour votre ami ? Je veux dire, vous ne pensez pas qu'il va, euh...

— Porter plainte ? Vous tracassez pas pour ça, répondit Doc d'un ton sincère. Je vous garantis qu'il n'en fera rien. »

Quand le contrôleur les laissa, il se rassit et glissa le billet dans la poche de poitrine du mort. Carol l'observait avec des yeux légèrement embués en sentant ressurgir l'adoration et la dévotion servile qui avaient été bien près de ne plus appartenir qu'au passé.

Tout s'était déroulé de manière tellement désastreuse. Tout lui avait paru si

différent, elle, Doc, tout. Mais maintenant, le désastre était derrière eux, les erreurs et les méprises complètement balayées... ou écartées du chemin. Et Doc était exactement le Doc dont elle avait rêvé et s'était languie ces quatre dernières années.

Le soulagement la submergea. Le soulagement et la reconnaissance d'être sauvée in extremis d'un insupportable péril, celui de la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Elle sombrait, craquait intérieurement, et Doc l'avait sauvée et lui avait redonné son intégrité. Impulsivement, elle tendit le bras pour serrer sa main entre ses doigts.

« Doc, dit-elle. Tu veux bien faire une chose pour moi ?

— Tout ce que tu voudras », répondit-il en s'adaptant tout de suite à l'humeur qui était la sienne.

« Si jamais je recommence à être désagréable, flanque-moi un bon coup de pied aux fesses. »

Doc répondit qu'il devrait d'abord se prémunir contre l'éventualité d'une fracture : il avait le pied extrêmement fragile. Puis il rit et elle aussi. Et, secoué par le mouvement du convoi, le mort donna l'impression de rire également.

\*

\*\*

Quand ils descendirent du train, Doc sourit en faisant un signe d'au revoir en direction de la fenêtre du compartiment, puis il informa le contrôleur que son ami se portait bien. « Je lui ai donné de l'aspirine et il va se rendormir un moment. C'est tout ce qui lui faut : du repos et de la tranquillité. »

Le contrôleur répondit qu'il n'y avait absolument aucune raison que le gentleman en soit privé. « Pour ce qui me concerne, il peut dormir jusqu'au jugement dernier ! »

Doc le remercia de sa courtoisie et lui serra chaleureusement la main. Pendant que le train repartait, le contrôleur étudia le billet qu'il avait reçu au cours de cette poignée de main. Rayonnant de plaisir, il partit vers l'arrière du train en se disant qu'un gentleman, il n'y avait pas moyen de s'y tromper. Son heureuse rêverie fut tout à coup interrompue par un ordre à vous faire dresser les cheveux sur la tête : « Haut les mains ! »

Le propriétaire de la voix s'était dissimulé entre deux sièges. Il avait dans

les sept ans, portait une tenue complète de cow-boy et était armé d'une mitraillette anachronique.

« Qu'est-ce que tu fiches là ? » hoqueta le contrôleur pendant que, lentement, ses cheveux reprenaient place sur son crâne. « Je t'ai dit une bonne quinzaine de fois de rester près de ta mère... »

— *Pan, pan, pan !* hurla le gamin. T'es qu'un sale vieux méchant et je vais te descendre ! »

Il mit un genou à terre et appuya sur la détente. L'arme fit entendre un crépitement de détonations réaliste. Plus réaliste encore fut l'eau qui jaillit du canon et éclaboussa le plastron de la chemise blanche amidonnée. Le contrôleur tenta d'empoigner le gamin qui prit la fuite en hurlant de rire, criillant à tue-tête injures et menaces, répandant la consternation dans les six wagons suivants jusqu'à ce qu'il regagne le sanctuaire que représentait sa mère. Elle accueillit les protestations de son poursuivant par une remarquable démonstration de mauvaise foi.

« Oh, bonté divine ! Que d'histoires, juste pour un petit garçon. Vous voudriez peut-être qu'il reste assis sans bouger, les bras croisés ? »

Elle regarda alentour, sourit aux autres passagers en sollicitant leur soutien. Aucun ne se manifesta. Le contrôleur lui dit qu'elle devait surveiller son fils, faire en sorte qu'il mette dans l'instant un terme à ses turbulentes randonnées.

« Ce ne sont pas des paroles en l'air, madame. J'insiste absolument. Je ne veux plus voir ce petit jeune homme en dehors de ce wagon.

— Mais je ne *comprends* pas ! » objecta-t-elle avec un froncement de sourcils charmant. « Quelle *différence* cela peut-il faire que ce pauvre petit aille ici ou là ? Il ne fait pas de mal.

— Mais il pourrait s'en faire à lui. En fait, ajouta le contrôleur d'un air sévère, il y a de grandes chances que ça lui arrive. Et si ça arrivait, vous seriez la première à récriminer. »

Il s'éloigna en traînant les pieds et en méditant que c'était ce genre de sales gosses et ce genre de mères qui fournissaient des arguments irréfutables aux tenants de la peine capitale. *Pan, pan, pan !* ruminait-il amèrement. *Sale vieux méchant.* Je lui en donnerais, moi, du méchant !

S'il avait pu deviner ce qui allait se passer quelques heures plus tard... mais

il ne le pouvait pas, heureusement. Ç'aurait été insupportable, avec l'humeur qui était la sienne, de voir ce gamin applaudi, même si cela ne devait être que brièvement, pour sa témérité, sa ténacité, sa sagacité, bref, comme un héros national.

Ce qui se produisit très exactement.

\*  
\*\*

Doc avait en tête une assez bonne carte des États-Unis, étonnamment détaillée, et aussi à jour qu'il pouvait la maintenir. En quittant le train, il se renseigna donc sur un lieu marquant dont il gardait le souvenir, même s'il n'était pas venu dans la région depuis quinze ans. Quand il apprit qu'il existait encore, Carol et lui s'y rendirent en taxi.

C'était à environ huit kilomètres par la route, un relais routier dans le style familial installé au milieu de plusieurs hectares aménagés pour pique-niquer. Après avoir dîné à l'intérieur, ils emportèrent plusieurs bouteilles de bière, choisirent une table isolée et s'y installèrent pour passer les brefs instants précédant la tombée de la nuit.

Ils ne pouvaient pas se procurer de voiture avant, du moins ce ne serait pas prudent de le tenter. Et vu la façon dont ils avaient l'intention d'y parvenir, le voyage de nuit était recommandé. Rouler de nuit dans une voiture volée était toujours moins risqué... à condition, bien sûr, que sa disparition n'ait pas été signalée. Les gens n'étaient pas aussi vigilants. On risquait beaucoup moins d'inciter un péquenaud qui en connaissait le propriétaire à réagir.

« Et on est pas si pressés que ça, souligna Doc. J'ai l'impression que notre défunt compagnon de voyage va continuer à dormir, sans être dérangé, jusqu'à l'arrêt de 22 heures. Même s'ils découvrent la nature de son profond sommeil avant, ça aura guère d'importance. Il faudra qu'ils procèdent à une autopsie. Ça prend du temps et ça peut pas se faire dans un village paumé. En plus, y aura l'histoire du contrôleur, l'ancienne blessure à la nuque, sans compter sa mauvaise conscience, pour ajouter à la confusion de toute l'opération. » Il eut un petit rire. « Si je connais un peu la nature humaine, il jurera que notre ami était vivant et en bonne santé au moment où nous l'avons quitté. »

Carol hocha la tête en riant avec lui. C'était le Doc d'autrefois qui parlait,

son Doc. Elle voulait qu'il la reconforte encore avec son assurance et il faisait de son mieux pour s'en acquitter.

« Bien sûr, on va nous soupçonner d'avoir causé la mort de ce gentleman, poursuivit-il. Demain, dans le courant de la journée, disons, quand le contrôleur aura avoué la vérité et qu'ils auront établi de façon indubitable que cette fracture des vertèbres a été infligée volontairement et non accidentellement. Mais qui on est, après tout ? À quoi elle leur servira, notre description, s'ils savent pas à qui la transmettre ? Bon, s'ils avaient le plus petit indice établissant que nous sommes des voleurs de banques, on serait identifiés dans les cinq minutes. Exactement aussi vite qu'un lot de cartes perforées portant la mention « mort ou vif » pourraient passer dans la trieuse.

— Ça ne se produira pas, décréta-t-elle d'une voix ferme. Alors n'en parlons plus.

— Exactement. Ça sert strictement à rien.

— Mais c'est quand même sage de ne pas rester sur les grands axes. Une nuit de plus, c'est le risque maximum qu'on peut prendre.

— Oh, c'est peut-être un peu exagéré. Ils peuvent pas établir de lien entre nous et la voiture de Beynon, et on a augmenté nos chances en effectuant ce long crochet vers le nord. On va juste dire que le train semble toujours être la meilleure solution pour nous. »

Il était clair, poursuivit-il, qu'ils ne pouvaient pas reprendre la ligne qu'ils venaient d'emprunter. En fait, n'importe quel trajet filant tout droit vers l'ouest représentait un pari risqué, à moins (et le facteur temps l'excluait) qu'ils puissent en emprunter un qui traverserait la frange nord du pays.

« Alors voilà ce que je dirais. On change à nouveau de direction, on s'écarte résolument de cette ligne est-ouest. On peut mettre le paquet cette nuit, arriver à Tulsa ou à Oklahoma City d'ici demain matin et prendre un train qui passe plus au sud. Comme ça on évitera Los Angeles. On entrera en Californie par la gorge de Carrizo et on continuera tout droit jusqu'à San Diego. On peut y être en quarante-huit heures si tout va bien.

— Et tout ira bien, dit-elle en serrant sa main. Je le sais !

— Bien sûr que tout ira bien. »

En réalité, leur situation l'inquiétait passablement. Il y avait beaucoup de

choses qui lui déplaisaient. Mais comme il ne pouvait rien y changer, il faisait contre mauvaise fortune bon cœur même si, secrètement, inconsciemment peut-être, l'obligation de devoir le faire l'agaçait.

Cette situation délicate incombait en grande partie à Carol. Elle aurait dû observer une franchise totale avec lui au sujet de Beynon. À défaut, une fois commise cette unique mais grosse erreur, elle aurait dû garder le sac avec elle à la gare de Kansas City. Ce n'était pas trop lui demander, si ? C'était facile. Mais il avait fallu qu'elle fasse une nouvelle gaffe, le contraignant une fois de plus à s'adapter de manière improvisée, autrement dit de manière dangereuse. Et maintenant, au lieu de montrer la contrition qui s'imposait, d'accepter de regarder les choses en face, il fallait encore qu'il la cajole et qu'il lui remonte le moral.

Si j'avais su qu'elle allait se comporter comme ça, pensa-t-il... et il s'interrompit là dans sa réflexion. Il porta à nouveau la bière à ses lèvres, sourit à Carol en faisant intérieurement la grimace, celle de quelqu'un qui vient de se cogner douloureusement le coude.

« Doc. » Elle regardait la table, grattait machinalement avec son ongle un endroit où la peinture s'écaillait. « Doc. » Elle leva les yeux. « J'ai beaucoup changé, hein ? C'est ça que tu penses.

— Oh, tu sais, commença-t-il. Après tout, ça fait...

— Je ressens la même chose avec toi, Doc. Par moments, tu me donnes presque l'impression d'être un inconnu. Je veux dire... enfin, ce n'est pas pour te critiquer, pour te faire des reproches ni rien, on dirait que j'ai fait une idiotie chaque fois que j'ai esquissé un geste, et toi, pour ça, tu as été drôlement plus gentil que tu n'aurais dû l'être. Mais...

— Allons, faut pas voir les choses comme ça. » Il posa une main sur la sienne. « On a joué de malchance. On s'était jamais aventurés dans quelque chose qui ressemble vraiment à ça.

— Je ne pense pas que ça soit le problème. Le vrai problème. Nous avons connu des moments difficiles avant, et ça n'avait pas l'air de compter. Nous étions tellement plus proches, et... » Elle hésita, pensive. « Je suppose que c'est ça, hein ? On est un peu des étrangers. On n'est plus les mêmes personnes qu'il y a quatre ans.



— Pour l'essentiel, si, protesta-t-il. Disons qu'on a peut-être oublié comment étaient ces personnes. Dans leur totalité, je veux dire. On a oublié les mauvais moments qu'elles traversaient, les fois où elles se prenaient à rebrousse-poil, on s'est souvenus que des bons côtés.

— Ben... peut-être. Oui, ajouta-t-elle. Je suppose que ça vient de là.

— Je le sais, que ça vient de là. Dès qu'on aura un peu renoué... qu'on aura le temps de faire autre chose que courir...

— Doc. » Elle baissa à nouveau le regard sur la table et une légère rougeur envahit ses joues. « Je crois qu'on devrait, tu sais, renouer vraiment tous les deux. Je crois que nous en avons un besoin urgent. Très vite. Est-ce que nous... est-ce qu'il n'y a pas moyen qu'on... soit ensemble ? »

Doc murmura qu'il était certain que si. Sous la table, il appuya sa cheville contre la sienne et la peau soyeuse de Carol réagit par un frémissement.

Il commença à voir les choses sous un éclairage plus prometteur, pour elle, pour tout. Son optimisme inhérent reprit le dessus, effaçant ses inquiétudes, le parant à nouveau de cette image merveilleuse et irrésistible qui avait brillé de mille feux dans la mémoire de Carol.

« Je sais que nous ne pouvons pas nous attarder, nous arrêter où que ce soit, reprit-elle. Mais, écoute, est-ce que tu crois qu'on pourrait voyager ensemble, dans le train ? Prendre un compartiment privé ou une couchette et... »

Doc répondit que oui, à son avis ; il en était presque sûr (même s'il ne l'était pas). « Nous allons tabler là-dessus, en tout cas. *Je* vais tabler là-dessus, chérie. »

Et Carol rougit, prit un délicieux petit air gêné.

Dans la semi-pénombre trompeuse du crépuscule, Doc longea la chaussée pendant environ deux cents mètres et se dissimula derrière une haie. Pendant ce temps, Carol prit position à la limite de l'aire de pique-nique, protégée par les ombres de plus en plus denses de l'allée, mais à moins d'un pas rapide de la route.

Doc entendit deux voitures qui ralentissaient pour elle et qui redémarreraient presque avant de s'être complètement arrêtées. Bientôt en arriva une troisième, une portière s'ouvrit et se referma. Et il jaillit de sa cachette.

La voiture s'arrêta pour lui dans une secousse ; Carol tenait un pistolet

enfoncé dans les côtes du conducteur. Doc grimpa à l'arrière et appuya le canon du sien sur le crâne de l'homme en lui ordonnant de céder la place. Il s'exécuta avec terreur, trop épouvanté pour prononcer un mot, membres raides et paralysés tandis qu'il s'écartait sur le siège. Carol une fois installée au volant, ils repartirent.

Naturellement, la voiture venait d'un autre État ; si elle avait eu des plaques d'immatriculation locales, elle n'y serait jamais montée. Le propriétaire, un représentant de commerce de trente-cinq ans environ, avait un visage joufflu bien nourri, une bouche large et sympathique. Doc lui tint des propos rassurants, le mettant autant à l'aise que les circonstances le permettaient.

« Nous sommes désolés d'agir ainsi, s'excusa-t-il. Croyez-moi, nous n'avions jamais fait ça de notre vie. Mais nous n'avons plus d'argent, ma femme ne peut plus supporter de passer une nuit dehors, alors... j'espère que vous comprenez. Vous-même êtes marié, je suppose. »

Il ne l'était pas. Il avait essayé de se mettre la corde au cou une fois, mais ça n'avait pas marché.

« Oh, c'est vraiment pas de chance, murmura Doc. Dites, je me demande si vous pourriez nous conduire en Oklahoma. Je peux trouver de l'argent là-bas et...

— D-d'accord, pourquoi pas ! J'en serais heureux ! » Son enthousiasme était pitoyable. « Oh, je le pense vraiment. Moi aussi, j'envisageais d'aller faire une petite virée à Tulsa, juste pour m'amuser, vous savez. Je n'ai pas besoin d'être de retour à Chicago avant trois jours, mais j'ai déjà effectué toutes mes visites et... »

Doc le frappa avec le canon du pistolet. Le voyageur de commerce grogna et s'affaissa sur son siège. Carol le repoussa et le fit tomber sur le plancher de la voiture.

« La première petite route, Doc ? » lui demanda-t-elle sans se retourner.

\*  
\*\*

Dans le train, le gamin qui portait le costume de cow-boy fit la sieste, dîna et reprit son vagabondage. Après une absence plus longue que d'ordinaire, il revint vers sa mère en claironnant qu'il venait de tuer un méchant voleur.

« C'est vrai, j'te jure ! » cria-t-il quand elle répondit par un rire indulgent. « J'y ai dit "Haut les mains !" et comme y voulait pas, j'l'ai poussé avec le canon et il est tombé raide, et après, l'argent qu'il avait volé, il est tombé de sa poche et j'l'ai ! J'l'ai là ! » Au comble de l'excitation, il sortit une épaisse liasse de billets de sa chemise et l'agita dans les airs. De l'autre côté de l'allée centrale, un homme tendit le bras et s'en empara ; il fronça les sourcils, étonné, en lisant l'inscription sur le ruban en papier qui entourait les billets. La banque de Beacon City ! Hein ? C'était celle qui avait été dévalisée hier matin ! Il se leva d'un bond et partit à la recherche du contrôleur.

\*  
\*\*

Doc fouilla le voyageur de commerce, prit son portefeuille et tous ses autres papiers. Puis, tandis que le chuchotement de la radio perdait en intensité derrière lui, il hala son corps vers le fossé et lui enfonça le canon du pistolet dans la bouche. Il appuya sur la détente à deux reprises, rangea l'arme sous sa ceinture et entreprit de pousser le cadavre désormais sans visage dans le tuyau d'écoulement des eaux.

« Doc ! » lui parvint la voix pressante de Carol. « *Doc !*

— J'arrive tout de suite, lui cria-t-il calmement. Dès que j'... »

Il entendit le bruit du starter. Le moteur toussa, démarra et rugit. Il escalada précipitamment le bord du fossé en s'aidant des pieds et des mains, ouvrit la portière d'un geste brusque et monta.

« Qu'est-ce qu'y a ? demanda-t-il d'un ton vif. J'peux pas t'laisser deux minutes sans... »

Puis il se tut et écouta avec incrédulité la voix saccadée du reporter :

« L'homme a été formellement identifié comme étant Doc (Carter) McCoy, détrousseur de banques bien connu et cerveau de nombreux crimes. La police est certaine que la femme qui l'accompagne est sa femme, Carol. Voici leur description... »

Le lendemain matin de son arrivée chez les Clinton, Rudy Torrento prit la route de la Californie avec eux. Il avait un peu de température et se sentait plus mal que la veille. Clinton suggéra d'un ton inquiet qu'ils devraient y aller en douceur pendant un jour ou deux. Mais Rudy, craignant que Doc et Carol lui échappent, ne voulait pas en entendre parler. Ils allaient rallier la Californie en trois jours, vu ? Trois jours et trois nuits de route ininterrompue. Lui-même prendrait le volant s'il y était obligé, et s'il y était effectivement obligé, ils le regretteraient.

Et puis, tard ce soir-là, il entendit le bulletin d'informations qui parlait de Doc et de Carol : il sut aussitôt qu'il n'avait plus de raison de se presser. Car eux ne pourraient certainement pas le faire. Dans sa vision des choses, sûrement qu'en Californie, et donc au motel de Golie, il pourrait s'y rendre en patins à roulettes, il y serait encore avant eux.

Il informa donc aimablement les Clinton qu'il avait changé d'avis. Il avait finalement décidé de suivre le conseil de Clinty boy parce que ça servait à quoi, bon sang, d'avoir un médecin avec soi si on l'écoutait pas ? De toute façon, ils allaient prendre les choses en douceur, comme l'avait dit Clint, y aller tranquillement et s'amuser un peu en route ; et commencer tout de suite en s'arrêtant dans un bon motel.

Ils prirent des chambres communicantes, mais uniquement pour préserver les apparences. Ils n'en utilisèrent qu'une, dormirent tous les trois partiellement déshabillés en travers du même lit, avec Fran au milieu.

« Comme ça, on va pas se perdre, expliqua Rudy avec un large sourire. Clint aura pas à craindre que je m'éclipse pour aller trouver les flics et leur raconter qu'il exerce la médecine sans avoir les diplômes. »

M<sup>me</sup> Clinton eut un sourire lubrique. Rudy adressa un clin d'œil à son mari. « Ça te dérange pas, hein, Clint ? T'as pas d'objections ?

— Euh, non. Non, bien sûr que non, se hâta-t-il de répondre. C'est, euh, très raisonnable. » Et il grimaça quand sa femme rit sans retenue.

Il ne savait pas exprimer d'objections. En raison de sa délicatesse et de sa décence naturelles, il ne parvenait pas à admettre qu'il y ait là matière à en exprimer. Il les entendit cette nuit-là... et les nuits suivantes de leur nonchalant voyage vers l'ouest. Mais il garda le dos tourné et les paupières closes, n'éprouvant ni honte ni colère, seulement une nausée de l'âme de plus en plus prononcée.

Juste après avoir franchi la frontière californienne, ils firent halte pour pique-niquer en bord de route sur une aire destinée aux touristes. Plus tard, pendant que Rudy somnolait dans la voiture et que Fran feuilletait un magazine de cinéma, il s'enfonça sous les arbres.

Il ne revint pas. Quand ils le découvrirent, il était allongé, le visage dans une mare de sang, une de ses petites mains encore crispée sur la lame de rasoir avec laquelle il s'était tranché la gorge.

Rudy se laissa tomber sur le sol à côté de lui. Il se balançait d'avant en arrière, les bras serrés sur son corps, grognant et gémissant dans ce que Mme Clinton prit pour un paroxysme d'hilarité. Il était difficile de lui en vouloir pour cette méprise. Jamais elle n'avait vu Rudy accablé de chagrin ; sa Tête de Tarte, qu'elle soit submergée par la détresse ou par le rire, demeurerait pratiquement identique.

Elle se mit donc à rire... comme lui, pensait-elle. Et Rudy sortit brutalement de son accès de douleur pour lui expédier son poing dans le ventre. Il la roua de coups, cogna partout sauf au visage. S'il n'avait pas eu besoin d'elle, il l'aurait battue à mort. Après, il l'obligea à porter le corps dans les broussailles et à le recouvrir de cailloux.

Plus jamais elle ne lui donna de raison de la frapper. Au contraire, personne n'aurait pu être plus attentif à, et respectueux de, ses lubies. Pourtant, après leur arrivée chez Golie, il ne s'écoula presque aucune journée sans qu'il la tabasse ou lui tanne le cuir au moins une fois. Parce qu'elle l'agaçait avec son attitude obséquieuse. Parce qu'il était nerveux. Parce qu'il était très inquiet pour Doc.

Assis, penché sur la radio, il marmonnait farouchement : « Allez, mon gars. Tu peux le faire, Doc ! Tu l'as déjà fait et tu peux le refaire ! »

Il mentionnait rarement Carol dans ces injonctions, pensait rarement à elle.

Elle était forcément avec lui et, tant qu'il échappait au danger, elle aussi. Il ne se les représentait pas l'un sans l'autre, en ayant marre au point de vouloir se séparer. Qu'on les apprécie ou pas, ces deux-là étaient vraiment dingues l'un de l'autre. Et il était sûr que rien, excepté la prison ou la mort, ne pouvait les séparer. Mais au cas où ça se produirait...

Il eut un sourire démoniaque en imaginant l'impossible éventualité d'une dispute entre Doc et Carol. C'était inconcevable, mais si jamais ça arrivait, ça n'y changerait strictement rien.

Carol avait besoin de Doc ; elle n'avait jamais connu la fuite et jamais elle ne s'en sortirait sans lui. Et parce qu'elle n'y arriverait pas, Doc ne se séparerait pas d'elle et ne la laisserait pas se séparer de lui. Elle risquerait trop de tout lui coller sur le dos. De se négocier une porte de sortie à ses dépens.

Ils étaient attachés l'un à l'autre, inextricablement liés l'un à l'autre. Et Rudy hurlait d'un rire de dément quand il pensait à ce qui se passerait si l'un ou l'autre tentait de se libérer. Ça vaudrait le spectacle, si l'un des deux essayait de fausser compagnie à l'autre. Bon sang, ça serait comme de tenter de faire un truc avec la main droite sans que la main gauche soit au courant.

Il continuait d'y avoir des bulletins d'informations de toute dernière minute. Il y était aussi fréquemment question de Rudy, mais l'essentiel se concentrait sur Carol et Doc.

On les avait vus à New York, en Floride, à La Nouvelle-Orléans. Ils avaient pris un train pour le Canada, un avion pour l'Amérique du Sud, un bateau pour les comptoirs britanniques de Malaisie. C'étaient surtout des inventions de dingues, se disait Rudy, le genre de divagations qui surgissent toujours quand on évoque un nom célèbre ou qu'on approche de la curée finale. Mais pas seulement.

Doc avait des amis partout. Les rumeurs réellement ingénieuses (celles pour lesquelles les flics y regardaient à plus de deux fois) devaient être de leur fait, lancées pour rembourser une vieille dette ou simplement pour donner un coup de main à un frère dans le besoin. Une de leurs trouvailles réussit même à faire marcher Rudy pendant un certain temps.

Deux cadavres avaient été découverts dans une maison incendiée à Washington. Ils étaient calcinés au-delà de toute identification possible, mais

d'une taille comparable à celle de Carol et de Doc, et la bague presque totalement fondue de la femme portait l'inscription *D. pour C.* Élément de preuve déterminant, on avait découvert dans le réfrigérateur noirci par les flammes plusieurs liasses de billets d'un faible montant, toutes ceintes de bandes de papier de la banque de Beacon City.

Les policiers étaient certains d'avoir trouvé les corps de Carol et de Doc. Rudy aussi, ou presque. Puis, dans un laboratoire scientifique et technique, un limier opiniâtre avait réussi à récupérer une empreinte latente sur le corps de l'homme, établissant sans l'ombre d'un doute qu'il s'agissait d'un individu qui se situait aux confins de la pègre et s'était taillé une mauvaise réputation à cause de son absence de loyauté. Et partant de là, les enquêteurs étaient parvenus à démasquer l'imprimerie où les bandes de papier avaient été obtenues. S'il avait reconnu que l'inscription avait été réalisée à l'aide de ses caractères d'imprimerie, le propriétaire avait nié en avoir jamais eu connaissance. Il avait toutefois émis l'opinion que ces bandes de papier avaient pu être fabriquées au cours d'un cambriolage perpétré dans son atelier, le cambriolage ayant été dûment signalé à la police quelques jours plus tôt.

La manipulation avait donc été identifiée, même si les manipulateurs ne l'avaient pas été, eux. Personne ne semblait trouver un intérêt quelconque à tenter de découvrir leur identité. Personne ne semblait se soucier de l'identité de la femme. Rudy se posait des questions sur elle, à sa manière détournée et malsaine, et il enviait Doc avec acrimonie. L'homme qui avait péri était un traîne-savates un bon à rien qui n'avait ni la séduction physique ni l'argent liquide pour attirer une compagne. Et donc, apparemment, les amis de Doc lui en avaient procuré une arbitrairement. Celle-là ou une autre du moment qu'elle répondait à certaines caractéristiques. À elle, contrairement à l'homme, ils n'avaient rien eu à reprocher. Il y avait quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent qu'ils n'aient même pas su qui elle était. Ils l'avaient enlevée et l'avaient trucidée dans l'unique intention d'aider Doc.

Rudy était obligé de reconnaître qu'il n'avait pas d'aussi bons amis. Même le petit Max Vonderscheid ne tuerait jamais quelqu'un pour lui venir en aide. Non que cela lui importe : si un faux-jeton comme Doc avait des amis, il préférerait s'en passer. N'empêche...

« Allez, Doc, implorait-il. Viens à Rudy, Doc. Qu'est-ce qui te retient comme ça, nom de nom ? »



La fuite revêt maints aspects. Propre et vive tel l'oiseau qui effleure le ciel. Ou sale et rampante, succession de mouvements comparables à ceux d'un crabe dans une fange littérale et figurative, processus consistant à se traîner vers son but, effectuer des bonds de côté, rebrousser chemin ventre à terre.

Fuir, c'est dormir dans les champs et le lit des rivières. C'est ramper pendant des kilomètres dans un fossé d'irrigation. C'est les petites routes de traverse, les voies ferrées secondaires, le plateau arrière d'un camion de forage, une voiture volée et un couple mort dans une ruelle fréquentée par les amoureux. C'est la nourriture chapardée dans les wagons de marchandise, les vêtements pris sur les cordes à linge ; le cambriolage et l'assassinat, la sueur et le sang. Ce qui est complexe rendu simple par l'alchimie de la nécessité.

Ce que l'on doit faire, on ne peut le faire sans aide. Et donc, du début à la fin de cette lutte, de ces reptations et de ces cavalcades, de ces larcins et de ces meurtres, on est à l'affût de cette aide. Et si on survit, on la trouve, tôt ou tard. Rudy Torrento l'avait trouvée très tôt en la personne des Clinton. Doc trouva la sienne tardivement chez une famille de métayers itinérants ; des cultivateurs qui vagabondaient de culture en culture.

Ils étaient neuf, le mari, la femme et sept enfants de taille croissante : le plus jeune un petit château branlant, le plus âgé un garçon décharné, l'ombre maigrichonne de son père. Ils campaient au bord d'un mince filet d'eau boueux. Deux des pneus de leur camion antédiluvien étaient à plat et la batterie reposait sur le sol. Leurs vêtements étaient en haillons, mais propres. Quand Doc sortit des fourrés pour s'approcher, suivi d'une Carol craintive, ils se serrèrent les uns contre les autres comme une sorte de phalange, et la même expression de lassitude lymphatique se lisait sur chacun de leurs visages tannés par le soleil.

Carol n'avait aucune crainte à avoir. Doc connaissait les gens et, étant né parmi eux, il connaissait très bien ceux-là. Leur existence tournait autour de la survie. Ils n'avaient aucun espoir d'obtenir plus, ne comprenaient pas qu'il puisse y avoir un plus. En un sens, ils représentaient un groupe autonome

fonctionnant à l'intérieur d'une société organisée pour les écraser. La loi ne les protégeait pas ; pour eux, elle n'était qu'un instrument d'oppression, un moyen de les obliger à reprendre la route quand il était contraire à leur intérêt de partir, ou de les retenir en un lieu où ça les pénalisait de rester.

Doc les connaissait bien. Il savait leur parler.

À l'exception d'un simple hochement de tête, il ne tint compte ni de la femme ni de la couvée : ils n'avaient aucune autorité, et laisser entendre qu'un seul d'entre eux puisse en avoir eût été impoli. Il entraîna l'homme à l'écart pour lui parler de manière détournée : nonchalamment assis sur les talons, il discuta en adoptant la languide prudence de son interlocuteur. Parfois, de longues minutes s'écoulaient en silence. Et quand ils parlaient, ils semblaient aborder presque tous les sujets à l'exception de celui qui les occupait.

Pourtant, ils se comprenaient et parvinrent très vite à un accord. Doc tendit plusieurs billets à l'homme, pas beaucoup et aucun d'un gros montant. Car l'intégrité ne s'achète pas et ils étaient seulement deux hommes dans le besoin qui cherchaient une assistance réciproque. Après, de sa voix traînante, l'homme donna ses instructions à la famille.

« Ces gens qui nous arrivent, c'est des amis. Ils vont voyager avec nous. On dit rien à personne, pas un mot, pas un souffle. »

Il envoya les deux aînés à la ville pour acheter des pneus d'occasion « neufs », une batterie et de la nourriture. Au matin, ils prirent la direction de l'ouest. Allongés à plat ventre à l'arrière du camion, Doc et Carol entendirent la voix cassée de la femme s'élever dans un *spiritual* et humèrent la fumée du « see-garr » à cinq cents de l'homme.

Les sept enfants s'entassaient dans la benne avec eux, les plus grands assis, épaules voûtées pour s'accommoder de la toile basse qui servait de toit. Ils les entouraient de toutes parts, leur faisaient écran, les cachaient aussi efficacement que s'ils s'étaient trouvés au fond d'un puits. Mais aussi proches fussent-ils physiquement, ils n'en étaient pas moins distants de plusieurs univers.

Carol sourit à l'une des filles et eut droit à un regard inexpressif en retour. Elle voulut tapoter la tête du nourrisson et retira sa main juste à temps pour éviter la morsure. L'aîné prit le petit sous sa protection. « Moi, j'referais pas ça,

m'dame, dit-il avec une politesse glaciale. Les étrangers, ça y plaît pas. »

La vitesse de pointe du camion n'atteignait pas cinquante kilomètres à l'heure. En dépit de leurs départs matinaux et de leurs arrêts tardifs, ils couvraient rarement plus de trois cents kilomètres par jour. La nourriture qu'ils mangeaient était dénuée de variété, monotone, pratiquement identique d'un repas à l'autre. Porc salé avec de la sauce, biscuits ou bouillie de maïs, chicorée au petit déjeuner. À midi, bouillie de maïs ou biscuits, et porc salé froid qu'ils mangeaient en roulant. Et au dîner, encore des biscuits, du porc salé avec de la sauce, peut-être un peu de « sucré » (du sorgho) et des épinards de Cayenne : feuilles bouillies avec du porc pour obtenir une mixture grasse et sans goût.

Doc mangeait de tout avec appétit. Carol, à qui cette nourriture donnait la nausée, ne mangeait pas plus qu'il n'était nécessaire pour rester en vie. Son estomac protestait douloureusement et de manière gênante. Son corps mince la faisait continuellement souffrir à cause des cahots et des secousses du véhicule. En secret, elle se mit à en vouloir beaucoup à Doc, d'autant plus que la situation difficile dans laquelle elle se trouvait lui incombait à elle directement, elle ne l'ignorait pas, et qu'elle n'osait pas se plaindre.

Les membres de la famille ne l'aimaient pas. Ils la toléraient seulement parce qu'elle était la moitié de Doc (sa *moitié*, bon sang !). Et sans lui, elle serait perdue.

Qu'ils aient su ou non qui ils étaient, les criminels les plus recherchés du pays, cela n'a pas été établi. Mais comme ils ne lisaient pas les journaux, n'avaient pas la radio et vivaient bouche cousue dans un monde où on existait juste pour exister, il est peu probable qu'ils l'aient appris. Et si la possibilité de se renseigner leur avait été offerte, ils l'auraient vraisemblablement ignorée.

Ces gens, ils leur permettaient d'avoir à manger. Leurs affaires, elles regardaient qu'eux.

Posez pas de questions, vous entendrez pas de mensonges.

La curiosité est un vilain défaut.

Laissez les gens en paix, en paix vous serez.

Le vieux camion bringuebala péniblement vers l'ouest, emporta Doc et Carol bien loin de la zone dangereuse des barrages routiers et des contrôles de police, jusqu'à ce qui avait été autrefois la sécurité de la Californie. Et arrivés

là, après une nouvelle journée de voyage environ, ils se séparèrent des métayers.

Doc ne voulait pas qu'ils connaissent leur destination, qu'ils s'en rapprochent encore davantage. Ce serait chercher des ennuis, et quand on cherchait des ennuis, on en trouvait généralement. D'autre part, la famille ne souhaitait pas descendre davantage vers le sud, dans une région traditionnellement hostile aux migrants ou à quiconque était susceptible de le devenir. Et ils espéraient avoir d'autres chats à fouetter, ou plutôt, des pommes à cueillir dans le nord-ouest de la façade pacifique.

On échangea des adieux monosyllabiques, un ultime transfert d'argent s'effectua, puis la famille poursuivit sa route, Carol et Doc restèrent sur place... de façon très inappropriée dans la Cité des Anges.

\*  
\*\*

Doc portait une salopette bleue, un gilet et une casquette à rayures d'ouvrier des chemins de fer. Il se tenait le dos très voûté. Une paire de lunettes démodée, cerclée de fer, était perchée sur le bout de son nez. Il jeta au-dessus un regard de myope pour prélever l'argent de son billet dans un porte-monnaie à fermoir métallique. Une gamelle était coincée sous son coude. En dessous de ses vêtements, et de ceux de Carol, était dissimulée une volumineuse ceinture à billets.

Carol entra dans la gare plusieurs minutes après lui. Elle aussi était voûtée et présentait la silhouette d'une vieille bique. Elle portait une longue robe noire informe et, sous l'ombre du châte qui lui couvrait la tête, son visage était ridé et noirci par le soleil.

Ils montèrent dans le train séparément. Carol prit un siège à l'arrière, Doc entra dans la voiture où les hommes se détendaient et fumaient. Quand leurs billets eurent été contrôlés et que le train eut quitté les voies proches de la gare, il sortit et vint s'asseoir à côté d'elle.

Il ouvrit la gamelle d'où il tira un demi-litre de whisky, but avidement, essuya le goulot avec sa manche et tendit la bouteille à Carol.

Elle secoua la tête en plissant le nez avec dégoût.

« Tu ne peux pas t'empêcher de boire tout le temps ? demanda-t-elle en

fronçant les sourcils.

— *Tout le temps ?* » Il lui retourna son froncement de sourcils. « C'est la première fois que j'en bois depuis des jours.

— Eh bien, c'est une de trop dans les circonstances actuelles ! Si tu veux mon avis, je...

— Mais je te l'ai pas demandé. » Il avala une autre longue gorgée avant de ranger la bouteille dans la gamelle. « Écoute, dit-il d'un ton raisonnable. Qu'est-ce que tu veux faire, de toute façon ? Me laisser ? Partir de ton côté ? Je voudrais bien le savoir.

— Comme si tu ne le savais pas déjà ! Quelle différence ça fait, bon sang, ce que je veux faire ?

— Ah, fit Doc. Dans ce cas... »

En réalité, il ne voulait pas être séparé d'elle. Même si cela aurait été plus facile, il n'aurait pas voulu. Et en dépit de tout ce qu'elle pouvait dire ou faire, il savait qu'elle pensait comme lui. Ils s'aimaient toujours... autant qu'ils s'étaient jamais aimés. Étrangement, cela, rien ne l'avait changé.

Ses paupières s'abaissèrent doucement. Il se demanda où la famille de métayers se trouvait maintenant, regretta inconsciemment de ne plus être avec eux. Il n'avait pas été désagréable du tout, ce long voyage passé à se traîner à travers la moitié des États-Unis. Rien d'autre à faire que rouler, rouler encore. Chaque jour exactement semblable au précédent. Pas de soucis, pas de décisions à prendre. Et par-dessus tout la liberté, la nécessité, en fait, de *ne pas* parler.

Jamais avant ce jour il n'avait pris conscience des bienfaits du silence. Jamais il n'avait pris conscience, étrangement, que pareils bienfaits pouvaient être son privilège. Il était Doc McCoy, et Doc McCoy était né avec l'obligation d'être un type formidable. Persuasif, doté d'une force de conviction ; insidieusement sympathique, agréable de tempérament, imperturbable. Un des types les plus chouettes qu'on puisse jamais rencontrer, tel était Doc McCoy. À sa naissance, le moule avait été cassé. Et évidemment, Doc aimait vraiment les gens, il aimait qu'on l'aime. Et il avait été largement récompensé des efforts qu'il avait consentis en ce sens. Pourtant... eh bien, le résultat était là. C'était devenu un effort, une chose de plus dont il ne s'était pas rendu compte.

Peut-être était-il simplement très fatigué, pensa-t-il avec lassitude. Et extrêmement inquiet. Parce que ce qu'ils allaient faire exactement, quand ils seraient arrivés chez Golie, il n'en avait pas la moindre idée.

« Doc, dit Carol. C'est quoi, l'étape suivante, quand on sera chez Golie ? »

Il grimaça. Elle lit dans ses pensées, songea-t-il. « J'y réfléchis, répondit-il. J'ai pas encore décidé.

– Tu ne sais pas, hein ? Tu n'as pas de plan.

– Écoute, c'est exagéré de dire ça. Il faudra que je me renseigne et... » Le sourire méprisant de Carol l'arrêta. « C'est vrai, reconnut-il, j'en sais rien. »

Elle attendit en fixant sur lui un regard exigeant. Il ouvrit la gamelle avec des gestes maladroits, avala une nouvelle gorgée. Il eut un geste embarrassé avec la bouteille avant de la reboucher rapidement et de la ranger.

« Je... ç'aurait été assez simple en temps normal, expliqua-t-il. Je veux dire, si on avait pu y arriver avant qu'il y ait un bulletin d'alerte lancé contre nous. Quand tu rentres du Mexique, t'as des chances d'être soumis à une fouille sacrément approfondie. Mais quand t'y vas, c'est tout juste s'ils te jettent un seul coup d'œil. Tu peux tranquillement traverser la frontière à pied ou en voiture et...

– Compris ! Mais ça, c'est ce qu'on *aurait pu* faire !

– Eh ben... peut-être qu'on peut toujours. Il a pas l'air d'être beaucoup question de nous, ici. Peut-être... »

Il se tut, incapable de pousser plus loin un mensonge aussi flagrant. Peut-être une alerte générale n'avait-elle pas été émise à leur encontre sur la côte ouest, mais les douaniers qui patrouillent sur la frontière avaient certainement été prévenus.

« On verra, marmonna-t-il. Va falloir que je me renseigne. Peut-être que je vais obtenir des informations sur Ma Santis.

– Ma Santis ! s'exclama Carol avec mépris. Comme ça, là, tu vas obtenir des informations sur Ma Santis, hein ? Tu m'as déjà dit que tu la croyais morte, et même si elle ne l'est pas, j'aimerais bien savoir comment tu vas obtenir des informations sur elle ou sur qui que ce soit d'autre. Tu ne peux pas faire de recherches. Tu ne peux pas aller ici ou là pour...

– C'est vrai. Je peux pas », répondit Doc d'un ton sec. Il se leva et partit aux

toilettes.

Assis sur le long canapé en cuir, il alluma une cigarette, tourna un regard las vers le paysage éclairé par la lune. Il avait toujours pensé que c'était la plus belle région qu'il y ait au monde, ces étendues d'orangers et d'avocatiers, de collines ondulées d'un vert foncé, de maisons aux toits de tuiles, toutes semblables et néanmoins toutes différentes, qui se succédaient à l'infini le long d'horizons incurvés faits de plages de sable blanc illimitées. Il avait envisagé de se retirer par ici un jour et, même si l'idée était absurde, il y pensait toujours. Il se voyait avec Carol, sur le patio d'une de ces maisons incroyablement gaies. Occupés peut-être à faire cuire un steak sur le barbecue, ou à boire des cocktails dans de grands verres en contemplant la mer. Une brise légère, d'une fraîcheur tempérée, soufflerait de l'océan, elle apporterait l'odeur du sel. Et...

« Doc... chuchota soudain Carol à la porte.

— J'arrive », dit-il, et il la rejoignit à leurs places. Elle lui tapota la main et lui adressa un sourire appuyé.

« Tu sais, Doc ? murmura-t-elle. Ça va être notre première nuit ensemble. La première nuit ensemble où nous serons seuls.

— C'est vrai, ça ! dit-il en adoptant un ton enthousiaste. Ça paraît impossible, non ?

— Et il est hors de question que je laisse quelque chose venir nous la gâcher. Rien du tout ! Nous allons nous comporter comme si nous n'avions aucun souci devant nous, cette nuit. Tout évacuer de nos têtes, nous offrir un long bain chaud, quelque chose à manger et... et... »

Elle serra la main de Doc. Presque avec violence.

« Sandy-Egg-O ! brailla le contrôleur. Prochain arrêt, San Diego ! »

Le chauffeur de taxi reçut le pourboire de Doc avec un grognement de surprise : il s'était dit que ces deux-là étaient des radins, voire des escrocs qui ne le paieraient pas. Ce devaient être de nouveaux arrivants qui ne connaissaient pas encore bien les lieux, pensa-t-il. Et il se hâta de se mettre à leur disposition.

« Vous voudrez peut-être aller manger un morceau quelque part ? suggéra-t-il. Quand, euh, vous vous serez rafraîchis un peu, je veux dire.

— Euh... fit Doc en jetant un coup d'œil à Carol. Je sais pas trop combien de temps on va...

— Ou je pourrais vous rapporter quelque chose, si vous ne voulez pas ressortir. Sandwiches, poulet frites, peut-être un truc chinois ou mexicain. Ce que vous voudrez, bière, bidoche ou bretzels, sans supplément. Juste le prix de la course et le temps que je passe à vous attendre.

— Vous voulez bien patienter un moment ? dit Doc. Il faut que je voie s'ils ont un bungalow de libre. »

Le petit gros Golie était nerveux, mais enfin, nerveux, il l'était presque toujours ; il avait ses raisons d'être comme ça. Doc ne réussit donc pas à identifier pourquoi quelque chose le mettait mal à l'aise. Il prit beaucoup de temps pour choisir un bungalow, finit par en sélectionner un qui se trouvait tout au fond du terrain. Mais ses tentatives pour mettre le doigt sur les difficultés qu'il détectait, pour découvrir l'origine de son pressentiment, restèrent vaines.

En sortant de la réception, il annonça le numéro du bungalow au chauffeur et lui tendit un billet de vingt dollars : il lui demanda du poulet pour deux, des cigarettes et un gobelet de café. Le chauffeur se mit au garde-à-vous avant de s'éloigner rapidement. Doc et Carol longèrent la longue rangée de bungalows pour atteindre le dernier.

Il tourna la clé dans la serrure, alluma la lumière.

Carol baissa le store avec détermination, pirouetta sur place et se laissa



tomber sur le lit en agitant les jambes dans les airs. « Bon sang, soupira-t-elle. Qu'est-ce que ça peut être bon ! » Puis elle replia l'index en lui disant : « Viens là, toi ! Tout de suite ! »

Il avança d'un pas, mais s'immobilisa aussitôt en fronçant les sourcils. « Écoute ! T'entends pas quelque chose ? »

— Oh, arrête, Doc. Bien sûr que j'entends quelque chose. Après tout, nous ne sommes pas les seuls dans le motel. »

Il la fixait sans la voir, le front plissé par la réflexion. Elle se leva d'un bond et l'entoura de ses bras, se colla contre lui, sourit en le regardant dans les yeux. Ça devait être leur nuit ensemble, l'avait-il oublié ? Leur première nuit depuis plus de quatre ans. Alors s'il voulait bien arrêter de se comporter comme un nigaud effrayé et...

« C'est ça ! » Les yeux de Doc se plissèrent soudain. « La famille de Golie ! Y en avait pas un seul qu'était là, t'as pas remarqué ? Même son espèce de femme corpulente, et elle s'est jamais éloignée de plus de cinq mètres depuis qu'elle est arrivée ici. Faut qu'on fiche le camp, Carol ! Tout de suite ! »

— Qu-qu'on parte d'ici ? Mais... mais...

— Il les a expédiés ailleurs, tu comprends pas ? Y a pas d'autre explication possible ! Et y a qu'une seule raison qui peut l'obliger à faire ça.

— Mais... » Elle le regardait avec incrédulité.

« Mais pourquoi ? Qu'est-ce qui pourrait... »

— J'sais pas ! Ça a pas d'importance ! C'est peut-être déjà trop tard, mais... »

C'était trop tard. Il y eut un crissement de pas sur le gravier à l'extérieur. Puis un coup poli frappé à la porte, suivi d'une voix féminine basse.

« M'sieur Kramer ? M'dame Kramer ? »

Doc se raidit, sortit le pistolet de sous la bavette de son vêtement de travail. Il attrapa Carol par le bras, le garda un instant dans sa main puis fit un geste du menton.

« Oui ? demanda-t-elle à haute voix. Qui est là, je vous prie ? »

— La femme de chambre, m'dame. C'est pour apporter des serviettes-éponges. »

Doc jeta un coup d'œil dans la salle de bains et secoua lentement la tête. Il pointa l'index sur la robe de Carol, mima des mots avec sa bouche.

« Vous voulez bien les laisser sur les marches, s'il vous plaît ? Je ne suis pas habillée. »

Il y eut un long silence, un chuchotement si bas que ç'aurait pu être n'importe quoi d'autre. Mais ce fut suffisant pour qu'ils sachent. Il y avait quelqu'un avec la femme de chambre, si c'en était une. Quelqu'un qui lui donnait des instructions.

Doc jeta un rapide coup d'œil autour de lui. Il saisit à nouveau Carol par le bras, lui indiqua la salle de bains et ses lèvres formèrent le mot « fenêtre ». Carol secoua la tête avec violence et tenta de s'accrocher à lui ; puis elle fit la grimace et, toute pâle, elle hocha la tête pendant qu'il lui serrait à nouveau douloureusement le bras.

Il souleva silencieusement la fenêtre à guillotine. Il entendit la femme de chambre dire : « J'peux pas les laisser dehors, m'dame. Peut-être votre mari, il peut venir les prendre ? »

– Une petite minute, s'il vous plaît. Il est dans la salle de bains. »

Doc enjamba la fenêtre. Sur la pointe des pieds, il suivit l'arrière du bungalow, puis le côté, jeta un regard prudent à l'angle du mur.

*Rudy* ! Dans la main de Doc, le pistolet tressauta de manière involontaire. Comment... Nom d'un chien !

Il chassa tout de son esprit : la stupéfaction, le sentiment insupportable qu'on se fichait de lui. Les faits étaient les faits, il fallait les accepter, s'en accommoder, et Rudy était indéniablement là.

Il y avait une femme avec lui (il s'agissait de Fran Clinton), mais elle ne donnait pas l'impression d'être armée. Pistolet au poing, Rudy se tenait près d'elle, il ne regardait pas dans la direction de Doc.

Il ne voulait pas se servir du pistolet, bien évidemment. Pas plus que Doc et Carol, il ne pouvait se permettre qu'il y ait des coups de feu. Son objectif et celui de Doc étaient forcément identiques : régler leur différend silencieusement et discrètement dans le huis clos du bungalow.

Doc leva son arme, le canon à hauteur d'épaule. Il tourna l'angle du mur sans faire de bruit.

Rudy d'abord... lui défoncer le crâne avec le pistolet. Puis, avant que la femme ait eu le temps de bouger ou de crier, la frapper violemment de son

poing libre.

Les yeux fixés sur eux, Doc avança lentement d'un pas. Son pied atterrit sur une brique placée de guingois, une de celles qui avaient autrefois délimité la bordure d'un parterre de fleurs. Et il s'étala de tout son long.

En tombant, il appuya sur la détente : il n'avait plus d'autre choix.

Instantanément, Rudy pivota et son arme cracha des projectiles tandis qu'il se protégeait en tirant de force la femme devant lui. Mais les balles passèrent au-dessus de Doc alors que les siennes transpercèrent le corps de la femme pour atteindre Rudy.

En moins de quelques secondes, ils gisaient à terre, morts. Une des mains de Rudy tenait toujours le bras de la femme tordu derrière son dos.

\*

\*\*

À deux rues de là, le chauffeur du taxi entendit la fusillade. Mais il ne pensa pas qu'elle venait du motel de Golie et n'établit assurément aucun lien avec ses passagers récents. Il vit alors Doc et Carol qui venaient vers lui en courant dans la rue (*Hé ! Dis donc ! Vise un peu comment elle court, la fille !*), et ne comprenant pas ce qui se passait, il arrêta son véhicule et en descendit.

« Quelque chose qui va pas, m'sieur-dame ? Quelqu'un qui vous fait des ennuis ?

— Oui, lui répondit Doc. Je vous expliquerai pendant que vous nous conduirez en ville.

— San Diego ? Et votre bouffe ? Qu'est-ce... »

Doc lui enfonça le pistolet dans le ventre et le poussa en direction du taxi. « Vous voulez continuer à vivre ? Hein ? Alors faites c'que j'veus dis ! »

Le chauffeur obéit, mais à son corps défendant. Avec la mauvaise volonté viscérale des gens extrêmement têtus. Quand ils atteignirent la route et tournèrent en direction de la ville, il adressa à Doc le regard furieux de quelqu'un qui se sait dans son bon droit.

« T'as rien à y gagner, mon gars, dit-il. Je sais pas ce que tu cherches, mais t'as rien à y gagner à faire ça. »

Doc le regarda, les lèvres crispées. Sur le siège arrière, Carol se pencha, prise d'angoisse. « Doc... je crois qu'il a raison. Il y a sûrement déjà un avis

d'alerte lancé contre nous. Golie va tout raconter maintenant. Jusqu'où on peut espérer aller dans cette roulotte de cirque ? »

Doc lui demanda d'un ton vif jusqu'où ils pouvaient espérer aller sans elle. Avec l'avis de recherche qui était diffusé, quelle chance ils avaient de s'emparer d'un autre véhicule ? « Les flics vont pas le savoir, dans quoi on voyage. Ni si on voyage dans quelque chose. Peut-être qu'on peut arriver à la frontière avant qu'ils l'apprennent.

— À la frontière ! Mais... »

Le chauffeur lui coupa la parole de son ton obstiné. « T'y arriveras jamais, mon gars. Le mieux qui vous reste à faire, c'est de vous rendre. Tout de suite... aïe !

— T'as aimé ? » Doc lui enfonça à nouveau le canon dans les côtes. « T'en veux encore ? »

Dents serrées, le chauffeur fit non de la tête.

« Très bien, alors, conclut Doc d'un ton calme. Tu prends à gauche, là, et tu continues tout droit en direction de Mission Valley jusqu'à ce que je te dise de tourner. »

Le taxi vira à gauche. Ils dévalèrent la pente sinueuse à l'ombre de falaises abruptes et, au bout d'un moment, Doc parla à Carol. Ils ne pourraient pas franchir le poste-frontière, lui dit-il. Il était évident que ce serait impossible. Mais ils parviendraient peut-être à passer de l'autre côté à un endroit qui n'était pas surveillé.

« Y a des gens qui le font tout le temps, poursuivit-il. C'est pas gagné d'avance et on aura quand même des problèmes quand et si on franchit la ligne, mais...

— Vous y arriverez pas, intervint le chauffeur qui avait retrouvé sa ténacité. Pas à proximité des postes-frontières comme vous allez essayer. Je la connais, cette frontière, mon gars, et je te garantis... »

Sa phrase s'acheva dans un cri. Le taxi fit une embardée et l'homme braqua sur Doc des yeux rendus fous par la douleur. « Es... essaye de recommencer pour voir ! hoqueta-t-il. Recommence et tu vas voir ce qui va arriver ! »

Doc promit qu'il ne le ferait plus : « La prochaine fois, je te descends. Bon, tu tournes à droite au prochain carrefour. On traverse la ville pour rejoindre la

route de Tijuana. »

Le taxi effectua son virage dans un crissement de pneus furieux. Ils avalèrent la montée abrupte vers Mission Hills puis redescendirent par la grande artère qui longe le quartier des affaires de San Diego. La circulation commença à devenir plus dense. Ils entendirent un bruit de sirène... qui s'estompa lugubrement dans le lointain.

Le murmure confus du haut-parleur de la radio, au-dessus du pare-brise, se mua en une voix claire et précise :

« Voiture soixante-dix-neuf ! Voiture soixante-dix-neuf ! Répondez, soixante-dix-neuf... »

Le chauffeur faisait le maximum pour ne pas paraître concerné. Doc jeta un regard sur la plaque d'identification du tableau de bord et parla d'un ton tranchant. « C'est toi. Réponds !

— Qu'est-ce que tu veux que je dise ?

— Dis-lui que t'as chargé deux clients pour une balade touristique. T'en as pour environ une heure.

— Une balade touristique ? » Le chauffeur s'agita sur son siège, inclina légèrement le torse au-dessus du volant. « Jamais elle va gober ça, mon gars. Elle va savoir que j'ai deux escrocs qui veulent aller à Tijuana.

— Hein ? fit Doc en fronçant les sourcils. Comment elle va le savoir ?

— Elle va le savoir, c'est tout. Elle va même savoir où on est exactement, qu'on prend à l'instant la direction de National City. »

À ce moment, Doc comprit. Il établit le lien entre ce discours apparemment dépourvu de sens et le silence oppressé qui provenait du haut-parleur. Et avec une violence sauvage, les nerfs à bout, il écrasa le canon du pistolet sur le visage pâle et obstiné du chauffeur.

Il cogna ; cogna encore. Le chauffeur gémit et se jeta contre la portière du véhicule qui s'ouvrit à toute volée. Il dégringola sur la chaussée où il roula et rebondit.

La portière se referma. Doc tentait de s'emparer du volant et il parvint à le tourner pour échapper à la trajectoire d'un véhicule qui venait en face. Carol observait un silence figé ; un silence perplexe. Puis, répondant à la question qu'elle ne posait pas, la voix en provenance du haut-parleur s'éleva :

« Soixante-dix-neuf ? Soixante-dix-neuf... Je vous reçois, soixante-dix-neuf... »

Doc trouva le bouton et coupa le contact.

Il quitta la grand-route et fonça sur une route de campagne gravillonnée qui lui était grossièrement parallèle.

« Il y a une radio, à l'arrière ? » demanda-t-il. Carol répondit que non.

Bien sûr, ça n'avait pas d'importance. Ils savaient l'un comme l'autre ce qui allait se passer maintenant.

La route de campagne leur fit contourner National City. Puis, implacablement, elle les ramena vers la grand-route.

Doc essaya de s'en éloigner. Lumières éteintes, il exécuta des détours à travers un réseau de rues secondaires en périphérie. Cela ne les fit progresser qu'un peu vers le sud et, à la fin, ils se retrouvèrent à la grand-route. Doc s'arrêta juste avant d'y arriver. Son cerveau s'activait désespérément au rythme paresseux du moteur.

Prendre à travers champs... s'enfuir en courant ? Non, non, c'était trop tard. Aussi irréaliste et impossible que de piquer une autre bagnole.

Bon, alors, et si... et s'ils débarquaient chez un de ces banlieusards ? S'ils se terraient dans sa maison, prenaient sa famille en otage jusqu'à ce qu'ils aient une chance de tenter le coup ?

Ça non plus, non. Pas quand tout le monde savait qu'ils étaient dans une zone aussi limitée. Se terrer ne ferait qu'éliminer purement et simplement la quasi-absence de chances qu'il leur restait.

Doc haussa inconsciemment les épaules. Il regarda les éclairs de phares intermittents devant eux, écouta le *swish-ffttt* des voitures qui franchissaient l'intersection à toute allure. Et, finalement, puisqu'il n'y avait rien d'autre à faire, il reprit la grand-route.

D'autres voitures les dépassèrent en coup de vent et des rires, des fragments de conversations enjouées résonnèrent dans la nuit. Des gens en quête de plaisir qui se hâtaient pour commencer leur soirée, de beuverie et d'excès de bouffe de l'autre côté de la frontière, sans autre crainte qu'une bonne gueule de bois le lendemain matin.

Des gens qui l'avaient gagné, le droit de passer du bon temps.

Doc conduisait lentement. Pour une fois, dans sa vie, il n'avait pas de plan. Il ne voyait aucune issue. Ils ne pouvaient pas rebrousser chemin. Ils ne pouvaient pas non plus franchir la frontière, ni par les postes de contrôle douanier ni de quelque autre manière.

La police n'avait plus qu'à les attendre. À refermer la nasse jusqu'à ce qu'ils soient pris dedans.

Au bout d'un moment, il bifurqua à nouveau, suivit une piste tout en virages qui se termina en cul-de-sac près de l'océan. Il fit marche arrière, reprit la direction d'où il venait. Et il fut de nouveau sur la route, à rouler vers le sud.

Les autres voitures n'allaient plus aussi vite, maintenant. Elles dépassaient le taxi à une vitesse soutenue, mais après quelques centaines de mètres, elles commençaient à ralentir. Et en scrutant loin devant lui, Doc vit pourquoi.

Carol aussi, et elle parla pour la première fois depuis de nombreuses minutes. Elle parla d'une voix qui était en colère, effrayée, avec une toute petite note enjouée. « Alors, Doc. Qu'est-ce que tu penses faire, cette fois ?

— Comment ça ?

— Le barrage routier. Qu'est-ce que tu vas faire ? » Sa voix se brisa, comme si elle était prise de folie. « Tu vas foncer dedans ? Tu vas continuer tout droit et dire, oui, m'sieur l'agent, j'suis D-Doc McCoy et v-voilà ma femme, Carol, et... et...

— Ferme-la ! Regarde !

— Je t'interdis de me dire... regarde quoi ?

— Juste devant nous, là. Ce truc, sur le côté de la route. »

Ça paraissait suspendu à un mètre quatre-vingts environ au-dessus du talus, une sorte de tache oblongue lumineuse surmontée d'une tache plus grande, moins éclairée. Puis, à mesure que le taxi s'en rapprochait au ralenti, les contours des deux taches se précisèrent, devinrent une tête de femme sous un chapeau d'homme.

La femme avait une lampe torche dont elle dirigeait le faisceau sur son visage. Dans son autre main elle tenait négligemment un fusil de chasse. Une femme immense, décharnée, qui portait un manteau en peau de mouton sur une combinaison de travail. Elle les regardait... le taxi, plutôt ; elle fit courir le faisceau lumineux sur le véhicule, lui imprima ensuite un bref mouvement

latéral, puis la lampe disparut et elle aussi.

Doc laissa échapper un cri de soulagement. Il jeta un bref coup d'œil derrière son épaule, attendit que les deux voitures qui le suivaient le dépassent.

Carol le secoua violemment. « Doc, qu'est-ce qui te prend ? Qui... c'était quoi ? » Il partit alors d'un rire qu'il contrôlait mal, bredouilla qu'il n'en croyait pas ses propres yeux. Puis il rétrograda brutalement en première, orienta les roues vers la droite, attaqua le talus dans un grondement de moteur et partit à travers champs.

C'étaient des terres en friche, une étendue de roches érodées qui n'étaient pas recouvertes de terre arable. Devant eux, la grande ombre de la femme leur fit signe de la suivre avant de s'éloigner rapidement, de les guider vers le sommet d'un tertre et de plonger dans un vallon en forme de cuvette.

Il y avait une maison, là-bas, une cabane sombre qui semblait inhabitée. Deux silhouettes massives surgirent de derrière en bondissant, des molosses, et se ruèrent vers le taxi dans un silence de mort. Mais la femme parla, leur adressa un geste, et les chiens obéirent docilement. Ils trottèrent à ses côtés quand elle dépassa la cabane et s'enfonça dans les ténèbres.

« Doc ! Doc, tu m'entends ? Je veux savoir ce qui se passe ! »

Il ne répondit pas. Il s'imaginait peut-être qu'il lui avait déjà amplement expliqué, et toutes ses pensées étaient pour l'heure orientées vers la femme et la délivrance qu'elle représentait.

Une centaine de mètres après la maison, elle s'arrêta, se tourna face à eux et leur fit signe d'avancer lentement jusqu'à ce que le pare-chocs la touche presque. Elle les fit stopper, paume en avant, et ouvrit la portière d'un geste vif. « T'as des choses que tu veux garder, à l'intérieur, Doc ? Bon, entasse-les dehors. On s'en débarrasse pour de bon, du taxi. »

Ils mirent pied à terre. Juste derrière l'endroit où la femme s'était arrêtée, il y avait un vaste cratère. La lueur terne de la lune jouait sur une eau sombre.

« Une carrière, explicita-t-elle succinctement. Elle a pas de fond. Bon, on va juste le pousser un bon coup, ce tacot... »

Ils poussèrent, unissant leurs forces, et quand il prit de la vitesse, ils trottinèrent en traînant les pieds. La femme émit un grognement de mise en garde et ils s'immobilisèrent. Le taxi décolla en franchissant le bord, plongea



dans un grand bruit d'éclaboussures et disparut sous la surface huileuse.

La femme se tourna et serra énergiquement la main de Doc. « Ça fait un bien fou de te voir, Doc, je t'assure. J'arrivais pas à le croire, que c'était vraiment toi, quand ils l'ont annoncé ce soir à la radio.

— Et toi, c'est même pas la peine de le dire, que ça fait aussi un bien fou de te voir, murmura-t-il. Tu nous attendais, là-bas, au bord de la route ?

— Ouais. Je savais que tu venais de ce côté-là. J'ai tenté le coup en me disant que tu me verrais peut-être. À propos (sa voix changea un peu), c'est pas que j'en aie quelque chose à fiche, mais y s'est passé quoi, entre toi et Rudy ?

— Ben... hésita Doc. Tu le connais, Rudy. Il a jamais été tout à fait bien dans sa tête et ça s'est pas vraiment arrangé. Plus t'essayais d'être compréhensif avec lui, je sais pas, moi...

— Ouais, c'est sûr. Il a fini par perdre la boule, hein ? Enfin, ça faisait longtemps que je m'y attendais. » Elle secoua la tête sentencieusement. « Mais bon, on s'en fout, de ce pauvre diable. Pour l'instant, faut qu'on te planque, toi et... et... »

Elle se tut avec une délicatesse fruste en posant le regard sur Carol.

Doc se hâta de présenter ses excuses. « Désolé. Ma, madame Santis, je te présente ma femme, Carol. »

Que la poignée de main de Carol ait été un peu molle n'a guère de quoi étonner. Il y avait tellement longtemps qu'elle entendait parler de cette femme émaciée au visage anguleux qu'elle en était presque arrivée à la considérer comme un mythe.

Ma Santis. Fille de criminel, épouse de criminel, mère de six fils devenus des criminels. Deux d'entre eux avaient péri lors de fusillades avec la police ; deux autres, à l'instar de leur père, étaient morts sur la chaise électrique. Sur les deux qui restaient, un était en prison et l'autre, Earl, en liberté. Les Santis étaient des habitants des collines, des rebelles et des hors-la-loi plus que des criminels au sens commun du terme. Jamais ils n'oubliaient un service rendu ni ne pardonnaient une offense. Ils représentaient cette chose rare dans le monde du crime, des gens qui possédaient un réel sens de l'honneur. À une autre époque, ils auraient pu être pirates, corsaires ou soldats de fortune. Leur malchance, et peut-être celle de la nation tout entière, était d'être nés dans une civilisation

qui mettait l'accent sur le conformisme et n'excusait aucune violation de ses lois, quels que soient les besoins ou les mobiles de chacun.

Les Santis étaient incapables de rentrer dans le moule. Ils seraient morts, et d'ailleurs ils mouraient, plutôt que d'essayer. Et maintenant, à l'âge de soixante-quatre ans et après plus de vingt ans passés en prison, Ma était aussi réfractaire qu'elle pouvait l'être à quatorze ans.

Son fils Earl vivait dans l'arrière-pays, leur expliqua-t-elle. Il se consacrait suffisamment aux travaux de la ferme pour avoir l'air respectable, et il vivait très confortablement grâce à son butin secret. « Y a tellement longtemps que lui ou moi on a pas fait un coup que les gens ont complètement oublié qu'on existe, ricana-t-elle. Alors je me suis dit qu'on allait avoir droit à des visites sérieuses ici, chez moi, mais pas plus que d'autres. Vous restez planqués où je vous dis jusqu'à ce qu'Earl vienne et... à propos, vous alliez chez El Rey, Doc ?

— Exactement.

— Bon, vous avez pas à vous en faire que vous y arriverez pas, dit-elle fermement. Moi et Earl, on a aidé plein d'amis à y aller : Pat Gangloni, Red Reading, Ike Moss et sa moitié. Bien sûr, vous êtes peut-être un peu plus recherchés qu'eux tous, mais... venez. »

Elle tourna le dos et avança jusqu'au bord de la carrière, s'accroupit, pointa le faisceau de sa torche : « Vous voyez, là ? Ces deux touffes de broussailles ? Bon, regardez juste en dessous, ces espèces d'endroits sombres qui sont juste sous la surface de l'eau.

— Je les vois, dit Doc en hochant la tête. Des cavernes ?

— On pourrait les appeler comme ça. C'est pas beaucoup plus que des trous, en réalité. Juste assez grands pour y entrer en rampant et se cacher, mais y vous faut pas plus, hein ? » Elle partit d'un rire jovial.

Doc hésita, jeta un rapide coup d'œil en direction du visage tendu de Carol. « Ça... tu crois que c'est nécessaire, Ma ? Je veux dire...

— Je te dirais pas de le faire si je pensais pas que ça l'est. » Il y avait un soupçon d'animosité dans sa voix. « C'est pas si moche, Doc. Y a de l'air frais qui s'insinue par je sais pas où, et c'est pas si exigü que ça. Pat Gangloni a accepté et tu le connais, Pat. Il en fait deux comme toi, plus la moitié d'un troisième. »

Doc se força à trouver la plaisanterie drôle. « Il va falloir qu'on enlève nos vêtements, je pense ?

— Je dirais que oui. À moins que vous vouliez garder vos dessous. Y a des couvertures à l'intérieur et il y fait plutôt chaud, de toute façon.

— Parfait. Bon... »

Il déboutonna son gilet qu'il laissa tomber sur le sol. Il s'assit, entreprit de retirer chaussures et chaussettes. Ma regarda Carol. « Va sûrement vous falloir une corde », dit-elle avant de disparaître dans l'obscurité.

Carol restait là, immobile, sans faire un geste pour ôter ses habits.

« Carol », dit Doc. Puis : « Carol !

— N-non, répondit-elle en tremblant. Non, j'peux pas ! Comment j'peux savoir que... que...

— T'es avec moi. Tu fais comme je dis. Dépêche-toi d'enlever tes fringues ! »

Il se leva, retira son jean, ouvrit la boucle de la ceinture qui contenait l'argent et la laissa tomber sur la pile de vêtements. Il attendit un moment, parvint à afficher un sourire d'encouragement et réussit à mettre de l'affection dans sa voix. Puis, la main tendue, il fit un pas vers Carol.

Elle recula avec la dernière énergie. « N-non ! *Non* ! éructa-t-elle. Je sais c'que tu complotes ! Tu vas me faire descendre là-dessous et...

— Arrête ! Tu vois une autre solution, toi ?

— Je te connais ! Je remonterais jamais à la surface ! C'est ton amie, pas la mienne ! Elle... t-tu me laisserais sous terre et...

— Bon, la voilà, annonça Ma Santis qui était tout à coup de retour. Des problèmes ?

— Désolé, dit Doc. Ma femme est un peu contrariée.

— Hummm, fit Ma d'une voix traînante. C'est bien ce que j'ai pensé, à l'entendre. Moi aussi, je le suis un peu, contrariée. Je croyais que je me donnais beaucoup de mal pour vous rendre service, à tous les deux, et maintenant j'en suis plus si sûre que ça. J'aimerais bien que les choses soient claires, avant d'aller plus loin. »

Doc répéta qu'il était désolé. Ma fit passer le fusil de chasse sous son bras et, derrière elle, les deux molosses devinrent soudain très attentifs. Elle attendit en dévisageant Carol froidement. Et comme si elle provenait de très loin, Carol

entendit sa propre voix, sentit son visage se raidir dans un sourire conciliant.

Elle était désolée. Elle n'avait pas voulu dire ça. Elle était très reconnaissante à Ma. Elle...

Elle se tut, se pencha pour faire passer l'ample robe noire au-dessus de sa tête. Presque avec empressement, elle libéra sa ceinture à billets, esquissa un geste pour l'offrir à son aînée. Ma eut un geste lapidaire avec le fusil. « Posez-la sur la pile. Et craignez pas qu'y en ait un seul qui manque à l'appel.

— Tu peux en prendre autant que tu veux, lui dit chaleureusement Doc. Je le pense vraiment, Ma. Nous... »

Ma opina. Elle savait qu'il le pensait mais elle n'avait besoin de rien. « J'ai toujours su que t'étais un type formidable, Doc. J'ai entendu dire une ou deux choses qu'allaient pas dans le même sens, mais t'as toujours été réglo avec moi et avec ma famille. Y en a pas un seul, chez nous, qu'ait pas pensé le plus grand bien de toi, Doc.

— Et j'en ai toujours eu autant à votre égard à tous, Ma.

— Mais moi, continua-t-elle, je me mêle pas des bagarres des autres. Je me mets pas plus au milieu que je le suis déjà. Si vous avez des trucs à régler, tous les deux, et j'espère que c'est pas le cas, vous le faites ailleurs. Autrement, c'est moi qui réglerai le problème et ça sera pas marrant pour celui ou celle qu'a commencé. »

Elle se tut un instant, les regarda à tour de rôle en attendant qu'ils acceptent les termes de sa déclaration. L'accord de Carol fut un peu plus spontané que celui de Doc.

« Alors ça va, conclut Ma d'une voix douce. Bon, y a de l'eau qu'est sûrement un peu croupie, dans ces trous, mais vous pouvez la boire si vous avez suffisamment soif pour ça. Pas de bouffe, bien entendu. Vous pouvez vous en passer tant que vous serez en bas. Pas question de fumer ni de gratter des allumettes, y a pas assez d'air pour ça. Bon, je crois que j'ai fait le tour. Tu veux que je t'aide à descendre, Doc ? »

Il fit non de la tête. « Je vais me débrouiller, merci. T'as une idée de jusqu'à quand ça va être, Ma ?

— Oh, je dirais la nuit prochaine. Mais tu sais comment ça marche, Doc. *Comme ci, comme ça* <sup>[3]</sup>. » Elle eut un rire de gorge. « Oh, ouais, je savais que

j'oubliais quelque chose. Les somnifères. Je peux pas vous dire exactement où y sont, mais tâtonnez, vous les trouverez.

— Ah, très bien. J'allais te poser la question. Bon, si tu veux bien éclairer un peu, Ma... »

Elle s'accroupit à nouveau, dirigea le faisceau de la torche sur la paroi de la carrière. Doc l'étudia, appliqua une petite tape de remerciement sur l'épaule de Ma et se positionna en équilibre sur le bord.

« Bonne nuit », dit-il, et, en jetant un sourire à Carol : « Et une très bonne nuit à toi, ma chérie. »

Puis il sauta, les jambes raides. Un grognement audible leur parvint quand il entra dans l'eau.

Il disparut sous la surface, remonta. Agrippa les broussailles et se propulsa à nouveau sous la surface.

Et y resta.

« Voilà, commenta tranquillement Ma, ça, c'est un type formidable. Des fois que vous le sauriez pas.

— Je le sais », répondit Carol.

Elle se saisit de la corde que Ma lui tendait, l'enroula une fois autour de sa taille. Puis elle s'allongea par terre sur le ventre, avança les jambes au-dessus du bord et se tortilla pour reculer lentement. Elle s'arrêta alors, le corps à demi en équilibre au-dessus du vide, la respiration précipitée. Elle leva les yeux et, d'un hochement de tête, indiqua à Ma qu'elle pouvait la faire descendre.

« Y a quelque chose qui vous tracasse. » Ma la maintint dans la même position un petit moment. « Peut-être que vous feriez mieux de vous en libérer pendant que vous pouvez.

— Je... rien, je pense. J'allais juste vous demander, pour les somnifères. Je veux dire, vous et Doc, pourquoi vous avez l'air de considérer que nous allons en avoir besoin ?

— Pourquoi ? fit Ma avec un froncement de sourcils incrédule. Hé, vous avez pas beaucoup roulé votre bosse, hein, ma jolie ?

— Ben... c'est ce que je pensais, avant.

— Hummm, fit Ma. Je vois. Bon, je vais vous dire un truc, pour ces cachets. Ayez surtout pas de doute, vous allez en avoir besoin. Et attendez pas d'en être

arrivée là pour les prendre. Gobezen plusieurs pour commencer, et quand ils commenceront à plus faire effet... »

Elle tira la corde vers le haut, lui redonna du jeu. Carol se laissa basculer lentement au-dessus du bord et se rapprocha de la surface.

« Oui ? demanda-t-elle en frissonnant au moment où ses pieds touchaient l'eau. Quand ils commenceront à ne plus faire effet ?

— Reprenezen », dit Ma.

\*

\*\*

Le trou était incliné et largement rempli d'eau sur les soixante à quatrevingts premiers centimètres, ce qui empêchait presque totalement de respirer avant d'en avoir achevé la traversée.

Carol la négocia en luttant frénétiquement des pieds et des mains ; elle continua de le faire en fermant les yeux et en retenant sa respiration jusqu'à ce que sa tête heurte la roche à l'extrémité du trou. Elle s'affala alors sur le ventre, haletante, envahie de reconnaissance.

Étrangement, il ne faisait pas totalement noir. À l'endroit d'où pouvait provenir la faible infiltration d'air se produisait également une faible infiltration de lumière, même si ce n'était que la lumière relative de la nuit, à l'extérieur, qui atténuait l'obscurité de cette grotte cachée.

C'était comme de se trouver dans un cercueil, pensa-t-elle. Un cercueil faiblement éclairé et pourvu d'une bonne ventilation. Ce n'était pas désagréable, du moins pas encore. Juste oppressant. Aussi longtemps qu'on se satisfaisait d'y être et qu'on n'essayait pas d'en sortir...

Elle cessa brusquement d'y penser.

Tâtonnant dans l'obscurité, et avançant les mains jusqu'au bout du trou, elle rencontra la surface ovale, recouverte de toile, d'une gourde. Elle la secoua, perçut le mouvement et le bruissement du liquide à l'intérieur. La reposa et reprit ses tâtonnements jusqu'à ce qu'elle trouve un flacon dont le bouchon était vissé à fond. Elle l'ouvrit, en renifla le contenu. Sortit une des capsules, la prit entre le pouce et l'index et y porta la langue.

Un peu amer ; un léger goût de sel. Elle remit la capsule dans le flacon dont elle revissa le bouchon.

Elle n'en avait pas besoin, de ces machins. Elle n'avait pas l'intention d'avaler quelque chose qui la rendrait encore plus impuissante qu'elle ne l'était déjà. Ma lui avait dit très clairement qu'elle n'avait rien à craindre. Elle et Doc étaient sous sa protection jusqu'à ce qu'ils reprennent la route tous les deux. Mais ce n'était quand même pas une raison pour qu'elle s'abrutisse à coups de barbituriques. Il était possible que Ma soit fiable à cent pour cent. C'était possible. Mais Doc était capable d'être plus malin que quelqu'un comme elle, sans avoir à beaucoup se forcer. Et s'il décidait d'agir à sa manière, s'il pensait que ça ne risquait rien... oh, aucune importance. Mais pas de somnifères pour elle.

*Si c'en était.*

Elle tourna et retourna le problème dans ses pensées qui s'enchaînaient avec une sorte de rigueur confuse. Sans suivre aucun schéma de réflexion cohérent, elle aboutit à une conviction... un fonctionnement fréquent chez les gens qui ne sont pas sûrs d'eux-mêmes, une insécurité dont les germes ont invariablement été plantés par le passé, dans une sur – ou une sous-protection, une défiance vis-à-vis de l'autorité parentale qui devient représentative de toute autorité. Plus tard, avec la maturité (un concept relatif), on peut la repousser en s'en amusant, la chasser au prix d'une réflexion lucide et tenace. Ou on peut l'encourager au moyen d'un ressentiment qui s'exerce à l'encontre de soi-même, ainsi que d'un apitoiement mélancolique sur soi-même. Elle peut s'amplifier sans fin jusqu'au moment où l'autorité d'origine devient intolérable, et un changement impératif. Non pas pour une autorité radicale en pensée : cela serait trop pénible, trop douloureux. Le changement s'opère seulement vers une autorité possédant des dehors différents, qui avec le temps et soumise à une forte tension, stimulera la défiance et un ressentiment supérieur à la précédente.

Luttant contre cette autorité et contre elle-même, Carol se demanda pourquoi elle redoutait Doc à ce point, comment elle pouvait le redouter et être incapable de lui accorder sa confiance. Et l'aimer néanmoins comme jamais elle ne pourrait en aimer un autre.

Même à l'instant présent, en dépit de sa peur et de sa méfiance, elle aurait donné n'importe quoi pour l'avoir à ses côtés.

Il était toujours, ou quasiment toujours, si calme et si sûr de lui. Il savait toujours exactement ce qu'il convenait de faire, et comment il convenait de le faire. Il pouvait atteindre le point de rupture intérieurement, mais il était absolument impossible de le savoir d'après la façon dont il agissait. Il restait aussi agréable et poli que s'il n'avait pas le moindre souci sur terre. Il fallait rester méfiant avec quelqu'un comme ça. On ne pouvait jamais savoir ce qu'il pensait. Mais...

Elle poussa un soupir de soumission conjugale empreint d'un soupçon de remords. Doc McCoy, un gars formidable, avait dit Ma. Et ces mots avaient donné l'impression de tout résumer.

Il n'y avait tout simplement personne au monde qui soit comme lui, et il n'y aurait jamais personne.

Elle joua avec le flacon de somnifères. Se tourna sur le côté et en frappa la paroi rocheuse. Il ne pouvait pas être trop loin d'elle, juste à quelques dizaines de centimètres derrière ces rochers qui suintaient le froid. Si elle parvenait à se faire entendre de lui, et s'il voulait bien lui répondre... oh, ce serait chouette. Chacun d'eux, se persuada-t-elle, serait réconforté de savoir que l'autre allait bien.

Elle tapa et tendit l'oreille. Tapa et tendit l'oreille. Fronça les sourcils avec une sorte de nervosité agacée. Puis son visage s'éclaira, elle se tourna et frappa contre la paroi opposée. Peut-être était-il là, de ce côté. Après tout, il fallait bien qu'il y soit, non ? Il fallait qu'il soit d'un côté ou de l'autre.

Elle tapa et tendit l'oreille. Tapa et tendit l'oreille.

Entre les séries de coups, le silence l'écrasait. Il devenait quelque chose de douloureux, un vide qui exigeait d'être comblé. C'était insupportable, et puisque l'insupportable ne peut être supporté, son imagination, cet amical ennemi, entra en action.

Très distinctement, elle entendit les coups que Doc frappait en réponse. Bon, pas distinctement, peut-être (assurément, l'imagination a ses limites), mais elle les entendit néanmoins.

Elle tapa et Doc... et ça... tapa. Les signaux transitaient dans les deux sens. Un immense soulagement s'empara d'elle. Puis, dans son sillage et le recouvrant, une irritation et une impatience croissantes.



À quoi cela servait-il de ne faire que taper, de ne faire qu'émettre un bruit dénué de signification. Si seulement elle pouvait lui envoyer un message. Lui demander, lui dire de... de...

Mais peut-être y avait-il déjà pensé. Et avait-il conclu que c'était impossible. Ce qui était peut-être vrai.

Elle plaqua son dos contre la paroi, mesura la distance qui la séparait de l'autre. Il semblait y avoir assez de place, assez pour deux personnes, c'est-à-dire. Certes, ils seraient peut-être un peu serrés ; ils ne pourraient rester comme ça éternellement. Mais juste pour un petit moment, une heure à peu près, ce serait bien.

L'espace en hauteur ? Voyons. Elle mit ses paumes à plat contre le plafond de la grotte, eut un mouvement de recul en constatant combien il était proche. Dans la pénombre, il lui avait paru beaucoup plus lointain. Elle poussa sans se rendre compte qu'elle le faisait. Et tout à coup elle se mit à le marteler de ses poings.

Elle s'arrêta très rapidement et resta complètement immobile pendant plusieurs minutes jusqu'à ce que les battements effrénés de son cœur se soient calmés. Se propulsant alors à l'aide des coudes et des talons, elle entreprit de progresser vers l'entrée du trou.

Ses pieds rencontrèrent l'eau. Elle les en retira précipitamment. Les y glissa à nouveau et les y garda un moment. Mais avec un ressentiment résigné, elle les en retira. Car de toute évidence, elle ne pouvait quitter ce refuge, retourner dans la carrière. Quelqu'un pourrait la voir. Les alentours pouvaient aussi bien grouiller de flics, maintenant. De toute façon, l'eau était très profonde, sans fond avait dit Ma, et elle ne nageait pas très bien. Si elle ne parvenait pas à trouver le trou dans lequel était Doc, si elle était incapable d'y entrer ou de revenir dans celui-ci...

Peut-être cela faisait-il partie de *leur* plan. *Ils* s'attendaient à ce qu'elle tente de sortir, *ils* l'espéraient, sachant qu'elle se noierait si elle essayait.

Quoi qu'il en soit, sortir était hors de question. Il fallait qu'elle reste là jusqu'à ce qu'on l'en fasse sortir, comme (son esprit qui oscillait tel un pendule repartait en sens inverse) cela se produirait forcément, se convainquit-elle. Doc la sortirait de là. Après tout, elle était sa femme, ils avaient traversé beaucoup

d'épreuves ensemble et elle avait beaucoup fait pour lui. Et... et... s'il avait vraiment voulu se débarrasser d'elle, ce n'étaient pas les occasions qui lui avaient manqué.

Pas de doute, il allait la faire sortir, dès que ça ne risquerait plus rien.

Ma l'y obligerait.

Il y avait un tout petit peu plus d'espace ici, en bas, près de l'entrée de la grotte. Le plafond était juste un petit peu plus haut. Elle mesura la distance avec ses mains tendues vers le haut, se disant qu'il y avait presque assez de place pour s'asseoir. À peine l'idée avait-elle pénétré dans son cerveau qu'elle en eut la certitude : elle devait se redresser.

Elle le devait. Elle ne pouvait rester une minute de plus allongée de tout son long ou à moitié appuyée sur les coudes.

Elle ramena le menton sur son torse, se releva expérimentalement. Quinze centimètres, trente, quarante-cinq, cinq... la roche pesa sur sa tête. Elle poussa avec obstination puis réprima un « *Ouch!* » et se laissa retomber sur le sol.

Elle se reposa un moment, essaya à nouveau. Une sorte de tentative oblique, cette fois, les genoux repliés sur la poitrine. Ça lui permit d'arriver un peu plus haut, même si ce n'était pas suffisant et de loin. Mais ça lui montra, ou sembla lui montrer, comment elle pouvait y arriver.

Elle était très souple et très agile, plus que jamais après leur périple épuisant et amaigrissant à travers le pays. Elle rentra son ventre, plaqua ses genoux dessus, appuya le menton contre eux. Roulée ainsi sur elle-même en une sorte de boule oblongue, elle bascula énergiquement vers l'avant et vers le haut en même temps.

Sa tête cogna le plafond dans un heurt qui l'étourdit, puis poursuivit sa progression en raclant sur la roche et en laissant derrière elle une mince traînée de peau et de cheveux. Elle se serait immobilisée au premier impact douloureux, mais l'élan imprimé à son corps l'entraînait. Finalement, elle se retrouva assise sur son séant. En position assise, plutôt. Penchée en avant comme elle l'était, il aurait été loin de la vérité de dire qu'elle était *sur* son séant.

Le plafond appuyait contre sa nuque et ses épaules. Sa tête ployait sous la contrainte. Ses jambes écartées étaient plaquées au sol et, pour se soutenir, elle

avait les mains posées entre elles. Elle en retira une pour se la passer sur le visage, mais l'effort fut si intolérable qu'elle la reposa à la hâte en lui redonnant sa fonction d'étai.

Elle se reposa, la respiration haletante, éprouvant des difficultés à faire pénétrer de l'air dans ses poumons à cause de cette position ramassée sur elle-même. Se disant, au moins, maintenant, je sais que je peux y arriver. Je peux m'asseoir si j'en ai envie. Puis, alors que l'inconfortable position se faisait atrocement douloureuse, elle essaya de se rallonger. Et se retrouva bloquée pratiquement sans pouvoir bouger.

Elle ne pouvait accepter cette réalité. C'était trop horrible. Bon, pensa-t-elle, si j'ai réussi à me fourrer dans cette situation, je dois pouvoir m'en libérer. Si je peux m'asseoir, je peux forc... je peux me rallonger.

« Bien sûr que je le peux, énonça-t-elle, grogna-t-elle à haute voix. Pourquoi pas, hein? »

Mais évidemment, il y avait toutes les raisons qu'elle ne le puisse pas. Il lui était impossible de ramener les jambes sur sa poitrine comme elle l'avait fait la fois précédente. Presque impossible de les bouger ne serait-ce qu'un peu. Quant à se rouler en boule... elle l'était déjà, plus encore qu'elle ne l'avait été à l'origine. Mais désormais la boule n'avait plus aucune élasticité. Son corps était semblable à un ressort comprimé par une charge telle qu'il ne peut que s'écraser davantage sans jamais se redresser.

« Non, dit-elle d'une voix calme, non. »

Puis, sur une note ascendante : « Non, non, n-non! »

Elle attendit, haletante, pendant que le sang montait à sa tête et que ses cheveux lui tombaient devant les yeux. Ses poignets l'élançaient, une douleur sourde s'emparait de ses coudes. Brusquement, ils cédèrent sous elle, son torse plongea en avant et un cri torturé creva sur ses lèvres.

Avec des sanglots de souffrance, elle s'arc-bouta à nouveau. Des larmes ruisselaient sur son visage et elle ne pouvait les essuyer. Dans son supplice et son hystérie croissante, il lui sembla que c'était le plus insupportable de tout.

« Je p-peux, peux même pas lever un doigt, pleurait-elle. Peux même p-pas l-lever un... »

Puis, si bas que sa voix était à peine perceptible, « Ma a dit la nuit

prochaine. Probablement la nuit prochaine. »

Les mots s'égrenèrent dans le silence. Son halètement se fit plus laborieux. Elle avait la respiration sifflante, toussait, gémissait à chaque tressaillement de son corps, et les larmes coulaient plus fort.

« Je... peux... pas... supporter... ça ! hoqueta-t-elle. Vous m'entendez ? *Je peux pas supporter ça ! Pas supporter ça, pas supporter ça, p-p-paas supporter çaaa, pas supporter çaaarrgggh...* »

Elle hurla et la souffrance causée par cet effort la fit hurler plus fort encore et à son tour ce cri en arracha un autre à sa gorge. Elle se convulsa, hurla, en proie à une crise de furie et de souffrance. Sa tête cognait contre le plafond, ses talons tapaient et creusaient dans le sol, ses coudes s'agitaient et raclaient contre les parois du trou qui l'emprisonnaient.

Le sang se mêlait aux larmes sur son visage. Il ruisselait dans son dos, sur ses bras, ses cuisses et ses jambes. De cent griffures et entailles minuscules il surgissait, couvrait son corps ; un sang rouge et tiède... qui se combinait à la poussière de la grotte.

Elle ne sut à quel moment elle réussit à se libérer. Ni comment. Ni qu'elle y était parvenue. Elle se débattait encore, hurlait encore quand elle retira le bouchon du flacon de cachets et le renversa au-dessus de sa bouche...

\*

\*\*

Irritée, elle émergea des ténèbres accueillantes. Quelque chose l'agrippait par la cheville et elle tenta d'y échapper d'un geste brusque. Mais ça ne voulait pas lâcher prise. Ça l'entraînait, la hâlait vers l'entrée du trou en lui arrachant davantage de peau. Elle poussa un cri de protestation, mais ce cri s'étrangla tout à coup quand l'eau se referma sur elle.

Suffoquant et se débattant, elle glissa hors du trou et se retrouva dans la carrière. Il faisait à nouveau nuit... ou encore nuit ? Et sous le clair de lune, elle scruta confusément les yeux les plus inexpressifs qu'elle ait jamais vus.

« Je suis Earl, lui sourit-il en révélant des dents de travers. Accrochez-vous à moi et je vais...

— Lâchez-moi ! » Elle se jeta frénétiquement en arrière. « Laissez-moi tranquille ! Je veux aller nulle part ! J-je vous en prie, je vous en prie, m'obligez

pas ! Laissez-moi seulement r-rester où... »

Elle tenta d'empoigner les broussailles, tenta de s'en saisir pour retourner dans le trou. En nageant sur place, Earl lui appliqua une grande gifle en pleine figure.

« Bon sang », grommela-t-il en lui passant une corde autour de la taille et en faisant signe à Ma et à Doc. « Quarante-huit heures, ça t'a pas suffi, à toi ? »

Cachés sous des morceaux et lambeaux de sacs en toile, Doc et Carol étaient allongés à l'arrière du vieux camion d'Earl qui les emmena en cahotant à travers les collines vers un chemin vicinal puis, au bout de huit à dix kilomètres, à la soi-disant ferme où il vivait. C'était une habitation misérable, délabrée, entourée d'un terrain sans herbe jonché d'objets abandonnés, avec quelques poules, une vache, un peu moins d'un hectare d'arbres fruitiers et une surface environ deux fois supérieure en jardin potager. À l'intérieur de l'habitation menaçant ruine, aux planchers gauchis et aux fenêtres condamnées par des planches, il y avait cependant un poste de télévision couleur de très grande taille, un gigantesque congélateur et une énorme cuisinière fonctionnant au bois et au charbon.

Earl était visiblement fier de ces possessions et Doc lui en fit compliment. Laconiquement, et en essayant de dissimuler son plaisir, Santis sortit du four un gros rôti de bœuf qu'il plaqua bruyamment sur la table sans y avoir préalablement posé de plat. Tandis qu'il le coupait en grosses tranches saignantes, Ma apporta d'autres denrées de première « néc'ssité » (chou bouilli froid, pain, cafetière pleine, cruchon de quatre litres de whisky pur), des timbales en fer-blanc et des assiettes. Ils prirent tous place et chacun s'attaqua voracement à la nourriture, à l'exception de Carol. Elle demeura assise, ahurie et avachie, l'estomac noué, éprouvant beaucoup de difficultés à supporter la vue et l'odeur de la nourriture.

Ma l'évalua du regard et attrapa le cruchon de whisky. Elle remplit à moitié une timbale (prononcée « *timmbal* ») de liquide blanc et la lui tendit au-dessus de la table.

« Maintenant, tu me bois ça, lui ordonna-t-elle. Allez ! M'oblige pas à te le dire deux fois. »

Carol obéit. Elle avala précipitamment, s'efforçant de lutter contre la nausée, puis un feu réconfortant se répandit dans son ventre et un soupçon de couleur monta à ses joues.

« Maintenant, mange », ordonna Ma. Carol mangea. Et après les toutes premières bouchées, elle trouva que la nourriture avait très bon goût.

Ses yeux étaient légèrement cernés de noir. Sa bouche enflée et écorchée, son visage et ses mains une succession d'égratignures et de coupures. Mais personne ne fit de commentaire sur son état ni ne l'interrogea sur ses causes. Usagers expérimentés des sordides raccourcis du crime, ils devinaient très bien ce qui lui était arrivé.

Elle gardait le regard baissé sur son assiette, sans participer à leur conversation. Aussi indifférente que si elle ne la concernait en rien.

Inutile de préciser que Doc et elle étaient toujours très activement recherchés. Il leur serait impossible de franchir la frontière en cachette et de poursuivre leur chemin vers l'intérieur par la terre ferme. Mais Ma et Earl avaient établi un bon contact par voie de mer : le capitaine d'un petit bateau de pêche portugais qui, par le passé déjà, s'était acquitté pour eux de semblables entreprises périlleuses.

« Personne qu'avait le feu aux fesses comme vous l'avez tous les deux, c'est sûr. » Ma avala une lampée de whisky, rota et s'essuya les lèvres sur le dos de la main. « Il fait traîner, là, il fait l'anguille pour se débiter. Mais il va y venir dans un jour ou deux, quand il verra que ça le mène nulle part.

— Tu veux dire... tu veux dire qu'il sait qui on est ? » réagit Doc avec une expression de méfiance.

Ma répondit que bien sûr, évidemment qu'il le savait. « Qui tu veux qu'essaye de décamper du pays en ce moment ? Mais t'en fais pas pour ça, Doc. Il nous connaît bien, les Santis, et t'as pas d'inquiétude à avoir.

— Je vois. Oui, je suis sûr que t'as raison. »

Roy Santis allait sortir de prison d'ici un an à peu près. Ça en ferait trois en liberté, pour ne pas parler de leurs multiples proches et amis. Et quiconque était un tant soit peu au courant de leur réputation ne ferait jamais rien qui puisse les offenser. Celui qui le ferait, dans l'espoir d'une récompense ou la crainte d'un châtement, ne vivrait pas assez longtemps pour s'en vanter.

Le repas terminé, Earl remplit d'eau un pot en terre avant de précéder Carol et Doc sur le terrain creusé de rigoles, derrière la maison, jusqu'à un tas de fumier haut comme une meule de foin. Il était partiellement évidé sous un toit

de planches lui aussi couvert de fumier. L'ouverture qui tournait le dos à la maison était cachée par un pan de toile maculé de bouses de vaches séchées qui avaient apparemment été fraîches quand on les avait appliquées.

L'air embarrassé, Earl tendit à Doc le pot rempli d'eau. « Je peux aussi apporter à manger, si tu veux. Je me suis dit que vous voudriez bouffer la nuit, quand vous pourrez sortir à l'air libre.

– Bien sûr, dit Doc. On a besoin de rien pour l'instant, Earl.

– Bon... oh, ouais. Fumez pas... je suppose que c'est pas la peine que je vous le dise. Je crois même que je gratterais pas d'allumette, si j'étais vous. Un peu de fumée ou un feu, ça se repère de très loin.

– Je comprends. Y en aura pas, promet Doc.

– Ça t'arrive de chiquer ? J'en ai une en rab sur moi, là, je peux te la laisser.

– Hé, ça pourrait être sympa. Merci beaucoup, Earl. »

Il repartit vers la maison. Doc écarta courtoisement la toile qui servait de porte et attendit que Carol entre la première.

Il restait environ une heure avant l'aube. Sans un mot, elle se recroquevilla sur le sol et s'endormit presque aussitôt. Doc s'accroupit contre le mur et mordit dans le tabac. Il avait dormi plus que son compte ces deux derniers jours et ces deux dernières nuits. Maintenant, dormir, ce serait pour quand il ne parviendrait plus à garder les yeux ouverts ; c'était un truc à avoir en réserve pour lutter contre l'ennui du mode éveillé. Il mâcha et cracha, recouvrant avec soin sa salive à chaque fois. De temps en temps il tournait les yeux vers l'ombre foncée que dessinait Carol et son regard devenait mélancolique et songeur.

Avec les premiers rayons du soleil, le tas de fumier commença à accumuler la chaleur. À 10 heures du matin, quand Carol se réveilla soudain, Doc s'était complètement déshabillé à l'exception des chaussures et des chaussettes, et il était assis jambes croisées sur le tas de ses vêtements.

Il secoua la tête pour la mettre en garde quand elle partit d'un rire étonné, puis se moqua de lui-même avec un sourire naturel. « À ton avis, chuchota-t-il, c'est quoi le plus risible ? Moi ou le symbolisme de la situation ?

– Difficile à dire, répondit-elle avec un petit gloussement. Peut-être que je ferais bien d'imiter ton exemple. »

Elle se déshabilla, essuya la transpiration avec ses vêtements et s'en fit un



coussin comme il l'avait fait avec les siens. Et maintenant qu'ils étaient seuls, Doc manifesta beaucoup d'inquiétude pour ses coupures et ses ecchymoses. Carol n'en fit pas grand cas : elle les avait méritées en se comportant comme une abrutie finie, dit-elle. Mais elle apprécia sa sollicitude et, totalement détendue et relâchée, elle se sentait très bien disposée envers lui.

La tête inclinée sur le côté, elle lui adressa un regard malicieux. Elle se pencha tout à coup, saisit entre ses mains son visage couvert de barbe et...

Une masse détrempée tomba sur son front, glissa sur son visage. Elle se recula brusquement en s'essuyant et en se frottant la figure. « *Beurk!* » cracha-t-elle avec dégoût en plissant le nez. « *Yerk!* Quelle saleté répugnante...

— Oh, c'est vraiment affreux. C'est à cause de la chaleur, faut croire. Ça ramollit cette matière et...

— Arrête ! » Elle fit la grimace. « Tu trouves pas ça assez moche, faut en plus que tu me fasses un dessin ? »

L'incident marqua la fin de leur rapprochement amoureux. Doc se retira derrière son masque d'impenétrabilité et Carol sombra dans son apathie antérieure. Tandis que les longues heures s'étiraient interminablement, elle se parla tout bas ; railla des *ils* et des *eux* indéterminés en les traitant d'imbéciles.

C'était très drôle, hein ? Oh, oui ! Exactement comme au cinéma. Dramatique et passionnant en diable. Deux voleurs de banques, grands, méchants et intelligents, qui se cachaient nus comme des vers dans un tas de fumier !

La chaleur attirait des nuées de mouches. Elle faisait sortir des grouillements d'asticots qui avaient la couleur de cadavres, leur tombaient sur la tête et sur le dos ou sortaient de terre sous eux en rampant. Et elle dégageait une odeur infecte qui les prenait à la gorge, faisait ruisseler leurs yeux et semblait s'insinuer par chacun des pores de leur peau.

À un moment, en désespoir de cause, Carol esquissa le geste d'écarter la toile qui servait de porte. Mais Doc la repoussa sans ménagement. « Tu sais bien qu'y faut pas. Essaie de mâcher du tabac.

— Du tabac ? Ça va éliminer cette puanteur ?

— Non, mais ça chassera le goût de ta bouche. »

Elle hésita avant de tendre la main. « Donne. Je ne peux pas être plus

écœurée que je le suis déjà. »

Elle préleva un petit morceau avec ses dents. Ça l'écœura quand même encore plus, mais c'était une sorte de nausée différente et même cela représentait un soulagement.

Doc et elle restèrent assis à mâcher et à cracher sans se donner la peine de recouvrir leur salive puisque ce n'était pas nécessaire. Le fumier coulait et tombait dessus avec un bruit mou. Et les mouches grouillaient, les insectes rampaient. Ainsi s'éternisa la journée et, enfin, il fit nuit.

De la maison, Earl leur apporta plusieurs seaux et ils purent chasser une partie de cette pourriture en s'inondant d'eau. Mais la puanteur et le goût, mêlés à celui du tabac, persistèrent. Ils imprégnaient le peu de nourriture qu'ils parvenaient à avaler. Dans leur imagination, ils les sentirent même dans le whisky qu'Earl leur versa après avoir sorti une flasque de sa poche-revolver.

Comme il n'y avait personne dans la maison, il dut y retourner rapidement. Cela signifiait que Carol et Doc ne pouvaient pas s'attarder dehors contrairement à ce qu'ils avaient espéré. Ils rentrèrent avec réticence sous le rabat de toile et s'enfoncèrent dans la misère d'une nouvelle nuit. Doc s'accommoda du confort maximum qu'il parvint à se créer. Carol ne cessa de passer d'un coin à un autre sur le sol détestable.

*Pourquoi ?* murmurait-elle avec rage. Pourquoi fallait-il qu'ils soient là? D'abord ces épouvantables trous sous la surface de l'eau qui auraient fait fuir même un rat, et maintenant ce... cet endroit. Ça n'avait aucun sens. Enfin quoi, les recherches pour les retrouver avaient été très actives quand ils étaient descendus du train et il avait fallu qu'ils se cachent. Mais jamais ils ne s'étaient terrés dans des endroits aussi affreux que ceux proposés par les Santis.

« On était en mouvement, à ce moment-là, lui fit remarquer Doc d'une voix douce. On était pas circonscrits dans une zone aussi restreinte.

— Je m'en fiche ! Je dis qu'on pourrait aussi bien se cacher dans un endroit qu'on pourrait au moins *supporter*... qui serait vivable, je veux dire. »

Doc répondit que jusque-là ils semblaient avoir survécu. Puis, patiemment, il poursuivit en lui expliquant que la meilleure cachette était toujours celle qui paraissait exclure toute habitation humaine. Les trous sous la surface, par exemple : comme elle l'avait dit, même un rat aurait reculé. Et maintenant, le

tas de fumier. Si déjà à distance il était répugnant au point de donner la nausée, qui irait imaginer que quelqu'un puisse trouver refuge à l'intérieur ?

Carol l'écoutait, l'air déprimé. Puis elle cessa d'écouter. Ou de penser. Il valait mieux qu'elle arrête de se plaindre, se dit-elle. Sa situation était bien assez précaire comme ça. Contrairement à Doc, toutefois, elle n'avait pas pris sur elle de devoir accepter ce qu'elle ne pouvait changer, et par conséquent elle s'insensibilisait contre. Sombrait dans une prostration vide et aveugle où le temps était infini et inexistant à la fois.

Ils avaient passé encore deux nuits et deux jours dans le tas de fumier.

La troisième nuit, Earl était venu les voir sans son habituel chargement de provisions.

« Vous boufferez quelque chose à la maison, avait-il expliqué. Vous vous nettoierez un peu aussi. On dirait que vous êtes sur le départ. »

Earl était maintenant installé en haut des marches devant l'entrée de la maison, et sa meute de chiens à l'air méchant s'agitaient autour de lui. Assis à la table de la cuisine, il y avait Ma, le capitaine du bateau, Carol et Doc. Les cheveux de Carol étaient coupés au ras du crâne. Elle et Doc portaient tous deux un bonnet de laine au bord retourné, un sweat-shirt trop ample et un jean. Si on se fiait aux apparences, ils étaient semblables aux membres de l'équipage : les trois proches parents du capitaine qui se tenaient derrière sa chaise, visages rayonnants, renfrognés ou souriants selon les circonstances, en des imitations exagérées de sa propre expression.

Pour l'heure, ils étaient tous renfrognés.

« Mais vingt-cinq mille ! » Le capitaine leva les yeux au ciel. « C'est quoi, vingt-cinq mille, pour risque pareil ? Une somme dérisoire !

— C'est donc pas vraiment le risque qui te dérange, remarqua sèchement Ma, du moment que tu touches suffisamment de fric. C'est comme ça que ça se mesure, Pete ?

— Écoute...

— Bien sûr que oui. Bon, comme y a plus de risques, tu gagnes plus de fric. Le double de ce que t'as jamais gagné avant. C'est plus que normal et c'est tout ce que t'auras. »

Les deux ceintures qui contenaient l'argent étaient posées sur la table. Ma

les ouvrit et sortit de chacune une somme égale.

Le capitaine poursuivit ses protestations sur un ton mélodramatique. « Ça peut pas aller, *senhora* ! Pour moi, ça convient. On est vieux amis, et avec les amis, on est généreux. Mais mes hommes... » il se tourna et secoua la tête en les regardant. « Vous voyez ? Ils veulent pas ! Ils disent... »

– Tu te fiches de qui ? fit Ma en riant. Ces gars-là, ils savent même pas de quoi on cause. »

Le capitaine prit l'air très mécontent, puis son attitude changea du tout au tout et il rit lui aussi. « Écoute, toujours il faut essayer, oui ? Même avec les amis, c'est autant un devoir. Mais maintenant comme on est d'accord... »

Il tendit le bras vers l'argent. Ma abattit une main grosse comme un jambon sur la sienne.

« Quand tu seras de retour, dit-elle. Quand ces deux-là m'auront fait savoir qu'ils sont arrivés à bon port, sains et saufs, avec tout ce qu'est à eux.

– Mais... mais, bredouilla le capitaine dont le visage se colorait. Tu prends moi pour un mouchard ? Tu fais pas confiance à moi ?

– Hé, j'ai rien dit de pareil.

– Alors pourquoi ? Et suppose qu'y ait problèmes ? Que je pourrais pas revenir, hein ?

– Dans ce cas, tu toucherais pas l'argent. Et t'en aurais pas besoin, Pete », ajouta-t-elle en le regardant bien en face.

Il abaissa les yeux. Marmonna sans conviction que ça valait pas la peine d'en discuter, qu'il se satisfaisait pleinement d'attendre pour avoir son argent. Ma opina, roula les billets ensemble avant de les glisser sous le devant de sa robe.

Earl entra dans la maison. Tout le monde se serra la main et, sans insister, Doc suggéra que Ma et Earl les accompagnent dans leur voyage. Ils affectèrent d'être tentés, échangèrent un sourire comme s'ils partageaient une plaisanterie connue d'eux seuls. « Je crois pas, Doc. Moi et Earl on aime plutôt bien être ici.

– Ouais, dit Earl. C'est sûr qu'on aime drôlement être ici.

– Et de toute façon, on pourrait pas partir maintenant, pas question. Pas avec Roy qu'est toujours en taule. »

Doc répondit qu'il comprenait. Il y eut un moment de silence embarrassé

durant lequel personne ne sembla en mesure de parler ou de faire un geste. Puis, mû par quelque chose dans l'attitude de Ma, Doc se sentit obligé de proposer de l'argent pour l'aide qu'elle et Earl leur avaient apportée.

« Je me sentirais vraiment beaucoup mieux en le faisant, affirma-t-il avec une sincérité dépourvue de toute sincérité. Tu m'as dit que t'avais pas besoin d'argent, je sais, mais...

– Ah, voyons, dit Ma. Combien ça peut valoir pour toi, Doc, à ton avis ?

– Oh... » Son sourire conserva sa chaleur, mais il sentait une boule froide dans son estomac. À plusieurs reprises déjà il avait mentalement additionné l'argent des ceintures avant de diviser le total par deux. « Oh, je mettrais pas un chiffre sur ça, Ma. Ça vaut ce que tu diras que ça vaut, et ce que tu diras me convient à cent pour cent.

– Qu'est-ce que tu dirais de cinq mille ? »

*Cinq !* Il s'attendait... enfin, il ne savait pas exactement à quoi. Mais quand les gens vous tapent dans une situation de ce genre, c'est généralement de la quasi-totalité de ce que vous possédez. Et il ne vous reste pas d'autre choix que sourire.

« C'est pas assez, déclara-t-il avec un soulagement qui le rendait généreux. Je serais largement gagnant en t'en donnant dix.

– Je savais que tu le prendrais comme ça, dit Ma en agitant la tête avec contentement. Je l'avais dit à Earl, pas vrai, fils ? Mais c'est pas pour nous, Doc. Ce que j'avais en tête c'était, si t'es sûr que cinq ou dix mille, ça te privera pas...

– Dix. Et ça fait rien si ça me prive !

– Eh bien, j'aimerais que tu les donnes à Pat Ganglioni. Je t'ai sûrement dit qu'il était là-bas en bas. Il emportait pas grand-chose quand il a fichu le camp, et je suis sacrément inquiète pour lui.

– Ce bon vieux Pat, dit Doc. Je vais faire en sorte qu'il les ait, Ma.

– Je l'aurais bien dépanné, moi. Mais il est venu et il est reparti tellement vite, et j'avais rien que je pouvais mettre la main dessus aussi rapidement. Bon, dit-elle en lui écrasant la main dans la sienne, je suis sacrément contente de savoir que tu vas chercher à le voir. Je sais que tu le penses, autrement tu le dirais pas.

– C'est comme si c'était fait, promit Doc. Après tout, Pat est aussi un

drôlement bon ami à moi. »

Ils montèrent dans la voiture du capitaine, Doc à l'avant, entre lui et un des membres de l'équipage, Carol à l'arrière entre les deux autres. Le brouillard s'épaississait sur San Diego, descendait progressivement sur la baie. La voiture avançait prudemment au ralenti. Elle arriva sur les quais par le nord, contourna le centre administratif de la ville et s'approcha à nouveau par le sud.

C'était un robuste bateau de quinze mètres, amarré à peu près à la moitié du long quai. Il y avait d'autres bâtiments de haute mer de chaque côté, un crevettier et un bateau de plaisance, mais l'un comme l'autre étaient sombres et silencieux. Le capitaine gara la voiture et mit les clés dans la boîte à gants. (Elle serait récupérée par un de ses nombreux proches.) Il ouvrit la portière, parla rapidement en portugais et en anglais. « Là, on doit faire vite, alors on doit être prêts pour partir à la marée. Mais on fait pas de course. On va vite lentement, oui ? »

Ses dents étincelèrent dans un sourire nerveux. Il mit pied à terre, imité par les autres, et tous traversèrent le quai avec une hâte mesurée. Le capitaine sauta à bord, tendit les mains à Carol. Doc atterrit sur le pont une seconde après elle, et le capitaine, qui donnait ses instructions à voix basse sans se retourner, les précéda jusqu'à sa minuscule cabine. Elle allait leur être réservée pour la durée du voyage. Il dormirait sur une couchette avec l'équipage.

Il referma la porte en sortant ; il y eut des murmures de voix, des bruits assourdis indistincts. Puis le rugissement, rapidement atténué, des moteurs diesel jumeaux. Et ils s'éloignèrent pour gagner la baie.

Le capitaine revint, tira les stores devant les hublots et alluma la lumière. « Vous serez très silencieux, oui ? » Il leur adressa son sourire étincelant et nerveux. « Sur l'eau, le bruit, il voyage loin. »

Il les laissa à nouveau. De manière presque imperceptible, le bateau prit de la vitesse. Ils s'enfoncèrent de plus en plus dans le brouillard dont la masse grise se referma derrière eux.

Doc rôda dans la cabine, l'inspectant automatiquement comme il le faisait de tout lieu inconnu. Il ne cherchait rien de particulier. Il regardait seulement. La plupart des grands criminels ont cette habitude. À plusieurs reprises, ça lui avait sauvé la vie, entraînant inversement et en chaque occasion la mort de un

ou de plusieurs autres hommes.

Il fouilla la petite étagère de livres et l'armoire à pharmacie. Regarda sous la couchette en adressant un sourire d'excuse à Carol qui s'était étendue dessus. Fouilla dans les petites niches du bureau, découvrit un trousseau de clés, ouvrit et examina chacun des tiroirs. Les referma à clé (en laissant le contenu exactement comme il l'avait trouvé) et tourna son attention vers le gros coffre au pied de la couchette.

Il était cadenassé à ses deux extrémités. Doc opéra une sélection dans les clés du trousseau, trouva du premier coup celles qui convenaient et souleva le lourd couvercle en chêne. Il y avait une quantité de couvertures grisâtres à l'intérieur ; il y avait aussi, couchées entre elles, plusieurs boîtes de munitions, deux carabines à répétition et deux fusils de chasse calibre 12 double canon. Les yeux de Doc brillèrent. Puis, presque distraitement, il chargea les fusils, les posa sur les couvertures et rabaissa le couvercle. Il réinséra les cadenas dans leurs demi-anneaux... sans les fermer, même s'ils donnaient l'impression de l'être. Cela mit un terme à son inspection et à ses activités corollaires, et il remisa les clés dans la petite niche avant d'aller se verser à boire.

Allongée sur la couchette, Carol avait observé son mari pendant quelques instants avant de se tourner sur le côté et de fermer les yeux : la façon dont il se comportait n'était qu'une nouvelle variante de la même norme. S'il y avait quelque chose de plus en arrière-plan, il lui en ferait part. Quand et si cela se révélait nécessaire.

Elle s'endormit.

Presque aussitôt, lui sembla-t-il, elle se réveilla.

Au-dehors, dans la nuit, un étrange écho renvoyait le bruit des diesels. Ou plutôt non, ce n'était pas un écho, mais le ronronnement croissant d'un autre moteur. Et à la surface des hublots obturés, forant opiniâtement à travers le brouillard, il y avait un faisceau de lumière voilée.

La cabine était sombre. Elle n'entendait que le silence, tendu, attentiste, puis vint le murmure impérieux de Doc. Elle le voyait maintenant, sentait sa présence, assis à côté d'elle. Et près de la porte, elle aperçut l'éclat blanc des dents du capitaine.

« Vous faites ce que je vous dis, Pete. Ma femme et moi, on s'occupe du

reste.

— Non ! Je vous prie, *senhor* ! Je peux pas... c'est pas nécessaire ! Juste un canot, pas plus que trois hommes, je sais ! Tout...

— Ça en est que mieux.

— Je vous prie ! Je vous dis que c'est pas obligé de faire ça ! Je jure, je connais ces garde-côtes. Je suis étranger, pour eux ? J'ai fait ce trajet beaucoup de fois, non ? On va discuter quelques moments, peut-être, et...

— Et pendant ce temps ils vont vous retenir. Apprendre qui vous êtes, quelle est votre destination. Obtenir tous les renseignements voulus pour nous faire aborder par une vedette.

— Mais... mais... » Il y eut un hoquet de désespoir dans l'obscurité. « Mais après, *senhor* ? Hein, après ? Sa position, elle sera connue, et on saura que moi, mon bateau, il était...

— Vous direz que c'est moi. Ma femme et moi, on s'est introduits à bord sans que vous le sachiez, et on s'est emparés des armes et des munitions.

— Ha ! Ils vont croire cette histoire ?

— Pourquoi pas ? C'est une très bonne histoire. » Doc marqua un temps de silence menaçant. « En fait, je dirais qu'elle est bien meilleure que l'autre.

— C'est vous qui dites ! C'est facile pour... quelle autre ?

— Celle que vous seriez obligé de raconter à Ma Santis. C'est pas que ça servirait à quelque chose, Pete. Rien que vous pourriez lui raconter servirait à quelque chose.

— Mais... »

Le capitaine poussa un profond soupir. Le ronronnement du canot à moteur enfla jusqu'à devenir un vrombissement paresseux.

« Ça m'amuse pas non plus, Pete, dit Doc très sérieusement. Je déteste tuer, et je déteste particulièrement cette situation. Mais qu'est-ce que je peux faire d'autre ?

— Quoi d'autre ? » La voix du capitaine était difficilement reconnaissable. « Oui, quoi d'autre, *senhor* ? Qu'est-ce qui pourrait être plus précieux que sa propre vie ? »

Il tourna les talons et sortit. Peu après leur parvint le cri de : « Ohé, du bateau ! Ohé, l'*Elena Isabella* ! » Puis il y eut un léger heurt et le raclement du



bois contre le bois.

Doc arma les fusils de chasse. Il en tendit un à Carol et ouvrit silencieusement les deux hublots.

Il y avait trois hommes dans le canot : un mitrailleur, le pilote et le capitaine, jeune enseigne de vaisseau de deuxième classe. Il se tenait le pied appuyé contre la coque de son embarcation, la casquette repoussée sur l'arrière du crâne. Le pilote était près de lui, courbé en avant, le coude replié sur le haut du pare-brise. Les mains dans les poches, le servant se tenait à côté de sa mitrailleuse montée à la poupe.

Doc l'observait. Il posa la main sur le bras de Carol pour lui dire de patienter : Attends ! Ils vont peut-être se regrouper davantage, tous les trois.

« Pourquoi t'es si pressé, Pete ? » L'enseigne de vaisseau avait la voix traînante, affable : un ami s'adressant à un ami. « T'essayais pas de foncer pour m'échapper, hein ?

– F-foncer ? répéta Pete avec un rire mal assuré. Qui c'est qui fonce ? Qui c'est qu'est pressé ?

– T'as pas amorcé, ce soir, hein ? Pourquoi ?

– Pourquoi ? Parce que j'ai fait cet après-midi. Aussi j'ai congelé, rempli le carburant, monté provisions à bord, embrassé ma femme...

– O.K., O.K., gloussa l'enseigne de vaisseau. T'as du café dans ta cambuse ? Jack, apporte la gamelle. »

Le mitrailleur s'approcha avec un petit seau en fer-blanc. Le lieutenant le leva à bout de bras en prenant appui sur le mitrailleur.

« *Maintenant !* » souffla Doc.

Il les toucha tous les deux, les fauchant presque au niveau de la taille d'une seule double charge. Ils se plièrent, basculèrent dans l'eau noire entre les bateaux. La charge tirée par Carol atteignit le pilote au visage et au torse. Il était encore en vie quand deux des membres de l'équipage le jetèrent par-dessus bord et, aveuglé, défiguré, il parvint à remonter à la surface. Un des matelots miséricordieux lui fracassa le crâne à l'aide d'une hache. Ensuite, ils défoncèrent le fond du garde-côte avant de remonter d'un bond à bord de leur bateau.

Les moteurs rugirent furieusement. Le bateau se précipita au-devant des

vagues, les traversa comme l'aurait fait une créature terrifiée. Fuyant comme s'il ne pourrait jamais aller assez loin, comme s'il allait fuir éternellement. Puis, au fur et à mesure que les heures passaient, il ralentit. Car ce qui était fait, était fait, et dans l'immédiat, au moins, il n'y avait pas lieu de fuir.

Quant à Carol et Doc...

Ils étaient allongés dans les bras l'un de l'autre, repus, réunis enfin. Et Doc la serrait très fort, il lui caressait les cheveux d'un geste protecteur. Car elle était sa femme, plus précieuse à ses yeux que l'épouse moyenne aux yeux du mari moyen. Et si les circonstances le contraignaient à la considérer comme une adversaire (il n'était pas certain que ce soit le cas, à l'instant présent), ce serait avec un amour qui ne serait en rien atténué, et avec un immense regret.

Elle frissonna contre lui, émit des sons étouffés contre sa poitrine. Il répondit par quelques « allons-allons » dignes d'un époux, murmura que tout allait bien maintenant. Puis, s'apercevant qu'elle riait, il l'embrassa tendrement. « Eh ben alors, qu'est-ce qu'y a de si drôle, hein ?

— T-toi ! Je... Je... te fâche pas, Doc, mais...

— Évidemment que je vais pas me fâcher. Alors, qu'est-ce que j'ai fait qui t'a amusée ?

— R-Rien ! C'était... ben, tout à fait toi ! » Elle eut un petit gloussement ravi. « À aucun moment tu n'as vraiment envisagé de rester au Mexique, hein ? Tu n'as jamais cessé d'espérer que tu reviendrais. Un jour, d'une manière ou d'une autre, tu en avais l'intention. Je le voyais bien. J'ai observé ton expression quand on était dans le train de San Diego, et... et...

— Et ?

— Ben, tu sais. Maintenant tu ne peux plus. Pas après le truc de cette nuit.

— Je corrige, dit Doc. Maintenant *nous* ne *pouvons* plus. »

Le petit territoire dont El Rey est le roi sans couronne ne figure sur aucune carte et, pour des raisons très pratiques, n'a aucune existence officielle. Cela a donné naissance à la rumeur qu'en réalité cet endroit n'existe pas, que ce n'est qu'un havre illusoire évoqué en esprit par les dépravés. Et comme nulle personne jouissant d'une réputation d'honnêteté et de respect de la vérité n'en est jamais revenue...

Bon, vous voyez ?

Mais cet endroit existe bel et bien.

Situé au cœur d'un petit massif de montagnes côtières, il subit des changements climatiques soudains et draconiens. Il est presque impossible de s'habiller en fonction des conditions météorologiques, car les vêtements tout juste adaptés à telle heure du jour deviennent l'heure suivante un fardeau étouffant. Et on ne sait pourquoi, sans doute en raison de ces phénomènes atmosphériques, on y a toujours un peu soif. Pourtant, de nombreux climats tropicaux et semi-tropicaux présentent ces mêmes inconvénients, voire pires. Et il y a une chose que l'on peut affirmer en faveur du royaume d'El Rey : il est bon pour la santé. La maladie y est quasiment inconnue. Même des maladies créées par l'homme telles que la malnutrition et la famine restent très en deçà de leur puissance destructrice habituelle, et un homme pourra en être presque rongé avant d'y succomber.

À bien des égards, c'est un lieu d'exception. Sain. Doté d'un climat qui convient à tous les goûts. Protégé par la force de police la plus nombreuse au monde par tête d'habitant. Et néanmoins, on constate des récriminations constantes chez ses hôtes expatriés. L'une des raisons les plus communes de ces plaintes, étrangement, est que tous les services, tout ce que l'on doit payer, sont strictement de premier ordre.

Non que les prix en soient exorbitants, vous comprenez. Au contraire. Une villa équipée de quatre salles d'eau qui pourrait coûter plusieurs milliers de dollars par mois dans une station balnéaire de la Côte d'Azur ne se louera pas

pour plus de quelques centaines de dollars. Mais on ne trouve rien à moins. On doit acquitter ces quelques centaines de dollars. Il en va de même pour la nourriture et la boisson, uniquement ce qui se fait de mieux ; de même pour les vêtements, les cosmétiques, le tabac et cent autres choses. Tout d'un prix très raisonnable pour ce que c'est, et néanmoins dispendieusement inquiétant pour quiconque ne dispose que d'une certaine somme d'argent et ne peut s'en procurer davantage.

El Rey se montre extrêmement soucieux de ces plaintes, mais une lueur sardonique brille dans ses vénérables yeux sans âge. Naturellement, il ne propose à ses hôtes que ce qu'il y a de mieux. N'est-ce pas ce qu'ils ont toujours voulu ailleurs ? N'insistaient-ils pas pour l'avoir, sans se soucier du coût ? Vous voyez bien ! Il poursuit en précisant que des prestations et des biens matériels moins raffinés encourageraient la venue d'immigrants d'un genre indésirable, des personnages auxquels ses hôtes actuels n'aimeraient pas être assimilés. Car s'ils l'étaient, ils ne seraient de toute évidence pas ce qu'ils étaient ni ne seraient où ils étaient.

Quand ils voient leur capital couler petit à petit entre leurs doigts, que dis-je, ruisseler de toutes parts, les gens combinent et combattent fébrilement pour économiser. Ils rognent sur la nourriture, se passent d'alcool, usent leurs habits jusqu'à la corde. Avec pour résultat d'être autant en difficulté financière que s'ils avaient acheté ce dont ils se sont passés.

Ce qui nous amène à la banque d'El Rey, autre sujet d'après récriminations.

La banque ne consent pas de prêts, bien évidemment. À qui les octroierait-elle ? La seule source de revenus possibles, par conséquent, sont les intérêts, versés par le déposant et non au déposant. Sur les comptes d'un montant de cent mille dollars ou plus, le taux est de six pour cent ; mais sur des montants inférieurs il augmente brutalement, atteignant un vingt-cinq pour cent meurtrier sur les dépôts équivalents à cinquante mille dollars ou moins. En bref, il est presque impératif, pour un client, de maintenir son compte à, ou au-dessus de, ce chiffre de cent mille dollars. Mais il n'est pas autorisé à y parvenir à l'aide d'un régime d'économies et de restrictions. Quand les dépenses mensuelles tombent en dessous d'un total arbitraire (la somme approximative que devrait coûter le niveau de vie prestigieux qui prévaut) il devient l'objet de

certaines prélèvements liés à « l'inactivité du compte ». Et ceux-ci, ajoutés aux retraits, atteignent invariablement ledit total.

Le système fonctionne, bien sûr, à peu près tel qu'il doit fonctionner. El Rey doit assurer une gestion diligente des stocks ; et il ne peut y parvenir que sur la base d'une clientèle régulière. Telle est la règle dans presque toutes les stations haut de gamme. Un certain tarif est appliqué à chacun des hôtes, et qu'il profite de ce qu'il paye ou non, c'est strictement son affaire.

Pour établir une autre analogie, nul n'est obligé de déposer son argent à la banque d'El Rey. Mais la direction de la station, et plus précisément la police, n'endossera aucune responsabilité s'il est volé... ce qui a de très grandes chances de se produire. Il y a de bonnes raisons de penser que les policiers eux-mêmes procèdent à ces vols chez les non-déposants. Mais il n'y a aucun moyen de le prouver, et assurément rien à faire contre.

Et donc, les plaintes continuent. El Rey est injuste. On ne peut gagner contre lui. (« Vous souhaiteriez débattre d'honnêteté avec moi, *señor* ? Mais pourquoi devriez-vous gagner ? ») Il prête une oreille polie à toutes les réclamations, mais vous n'obtiendrez pas satisfaction de sa part. Il vous renvoie vos paroles, répond à vos questions par d'autres questions, réplique par des paraboles mordantes et ironiques. Dites-lui que telle ou telle disposition est mauvaise et suggérez-lui une solution de rechange séduisante, il vous citera l'ancien proverbe sur le roi qui avait deux fils nommés Chacun et Aucun. « Une enquête fut menée sur leur caractère, *señor*. Étaient-ce de bons ou de mauvais garçons, ou lequel était bon et lequel était mauvais ? Et la réponse du roi ? "Chacun n'est aucun et Aucun n'est chacun." »

Les gens le maudissent. Ils prétendent qu'il est le diable et l'accusent de se prendre pour Dieu. Et El Rey abondera à l'une comme à l'autre de ces accusations. « Mais y a-t-il une différence, *señor* ? Où se trouve la différence entre le châtement et la récompense lorsqu'on vous rend la monnaie de votre pièce ? »

La plupart des immigrants du royaume arrivent par deux, couples mariés ou juste couples. Car le périple est ardu et peut rarement être mené à bien sans l'indéfectible soutien de l'autre. Au début, chacun gardera la maîtrise de son argent, contribuant avec soin à l'exacte moitié des dépenses communes. Mais

ce système n'est pas bien vécu, il provoque des disputes et, quelle que soit la somme dont chacun dispose, nul n'est jamais tout à fait libéré du spectre du manque. Très vite, par conséquent, une discussion naturelle s'engage sur les avantages d'un compte joint, et on convient naturellement d'en ouvrir un. Mais à partir de là... eh bien, le résultat dépend de celui qui est le plus rusé, qui est le plus impitoyable ou qui a le moins besoin de sommeil.

Mais que le survivant soit l'un ou l'autre, et ait par conséquent le compte à sa disposition, il ne restera pas longtemps seul. Il sera encouragé à se mettre en quête d'un nouveau partenaire, ou un nouveau partenaire se mettra en quête de lui. Et quand leur association prendra fin, comme il se doit, à nouveau il y aura quelqu'un d'autre.

Le processus se répète à l'infini ; inévitable, immuable. Simple comme ABC.

\*  
\*\*

Il a été fait mention de la police d'El Rey, de la protection qu'elle apporte à la population. Mais c'est là un mot aux vastes implications. Si l'on a pour tâche de protéger, on ne doit pas ennuyer. On doit se souvenir que la vie appartient aux vivants. On aura la sagesse de ne pas franchir la ligne délimitant son évident devoir pour harceler un scélérat qui n'existe peut-être pas.

D'agressions fatales il n'est jamais question dans l'empire d'El Rey. Personne n'est jamais abattu, poignardé, matraqué, étranglé ou mis à mort par les vecteurs habituels du meurtre.

En fait, il n'y a pas de meurtres. Officiellement il n'y en a aucun. Le taux de mortalité très élevé découle des nombreux suicides et de la propension qu'ont les immigrants à succomber à des accidents.

Les belles piscines des diverses villas sont rarement utilisées. Les chevaux des étables publiques engraisser par manque d'exercice, les bateaux restent à pourrir au mouillage. Personne ne pêche, personne ne chasse, personne ne joue au golf, au tennis ni aux fléchettes. En résumé, à l'exception du grand bal annuel d'El Rey, il n'y a pratiquement pas de vie sociale. Quiconque aborde un tiers est soit suspect, soit suspicieux.

Doc avait du mal à occuper son temps. Un jour, plusieurs mois après son arrivée, il fit une promenade dans les collines, et là-bas, niché dans une

agréable vallée et invisible de la ville, il tomba sur un village. L'unique rue était pavée de façon attrayante, les constructions récemment blanchies à la chaux. Apportée par la brise lui arriva l'odeur de la viande rôtie poivrée. Les seules personnes en vue étaient deux hommes, vers le bout de la rue, qui nettoyaient les pavés avec des balais à longs manches. Doc les reconnut ; il leur avait adressé un signe de tête en ville à une ou deux reprises. Il leva la main dans une ébauche de salut. Mais ne le voyant apparemment pas, ils achevèrent leur besogne et disparurent à l'intérieur d'un des bâtiments.

« Oui, *señor*? » Un *carabinero* en uniforme bleu sortait de l'embrasure d'une porte proche. « Que puis-je faire pour vous ?

– Rien. » Doc sourit. « Un moment j'ai cru reconnaître ces deux hommes.

– Les balayeurs de rue ? Ce sont des amis à vous ?

– Oh, non. Pas du tout. Je les connais à peine, en fait.

– Je vois. Eh bien, ce sont des nouveaux venus, tous les deux. Ils vont habiter ici dorénavant, au cas où vous vous interrogeriez sur leur absence de leurs lieux de prédilection habituels. »

Doc regarda alentour, fit un commentaire sur le caractère plaisant du village. Le *carabinero* exprima son accord : tout était effectivement bien entretenu. « C'est exigé de tous. Chaque habitant contribue au travail selon ses moyens.

– Ah, fit Doc en hochant la tête. Une coopérative, c'est ça ? On contribue par le travail au lieu de contribuer par l'argent.

– C'est exact, *señor*.

– Hum. » Il jeta alentour un nouveau regard appréciateur. « Dites, je me demandais. Ma femme et moi avons une très jolie villa en ville, mais...

– Non, *señor*. Vous ne rempliriez pas les conditions pour être admis ici.

– Ah, ça, j'en suis pas sûr... » commença Doc.

Mais le policier l'interrompit. Il était *sûr*, lui, que Doc ne remplissait pas les conditions. Quand il en irait autrement, on le lui ferait savoir. « Vous pouvez en être certain, *señor*. En attendant, peut-être voudrez-vous faire le tour du village, voir à quoi ressemble votre futur lieu de résidence. »

Doc répondit que ça lui convenait et ils se mirent en marche sur la large rue miroitante. De la cheminée des maisons montaient des volutes, mais personne

ne se tenait sur les seuils ni ne regardait par les fenêtres, et nul son ou presque ne provenait d'aucune. L'air d'altitude sec semblait d'une chaleur inaccoutumée, et Doc fit une halte pour s'éponger le visage. « Où est la *cantina*? Je vous offre à boire.

— Il n'y en a pas, *señor*. On ne boit pas ici.

— Eh bien, du café, alors.

— Ça non plus, *señor*. Ni boisson, ni nourriture d'aucune sorte.

— Ah bon ? fit Doc en regimbant. Vous voulez dire qu'on doit tout apporter de la ville ? Je pense pas que ça me plairait. »

Le policier secoua lentement la tête. « Ça ne vous plairait pas, *señor*. Mais, non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Rien n'est apporté de la ville. Rien, si ce n'est les gens eux-mêmes. »

Ces mots semblèrent rester en suspens dans l'air, un message menaçant tracé sur le silence. Le *carabinero* semblait en étudier les lettres, regarder au travers droit dans les yeux de Doc. Et il s'exprima avec douceur comme en réponse à une question.

« Oui, *señor*, c'est le pourquoi de la chose. Il ne fait pas de doute que vous avez déjà remarqué l'absence de cimetière.

— M-mais... » Doc passa sur sa bouche une main tremblante. « M-mais... »

*Cette odeur qui emplissait l'air. Une odeur de viande poivrée qui rôtiissait. Du poivre, on pouvait s'en procurer partout, en en cueillant, en en demandant, mais la viande...*

« Tout à fait approprié, n'est-ce pas, *señor* ? Et une transition tellement facile. Chacun doit seulement vivre littéralement comme il l'a toujours fait symboliquement. »

Il sourit sincèrement et Doc sentit son cœur lui monter dans la gorge ; il eut toutes les peines du monde à se retenir de frapper le policier.

« Approprié ? dit-il avec rage. C'est... c'est dégoûtant, voilà ce que c'est ! C'est abominable, odieux, inhumain... »

— Inhumain ? Mais quel est le rapport, *senor* ?

— Pas de sarcasme avec moi ! J'ai réglé leur compte à des types plus forts que vous sans...

— Je n'en doute pas. C'est pour ça que vous êtes là, non ? Mais attendez... »



Il tendit le doigt. « En voici un qui vous connaît, me semble-t-il. »

L'homme venait de sortir d'une des maisons. Il dépassait largement le mètre quatre-vingt-dix, de quatre ou cinq centimètres peut-être. Et son poids normal aurait dû être, avait assurément été de cent quinze kilos au bas mot. Mais ce qu'il était devenu ne pouvait en dépasser le tiers.

Ses yeux étaient énormes dans un visage de tête de mort dépourvue de chair. Son cou pas plus gros que le poignet de Doc. Il était incroyable qu'il puisse être en vie ; mais, bien sûr, le climat est très sain dans le royaume d'El Rey et beaucoup de gens vivent cent ans ou plus.

Il avançait vers Doc en titubant, articulant des mots inaudibles en raison de sa faiblesse. Dans son silence impuissant, la lenteur exagérée de ses gestes, il était semblable à un homme prisonnier d'un cauchemar terrifiant.

« Pat... » La voix de Doc était un murmure écoeuré. « Pat Gangloni. » Automatiquement, il eut un mouvement de recul devant cette apparition. Puis il se raidit, avança délibérément et prit Gangloni dans ses bras. « Tout va bien, Pat. T'en fais pas, mon gars. Ça va aller maintenant. » Il appliqua des tapes d'encouragement sur les épaules du squelette et Gangloni pleura silencieusement..

Le *carabinero* les observait avec dans le regard une compassion inhabituelle.

« Un triste cas, murmura-t-il. Oh oui, très triste. Il ne parvient pas à se résigner. Déjà, il est là depuis bien plus longtemps que beaucoup.

— On s'en fiche, de ça ! répondit Doc en se tournant vers lui avec colère. Vous pouvez m'avoir une voiture... un taxi ? Quelque chose pour l'emmener loin d'ici ?

— Euh, oui. Ça va prendre un peu de temps, mais je peux.

— Alors faites-le ! Allez !

— Pardonnez-moi, *señor*. » Le *carabinero* n'avait pas fait un geste. « Vous voudriez l'emmener loin d'ici, avez-vous dit. L'emmener où ?

— Où ? Ben, chez moi, évidemment ! Dans un endroit où je peux m'occuper de lui. Le remettre sur pied.

— Et après, *señor* ?

— Après ?

— Vous continuerez à subvenir à ses besoins ?

– Ben, euh... » Doc parlait moins vite. « Oh, oui, bien sûr. Je suppose. Je veux dire... euh...

– Ce serait exigé de votre part, *señor*. Aussi longtemps que vous pourrez subvenir aux vôtres. Ce serait tellement inutile autrement. Tellement cruel. Inhumain, comme vous le disiez il y a quelques minutes. »

Gangloni commença à être violemment agité de tremblements. Il ne pouvait parler, mais il entendait ; comme l'homme pris dans le cauchemar, il savait ce qui se passait. Doc fit un futile effort pour se dégager, mais les bras du squelette s'agrippèrent davantage à lui.

« C'est un bon ami, hein ? Vous lui devez beaucoup. » Le *carabinero* était la compassion personnifiée. « Je comprends. En lui, je dirais, il y a une pureté intérieure. C'est un homme de convictions, de principes... dénaturés et pervertis, peut-être, mais... »

Doc se libéra tout à coup de l'étreinte de Gangloni. Il recula sur les pavés, grimaçant, grommelant des excuses.

« Je... Va falloir que je revienne plus tard. Je... tu sais. M'organiser avant. En p-parler à ma femme. Bien sûr que ça va marcher, m-mais... mais tu sais. Comment sont les femmes, j'veux dire. Je... je... *Pat ! Me regarde pas comme ça ! Me... »*

Il tourna le dos et prit ses jambes à son cou.

Portée par la brise soudain devenue glaciale, il entendit la voix du *carabinero*.

« *Hasta la vista, señor*. À la revoyure. »

\*  
\*\*

On se dit que c'est un mauvais rêve. On se dit qu'on est mort, soi-même, pas les autres, et qu'on s'est réveillé en enfer. Mais on sait bien que c'est faux. Les rêves ont une fin, et là, il n'y en a pas. Et quand les gens meurent, ils sont morts : car qui le saurait mieux que soi-même ?

El Rey ne fait que ce qu'il doit faire. Son sanctuaire pour criminels constitue une grande amélioration par rapport à la majorité des autres. Il ne vous tue pas pour s'approprier votre magot. Il vous en donne pour votre argent. Il dirige un endroit de grande classe, et il ne pourrait y parvenir si on vous autorisait à

céder à l'avarice. Pas plus qu'il ne peut vous autoriser à vous attarder plus longtemps quand vous n'avez plus d'argent. Il n'y aurait pas de place pour les nouveaux arrivants, s'il le faisait ; et s'il autorisait votre nombre à croître, vous et les gens de votre race auriez tôt fait de vous emparer du pouvoir. Vous seriez à sa place, et lui, il serait à la vôtre dans cette rue pavée aux étincelantes constructions blanchies à la chaux. Et il le sait. Lui et ses sujets de toujours le savent. Cela explique l'intense plaisir qu'ils trouvent dans l'ironie, le symbolisme, la manière dont ils vous présentent constamment un miroir de telle sorte que vous êtes obligé de vous voir tel que vous êtes, et tel qu'ils vous voient eux.

Non, il est impossible de se tromper soi-même. Le royaume est là, quand bien même cartes et bureaucratie affirment le contraire. Il est là, appelez-le comme vous voudrez. Après mûre réflexion, c'est probablement le meilleur endroit de ce genre. Et ses caractéristiques négatives, telles qu'elles sont, ne viennent pas d'El Rey mais de ses hôtes.

Il ne vous volera pas. Il ne vous tuera pas. Il ne peut pas et ne veut pas pourvoir à vos besoins, mais il ne mettra pas un terme à votre vie, quelle qu'en soit la durée. Et dans ce climat étrangement salubre, on semble vivre une éternité.

\*  
\*\*

Dans l'empire d'El Rey, il y a une nuit par an, celle du grand bal annuel, où ne se produisent ni « suicides », ni « accidents » mortels. Tout le monde est poliment mais intégralement fouillé avant de pénétrer dans le *Palacio del Rey* où la fête se tient. Tout le monde est avisé que la moindre atteinte portée contre un invité sera considérée d'un œil extrêmement sévère. Il y a de très nombreuses années qu'un tel malheur ne s'est pas produit, et le plongeon de la victime depuis la fenêtre du troisième étage était en réalité accidentel. Mais tous ceux qui étaient présents avaient été lourdement mis à l'amende, et le responsable présumé de l'accident, le mari de cette femme, avait enduré la confiscation pure et simple de son compte en banque. En conséquence, désormais, non seulement personne ne se livre à un acte fâcheux, mais tout un chacun fait preuve de la plus grande attention pour le bien-être de tous. Élevez

légèrement la voix et vous attirez immédiatement cent regards angoissés. Tendez tout à coup la main pour vous saisir d'un mouchoir ou d'une cigarette et une douzaine de personnes convergent sur vous.

Très distingué en nœud papillon, chemise et gilet blancs, Doc McCoy se tenait sur la galerie en bordure de la grande salle de bal, contemplant d'un air ravi la masse tourbillonnante des danseurs, saluant tel couple d'une courbette, souriant à tel autre, inclinant avec courtoisie la tête vers un troisième. Les cheveux coiffés avec grand soin, les tempes grisonnantes, il était l'image même du gentleman parfaitement à son aise et doté d'un charme racé. Mais il s'était rarement senti moins à son aise, ou plus intrinsèquement mal en point.

Son inconfort physique (pieds endoloris et mal de dos) était largement attribuable aux femmes des deux présidents de la Haute Cour de justice d'El Rey. Ni l'une ni l'autre ne mesurait plus d'un mètre cinquante, et cependant, leur poids combiné dépassait largement le quart de tonne. Et parmi toutes les personnes qu'il avait rencontrées dans sa vie, aucune n'était susceptible d'être plus insatiable. Il avait dansé avec elles à tour de rôle, leur murmurant d'exquises excuses quand elles lui marchaient sur les pieds en gloussant, chuchotant des compliments alors que son dos n'en pouvait plus d'être perpétuellement courbé. Oh, il n'avait pas été avare de compliments avec ces femmes, loin de là, car elles étaient connues pour être des ogresses dans le privé et pour porter virtuellement la culotte de maris qu'elles menaient par le bout du nez. Et au moment où il s'octroyait des félicitations, il avait vu Carol qui passait en dansant entre les bras du chef de la police. Et il avait compris que ses efforts angoissés avaient été consentis en vain. Le chef de la police contre les présidents de la Haute Cour de justice ; si avantage il y avait, il jouait en faveur de Carol. Elle pourrait en souffrir, peut-être, s'il finissait au nombre des suicidés ou des victimes d'accidents de l'empire. Mais lui n'y gagnerait strictement rien.

Cela faisait maintenant plus d'une heure qu'il n'avait aperçu ni Carol ni le chef de la police, et son anxiété augmentait. Il allait devoir réfléchir très vite ou ce pourrait bien être le dernier grand bal auquel il aurait l'occasion de participer.

Il passa une dernière fois la salle de danse en revue. Il se détourna ensuite

sans voir apparemment une main féminine potelée qui lui faisait signe de l'autre côté de la multitude, parcourut d'un pas paisible la galerie bordée de palmiers. Et pour une raison inconnue, son esprit revint à cette lointaine journée dans le Kansas, à cette aire de pique-nique où Carol et lui étaient allés après être descendus du train.

«... *besoin de renouer, tous les deux, Doc. Il le faut absolument !*»

Il eut un sourire désabusé adressé à lui-même. Renouer ? Oh, non, ils n'en avaient pas besoin. Ce qui les avait vraiment troublés, c'était qu'ils se connaissaient trop bien. Ils vivaient en dérobant ce qu'ils voulaient. En se débarrassant de quiconque se dressait en travers de leur route ou cessait de leur être utile. C'était un schéma solidement établi chez eux ; *c'était eux*. Et si cela aboutissait à un règlement de comptes final, ils ne montreraient pas plus de pitié l'un pour l'autre qu'ils ne l'avaient fait pour tous ceux...

Perdu dans ses pensées, il marchait de son pas nonchalant dans la galerie en jetant des regards distraits par les portes qui donnaient sur les bars et les innombrables salons, vastes ou intimes. De l'un d'eux, l'obèse Ike Moss lui lança un bonjour assourdi, montra, la bouche pleine, une longue table couverte de mets délicats. Mais Doc secoua la tête en souriant et passa son chemin. Ike Moss, pensa-t-il avec dégoût. Comment pouvait-il être aussi fruste, aussi dépourvu du sens des convenances ? La semaine précédente à peine, sa femme s'était noyée dans son bain et cela ne l'empêchait pas d'être là, sur son trente et un, et d'enfourner tout ce qu'il voyait.

Il avait sûrement opéré une razzia dans le réfrigérateur après s'être débarrassé d'elle, pensa Doc. Et il gloussa silencieusement devant le tableau qui lui venait à l'esprit.

Il arriva à une petite salle de billard, la dépassa presque. Soudain il s'arrêta, redressa les épaules et franchit le seuil.

Le Dr Max Vonderscheid se tenait à la table de billard. Son corps de nain bossu était vêtu de noir moiré de roux et les pans du costume qui ne lui allait pas touchaient presque le sol. Sa grosse tête léonine ne dépassait la table que de quelques centimètres. Mais il n'en paraissait pas moins digne et austèrement beau, et il carambolait les boules sur le feutre vert avec une adresse quasi magique.

Il blousa les deux dernières grâce à un double rebond difficile sur les bandes. Doc applaudit discrètement. Vonderscheid posa le talon de la queue sur le sol et s'appuya dessus. « Oui, *Herr McCoy*? Que puis-je pour vous? »

Il s'exprimait pratiquement sans accent. Doc avait remarqué que c'était presque toujours le cas, sauf quand il se trouvait en présence d'El Rey. Lui et El Rey paraissaient en excellents termes, le second accordant d'extraordinaires concessions au médecin sur son loyer et d'autres dépenses. Néanmoins, Vonderscheid avait forcément besoin de rentrées d'argent et il ne pouvait, ici, avoir une large clientèle.

« Oui ? » Une lueur particulière brillait dans les yeux du bossu. « Vous ne parvenez pas, peut-être, à vous décider ?

— Mes excuses, se hâta de dire Doc. J'étais si absorbé par votre qualité de jeu que... mais, oui, je pense que vous pouvez m'aider. Je, euh, la vérité, c'est que je suis très inquiet pour ma femme. Je ne pense pas qu'elle aille bien du tout.

— Je vois. Et ?

— Eh bien... » Doc baissa la voix. « Ceci est d'une nature hautement confidentielle, docteur. Je souhaiterais en parler strictement en privé. »

Vonderscheid se tourna. Des yeux il fit le tour de la pièce, s'attardant un infime instant sur un recoin isolé par des palmiers en pot. Il reporta son regard sur Doc en haussant les sourcils. « Il me semble que cet endroit est suffisamment privé. Oui, il devrait tout à fait convenir. Qu'arrive-t-il donc à votre femme, et pourquoi venir m'en parler à moi ? »

Doc se lança dans une explication prudente. Il était loin d'en avoir terminé quand Vonderscheid l'interrompit d'un geste agacé. « Je vous en prie, *Herr McCoy* ! Un si long discours pour un acte aussi courant. Vous souhaitez que j'examine votre femme, c'est cela ? Que je lui suggère qu'elle serait avisée de se soumettre à un examen sans mentionner que l'idée vient de vous. Et après, vous souhaitez que je lui dise qu'elle doit se faire opérer. Que je la persuade. Et pendant cette opération, je dois...

— Il n'est pas utile d'explicitier en détail, dit rapidement Doc. Après tout, un grand nombre de gens meurent au cours d'une intervention chirurgicale. Bon, si vous acceptiez, euh, de me donner une estimation de vos honoraires...

— Si je le faisais, il n’y en aurait pas. Vous faire disparaître de la société, vous ou votre femme, serait à la fois un plaisir et un privilège. Malheureusement je ne peux le faire. Je m’appelle Vonderscheid, pas Katzenjammer [4]. Je suis médecin, pas assassin.

— Hé, une petite minute, dit Doc, l’air mécontent. J’ai peur que vous m’ayez mal compris, docteur. Vous imaginez certainement pas que je...

— Je vous en prie ! » Vonderscheid l’avait interrompu en frappant sur le sol avec la queue de billard. « Ne me demandez pas ce que je pense de vous et de votre femme, de ce à quoi vous avez consacré vos corps parfaits, vos cerveaux intelligents, vos possibilités infinies. Si j’avais eu seulement la moitié de tout ça, ou si le pauvre Rudy Torrento...

— Alors c’est ça. » La voix de Doc était sardonique, coléreuse. « Vous et Rudy étiez amis, alors naturellement... »

Il se tut. Vonderscheid, qui avait reculé d’un pas, brandissait la queue de billard à deux mains. Il l’agitait dans un geste menaçant et Doc s’aperçut qu’il n’avait rien à ajouter.

« Vous en avez terminé, McCoy ? demanda le docteur en lui adressant un rictus furieux. Dans ce cas, c’est moi qui vais finir. Rudy était mon ami, c’est exact. Il était fou ; il avait été brutalisé presque depuis le jour de sa naissance ; ce qu’il était lui avait été inculqué et il n’aurait pu devenir autre chose. Il n’avait jamais eu d’ami, alors j’en suis devenu un pour lui. Je ne le considérais pas comme un criminel. Pas plus que je ne me considère comme tel, uniquement parce que j’ai violé des lois. Voilà ! Alors c’est tout, Herr McCoy, à l’exception de deux choses. Votre femme est venue me trouver il y a quelques minutes à peine avec une proposition similaire à la vôtre. En fait, elle devrait toujours être là (il pointa l’index vers le groupe de palmiers en pot). Alors au cas où vous désireriez vous adresser vos condoléances réciproques... »

Il partit d’un rire mauvais, jeta la queue de billard sur la table et sortit.

Doc se mordit la lèvre. Il demeura un moment à la même place puis, avec une sorte de morne nonchalance, il contourna la table de billard et frôla les palmiers.

Un bar portable était posé devant Carol. En silence, Doc s’assit près d’elle et, en silence, elle lui prépara un verre, le regard exprimant une compassion

chaleureuse. « Il a été sacrément dur avec toi, Doc. Je suis désolée.

— Oh, tu sais, répondit-il dans un soupir. J'espère qu'il a pas été aussi désagréable avec toi, ma chérie.

— Moi, ça m'est égal. J'ai été rembarée par des experts. Mais quelqu'un comme toi, quelqu'un que tout le monde a toujours adoré... »

Elle lui appliqua une petite tape consolatrice sur la main et il se tourna vers elle avec un étonnement rêveur. « Tu sais, dit-il, je crois que tu m'aimes vraiment.

— Si je t'aime ? dit-elle avec un froncement de sourcils. Ben, évidemment que je t'aime. Tu ne m'aimes pas, toi ?

— Si, répondit-il en hochant lentement la tête. Oui, Carol, même si ça a de quoi surprendre, je t'aime énormément. Je t'ai toujours aimée, je t'aimerai toujours et je pourrais jamais aimer personne d'autre.

— Et moi non plus, je ne pourrais pas. Je... oh, Doc. *Doc!*

— Et ça fait aucune différence, hein, Carol ? Ou je me trompe ?

— Et moi, je me trompe ? » Elle se tamponna les yeux avec son mouchoir. « D-dis-moi que ça en fait une, Doc, et je te dirai que ça en fait une. Et quelle différence cela fera-t-il, bon sang ? »

Doc opina vaguement. Il remplit à nouveau leurs verres. Dans la tour du palais, une grosse cloche commença à sonner les douze coups de minuit. Et dans la salle de bal, l'orchestre attaqua les premières mesures de *Home Sweet Home*.

« Tu sais, dit Carol, je crois que c'est presque la fin, Doc.

— Oui, dit Doc, presque la fin, Carol.

— Toi ! » s'écria-t-elle d'une voix soudain emportée, effrayée, torturée. « Je vais te porter un toast, Doc chéri !

— Oh, c'est très gentil de ta part, dit-il et il entrechoqua son verre contre le sien. Ça va être quelque chose !

— À toi ! À toi et à notre échappée réussie !

— Et à toi, ma chérie. À un nouveau triomphe. »



Achévé d'imprimer en septembre 2012  
par Novoprint (Barcelone)  
Dépôt légal : septembre 2012  
Imprimé en Espagne

## Notes

**1** Benjamin Siegel (baum), mafieux d'origine juive ukrainienne, surnommé « le Fêlé », qui participa activement au développement de Las Vegas avant d'être abattu en 1947 (toutes les notes sont du traducteur).

**2** Spécialiste des braquages de banques, des séjours en prison et des évasions, Willie Sutton (1901-1980) fut identifié par Arnold Schuster, un détective amateur, puis dénoncé et appréhendé en février 1952. Le 9 mars suivant, Schuster fut abattu devant son domicile.

**3** En français dans le texte.

**4** Mot allemand aux multiples interprétations, ici proche de « monstrueux » par opposition au merveilleux que suggère « vonder » dans Vonderscheid.

1. **Quatrième de couverture**
2. **1**
3. **2**
4. **3**
5. **4**
6. **5**
7. **6**
8. **7**
9. **8**
10. **9**
11. **10**
12. **11**
13. **12**
14. **13**
15. **14**
16. **Notes**